

Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Avril 80 - n° 135 - 10 F
Portugal : 120 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,75

charlie



M 1319 - 135 - 10 F



Tempo!

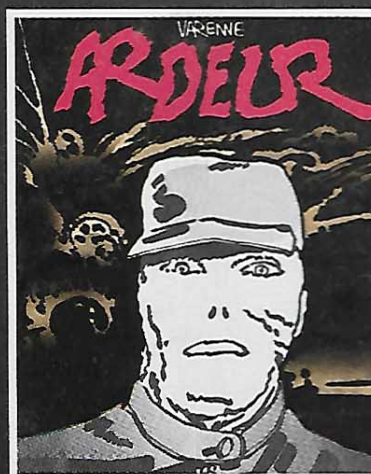
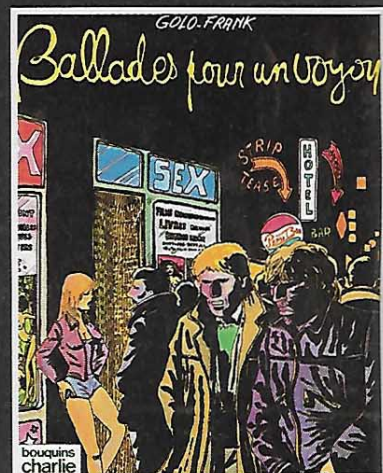
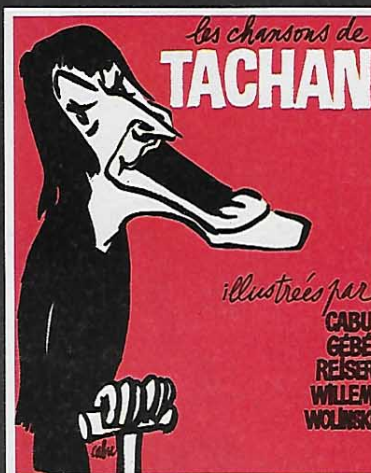
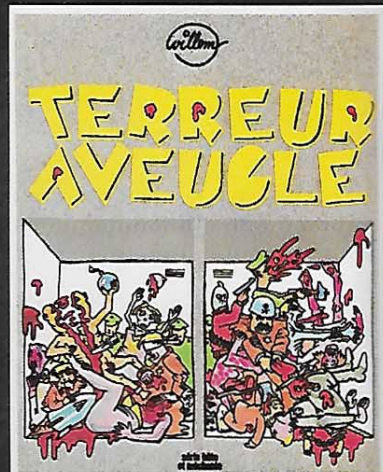
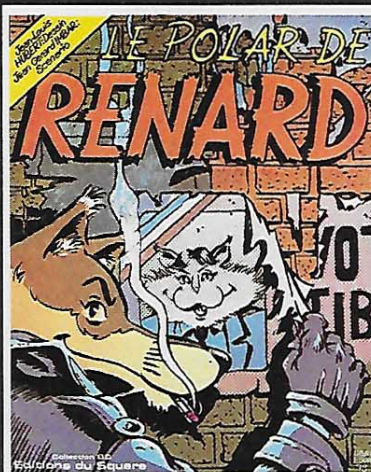
Pour écrire (ou dessiner) de toutes les couleurs :
le Stylon de Tempo



Pointe nylon. Ecriture souple mais ferme, qui dure, dure... (de 1000 à 1300 m). Permet les pleins et les déliés.

10 couleurs classiques ou exotiques. Ne sèche pas grâce à sa fermeture hermétique qui fait clic.

derniers parus aux éditions du square



LES FACTEURS NE PASSERONT PLUS L'APRÈS-MIDI...



...MAIS ILS PASSENT ENCORE TOUS LES MATINS !

ABONNEZ-VOUS !

Un abonné des Éditions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand-même son journal, moins cher ! (5 F CHARLIE HEBDO au lieu de 6 F, 8 F CHARLIE MENSUEL au lieu de 10 F, 10 F HARA KIRI au lieu de 12 F).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Éditions du Square (plus de 60 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne.

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Éditions du Square, 10, rue des Trois Portes, 75005 Paris.

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à :

HARA KIRI

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 60 F
☐ 1 an - 12 numéros - 120 F

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 6 mois - 6 numéros - 48 F
☐ 1 an - 12 numéros - 96 F

CHARLIE HEBDO

- ☐ 6 mois - 26 numéros - **130 F**
☐ 1 an - 52 numéros - **250 F**

Nom :

Prénom :

Adresse complète :

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

Tarif étranger sur demande

COMMANDEZ DIRECTEMENT TOUS LES LIVRES DES ÉDITIONS DU SQUARE

Vous complétez votre collection et enrichirez votre bibliothèque
d'ouvrages dont la plupart sont devenus introuvables.

ATTENTION !

- Port gratuit pour toute commande égale ou supérieure à 150 F
- 20 % de réduction aux abonnés (voir au verso)

BON DE COMMANDE

Cocher la case devant chaque volume choisi ☐ :

SÉRIE BÊTE ET MÉCHANTE

- CABU**
- ☐ Le journal de Catherine 25 F
 - ☐ Le Grand Duduche en vacances 30 F
 - ☐ Mon Beauf 30 F
 - ☐ Catherine saute au paf 30 F
 - ☐ A bas toutes les armées 30 F
 - ☐ Les aventures de Mme Pompidou 30 F
 - ☐ La France des Beaufs 30 F

- CAVANNA**
- ☐ Le saviez-vous ? Tome 1 30 F
 - ☐ Le saviez-vous ? Tome 2 30 F
 - ☐ Et le singe devint con 30 F
 - ☐ Le con se surpasse 30 F
 - ☐ Où s'arrêtera-t-il ? 20 F
 - ☐ Les aventures de Dieu 30 F
 - ☐ Les aventures du Petit Jésus 20 F
 - ☐ Les aventures de Napoléon 25 F

- PROFESSEUR CHORON**
- ☐ Les jeux de con 30 F
 - ☐ Les fiches bricolage 30 F

- COPI**
- ☐ Le dernier salon où l'on cause 11 F
 - ☐ Et moi, pourquoi j'ai pas une banane ? 30 F
 - ☐ Les vieilles putes 25 F
 - ☐ Du côté des violés 30 F

- DELFEIL DE TON**
- ☐ On peut cogner, chef ? 8 F

- WILLEM**
- ☐ Chez les obsédés 11 F
 - ☐ Les aventures de Tom Blanc 11 F
 - ☐ Dramas de famille 11 F
 - ☐ Jack l'éventreur en vacances 15 F
 - ☐ La crise illustrée 18 F
 - ☐ Taisez-vous l'ennemi écoute 25 F
 - ☐ Romances et mélodrames 20 F
 - ☐ Dick Talon heureux comme un con 30 F

- GÉBÉ**
- ☐ Il est fou 30 F

- ☐ Il est trop intellectuel 30 F
- ☐ Reportages 10 F
- ☐ 17 romans photos 17 F
- ☐ Une plume pour Clovis 30 F
- ☐ Qu'est-ce que je fous là ? 30 F
- ☐ Cracher dans l'eau ça fait plus de ronds 20 F
- ☐ L'an 01 30 F

- PICHON**
- ☐ Qui n'a pas ses petits soucis ? 40 F

- REISER**
- ☐ La vie au grand air 30 F
 - ☐ On vit une époque formidable ! 30 F
 - ☐ Mon papa 30 F
 - ☐ La vie des bêtes 30 F
 - ☐ Ils sont moches 30 F

- SOULAS**
- ☐ Faut-il vous l'envelopper ? 11 F

- WOLINSKI**
- ☐ On ne connaît pas notre bonheur 30 F
 - ☐ C'est pas normal 30 F
 - ☐ Les Français me font rire 12 F
 - ☐ Giscard n'est pas drôle 20 F
 - ☐ Cactus Joe 20 F
 - ☐ C'est dur d'être patron 30 F
 - ☐ La vie compliquée de Georges le tueur 30 F

- XEXES**
- ☐ Si la Sainte Vierge en avait 15 F

BOUQUINS CHARLIE

- BARBIER**
- ☐ Lycaons 45 F

- BUZZELLI**
- ☐ Zil Zelub 30 F
 - ☐ La révolte des ratés 30 F

- CREPAX**
- ☐ La loi de la pesanteur 30 F

- MUNOZ ET SAMPAYO**
- ☐ Alack Sinner 30 F

- HUGOT**
- ☐ Tous en scène 30 F

- KURTZMAN**
- ☐ C'est la jungle 30 F

- PICHARD ET ANDREYON**
- ☐ Édouard suivi de la Réserve 30 F

- ROUSSEAU**
- ☐ La valse sanglante 35 F

- SMYTHE**
- ☐ Andy Capp 30 F

COLLECTION B.D.

- TARDI ET MANCHETTE**
- ☐ Griffu 30 F

- DIMITRI**
- ☐ Le Goulag 30 F

- SCHLINGO**
- ☐ Gaspation 35 F

- WOLINSKI**
- ☐ La Reine des pommes 30 F

OUVRAGES SUPER LUXE

- PICHARD ET WOLINSKI**
- ☐ Paulette Tome 1 95 F
 - ☐ Paulette Tome 2 95 F

- CREPAX**
- ☐ Emmanuelle 95 F

HORS SÉRIE

- REISER**
- ☐ Vive les femmes 30 F
 - ☐ Vive les vacances 30 F

- WOLINSKI**
- ☐ Mon corps est à elles 30 F

- CARALI**
- ☐ L'amalgame 40 F

DERNIERS PARUS

- MUHLSTEIN**
- ☐ Et les dieux firent l'amour 120 F

- HUBERT-IMBART**
- ☐ Le polar de Renard 30 F

- KANE**
- ☐ Star Hawks 25 F

- SMYTHE**
- ☐ Andy Capp 30 F

- CARALI**
- ☐ Le docteur Tôt-Tôt 25 F

- GOLO-FRANK**
- ☐ Ballades pour un voyou 30 F

- WILLEM**
- ☐ Terreur aveugle 30 F

- TACHAN**
- ☐ Chansons illustrées 50 F

☐ Je suis abonné à l'une des publications des Éditions du Square et j'applique ma réduction de 20 %. Voici ma dernière étiquette adresse.

☐ Je ne suis pas abonné.

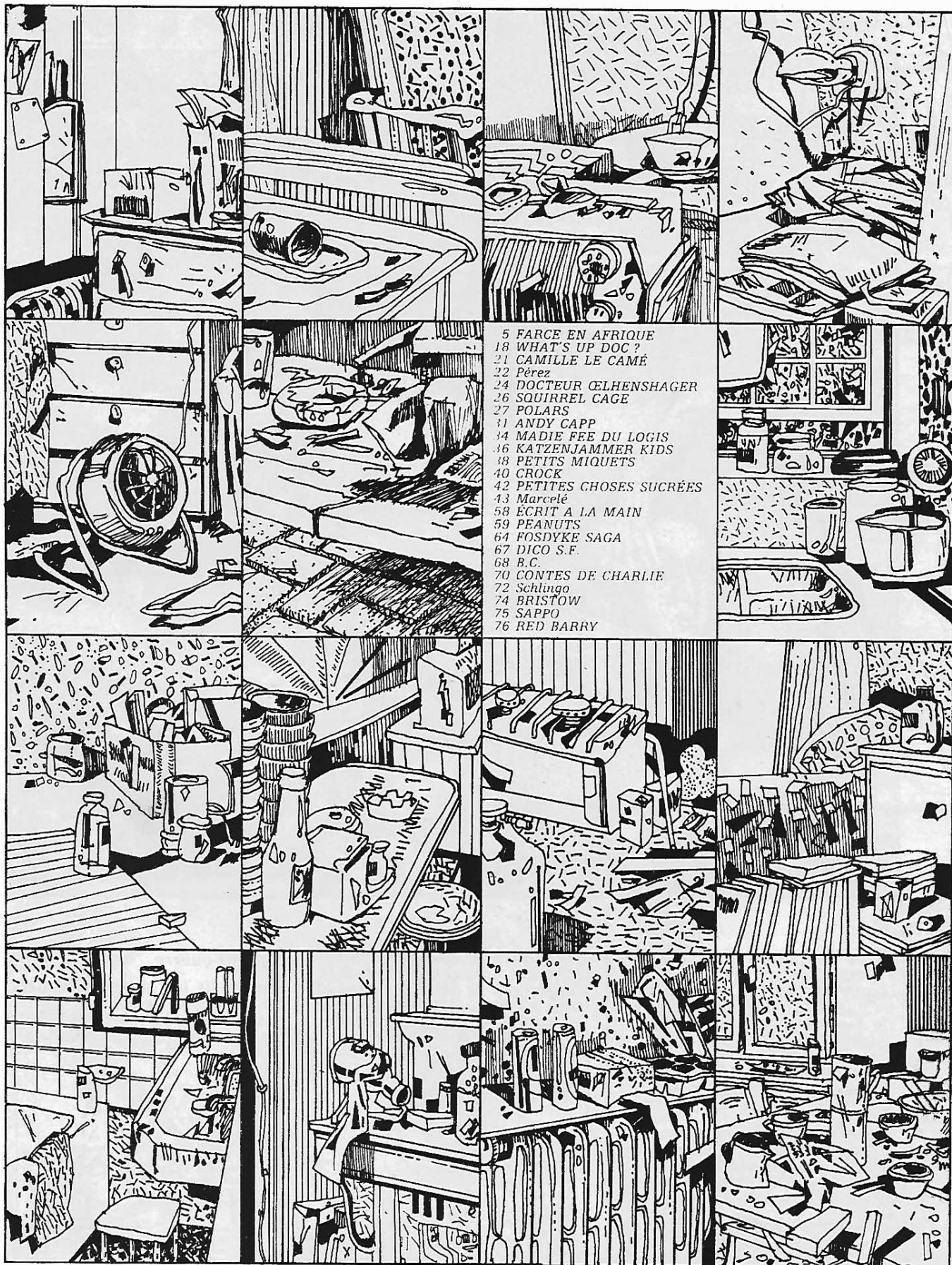
NOM ET PRÉNOM _____

ADRESSE COMPLÈTE _____

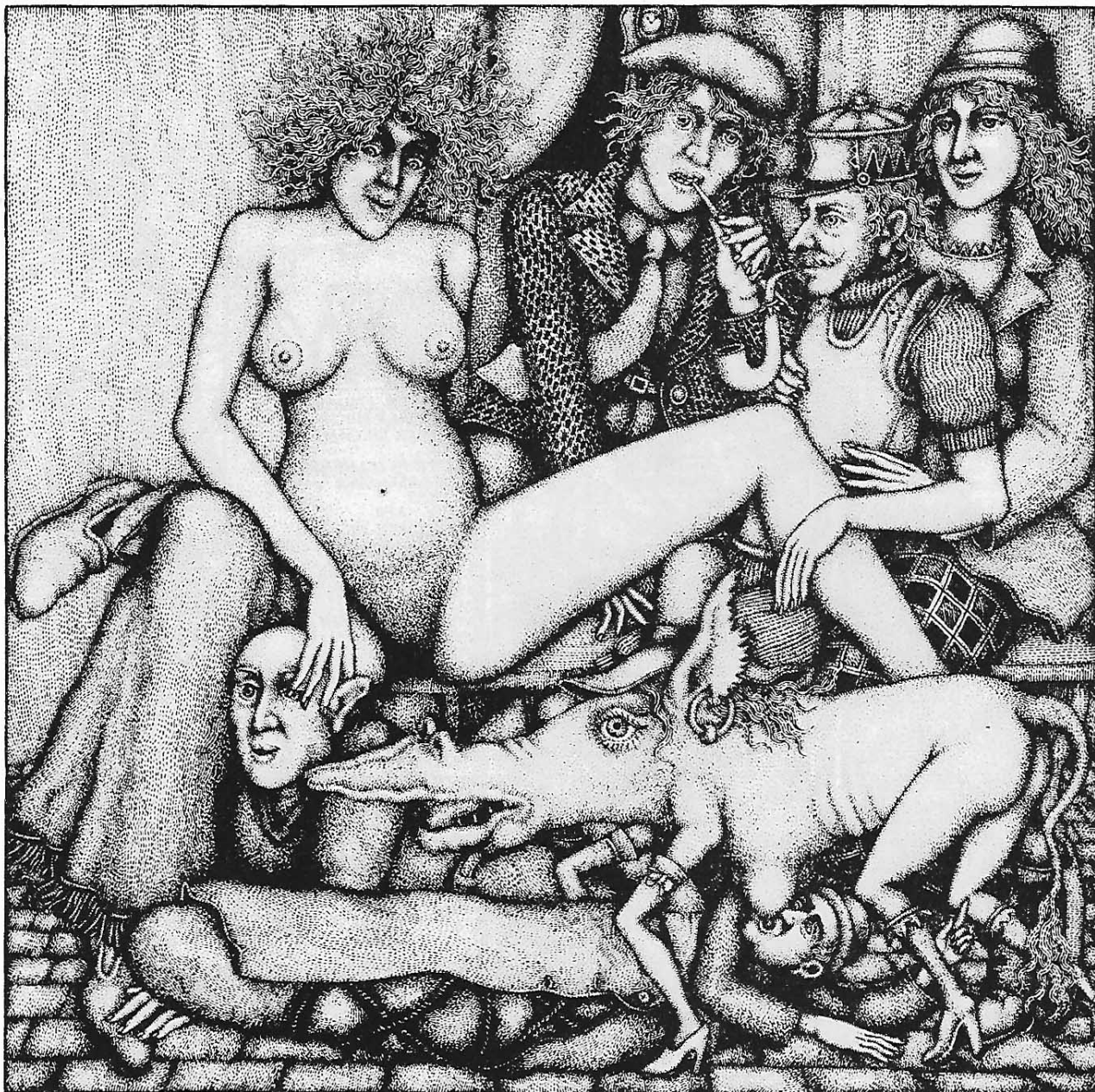
Paiement joint par chèque bancaire, CCP trois volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

* Si votre commande est inférieure à 150 F, merci de rajouter 3 F par livre commandé pour participation aux frais de port.

Envoyez ce bon de commande, avec votre paiement, à l'adresse suivante :
ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS PORTES - 75005 PARIS



5 FARCE EN AFRIQUE
18 WHAT'S UP DOC ?
21 CAMILLE LE CAMÉ
22 Pérez
24 DOCTEUR CELHENSHAGER
26 SQUIRREL CAGE
27 POLARS
31 ANDY CAPP
34 MADIE FEE DU LOGIS
36 KATZENJAMMER KIDS
38 PETITS MIQUETS
40 CROCK
42 PETITES CHOSES SUCRÉES
43 Marcelé
58 ECRIT A LA MAIN
59 PEANUTS
64 FOSDYKE SAGA
67 DICO S.F.
68 B.C.
70 CONTES DE CHARLIE
72 Schlingo
74 BRISTOW
75 SAPPO
76 RED BARRY



Pierre Guillon

*Plein de petites bandes mar-
rantes dans ce numéro. J'adore les Kids, Crock, B.C., la
« Cage de l'écureuil » et Sappo,
de l'immortel Segar, auteur de
Popeye.*

*Suite et fin de « Farce en Afri-
que », farce d'Edoardo, le Rital
africain.*

*Suite et fin du remarquable
« De mémoire de chat », signé
Marcelé; un grand dessina-
teur, une trouvaille de
« Charlie-mensuel ».*

*Red Barry. Depuis des années,
j'avais envie de publier cette
bande que j'avais entrevue au*

*hasard des anthologies et ency-
clopédies consacrées à la B.D.
J'ai fini par la dénicher dans la
cave d'Opéra Mundi. Ce que
j'aime en elle ? Le climat des
films policiers américains*

d'avant-guerre.

*Plus je lis les autres mensuels
de bandes dessinées plus
j'aime « Charlie-mensuel ». Fai-
tes comme moi.* W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
Ange tutélaire : Cavanna.
Rédacteur en chef : Wolinski.
Bras droit : Blandine Jeanroy.
Correctrice : Michelle Colibert.
Espion : Willem.
Éditions du Square,
S.a.r.l. capital de 250 000 F.
Siège social : 10, rue des Trois Portes,
75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
Abonnement 12 numéros : 96 F.
Étranger : 114 F.
Changement d'adresse : joindre 2,50 F
en timbres.
Abonnements : 375.96.60

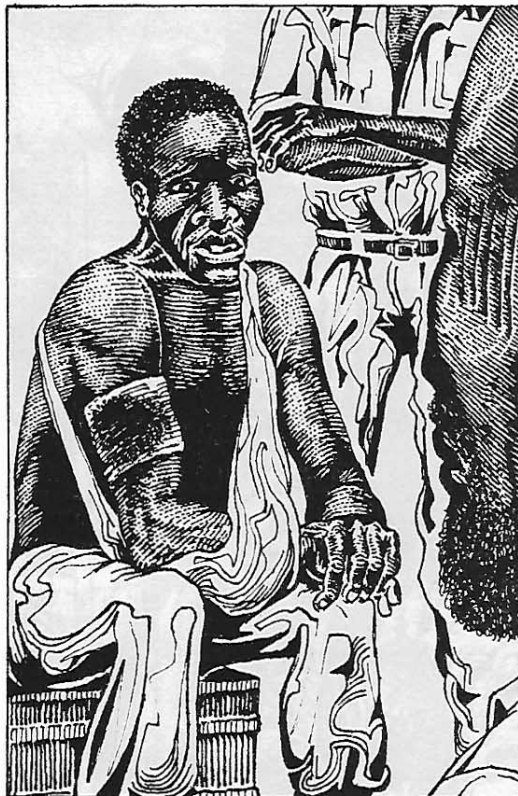
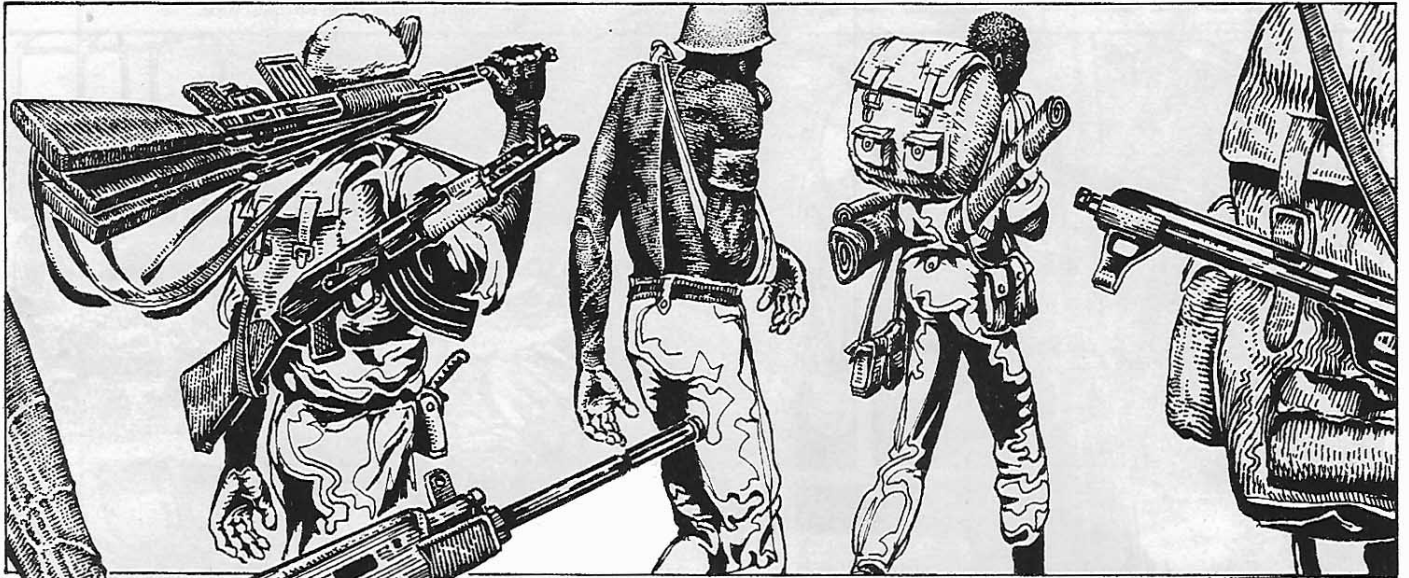
C.C.P. 16 458 77 C Paris.
Dépôt légal : 2^e trimestre 1980.
Imprimerie : I.G.E.
Photocomposition : Presses Maubert.
Distribution : N.M.P.P.
Printed in Italy.
Commission paritaire n° 61 425.
Publicité : Régie Publiart.
Sylviane Souccar, 27 rue Garnier,
92200 Neuilly sur Seine
Tél. 747.11.65.
Gestion : Thierry Souccar.



FARCE EN AFRIQUE

RÉSUMÉ. - Les trois Blancs sont prisonniers des rebelles du M.P.L.C. Au cours d'un transfert, ils tombent dans une embuscade.







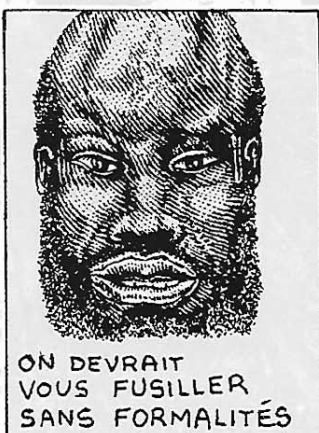
TU LE RECONNAIS ?



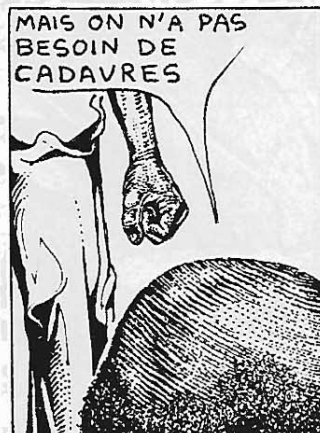
OUI



DONC CE N'ÉTAIT PAS UN OUBLI
DE LA PRESSE....
COMMANDANT ROK!.....
COMME VOUS VOYEZ, LE BON
DISCIPLE SE SOUVIENT TOUJOURS
DE SON MAÎTRE



ON DEVRAIT
VOUS FUSILLER
SANS FORMALITÉS



MAIS ON N'A PAS
BESOIN DE
CADAUVRES



JE VOUS PROPOSE DE CONTINUER
VOTRE TRAVAIL..... POUR LA JUSTE
CAUSE..... VOUS POUVEZ COMMENCER
AVEC LES ARMES QU'ON VIENT
DE SAISIR SUR VOS EX-ÉLÈVES...
..... OK ?



EDO

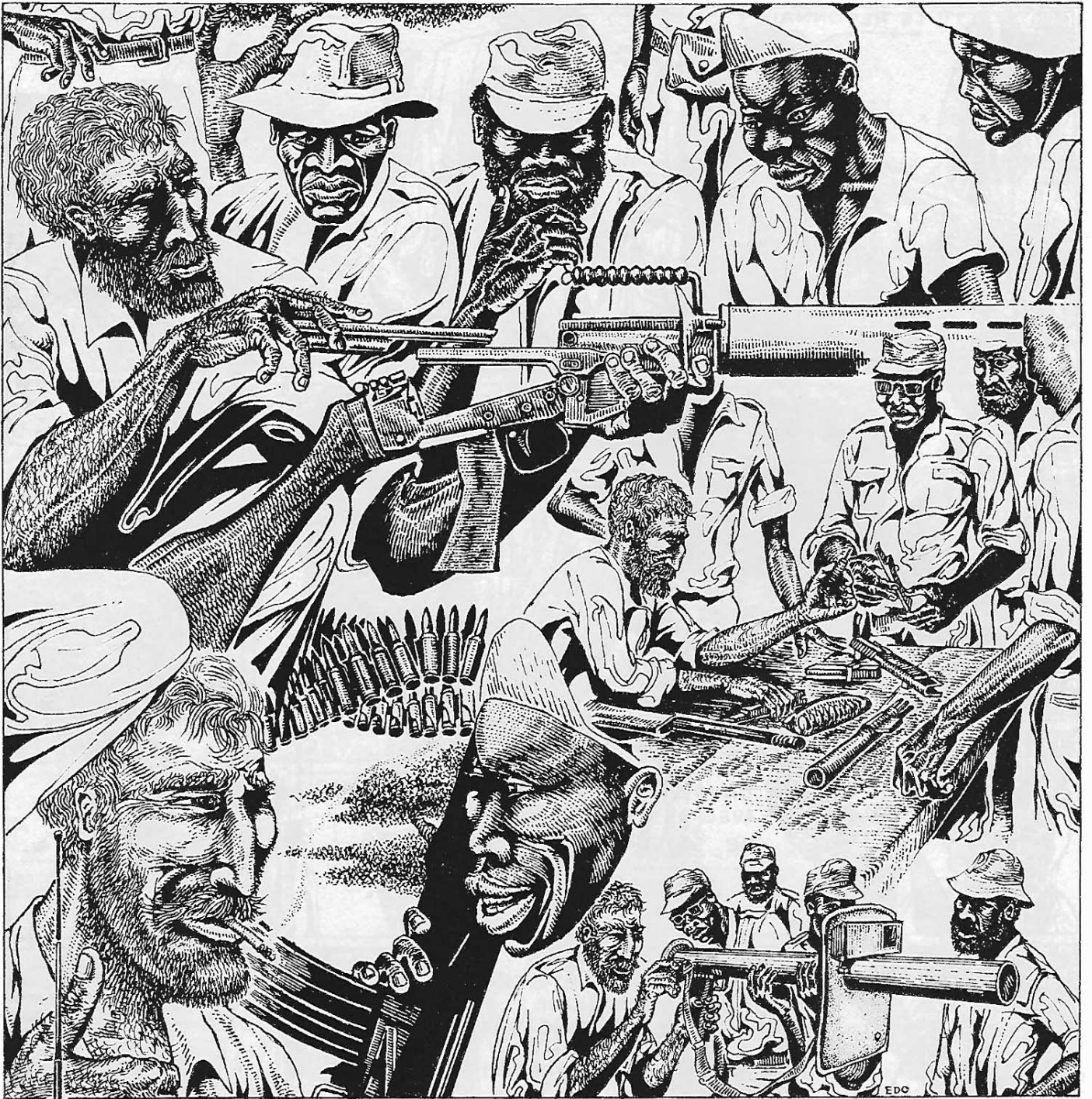


OK!

NATURELLEMENT, CECI
EN ATTENDANT QUE VOTRE
ACTIVITÉ CRIMINELLE
AU SERVICE DE BAGOSUGAR
SOIT JUGÉE PAR UN
TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE
POPULAIRE

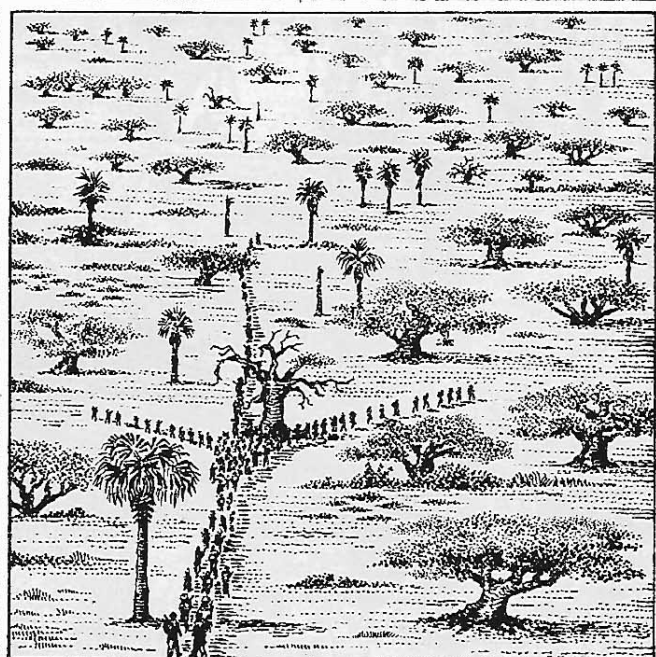
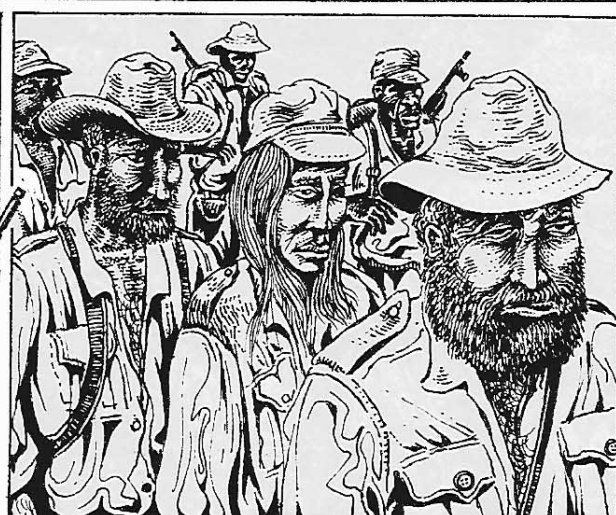
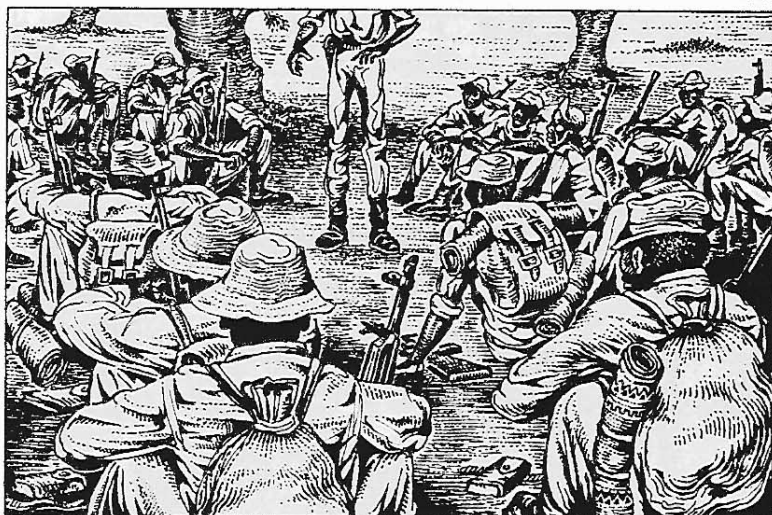
ET, DE LA PART DU M.R.L.C.,
JE VOUS CONSEILLE DE
NE PAS ESSAYER DE FAIRE
DES FANTAISIES
..... ÇA SERAIT UN SUICIDE

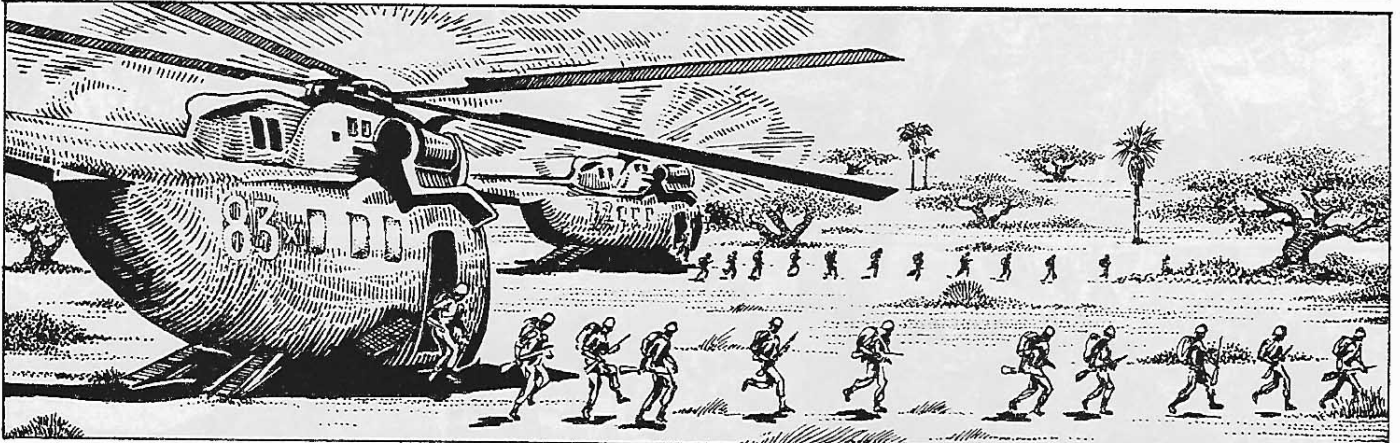
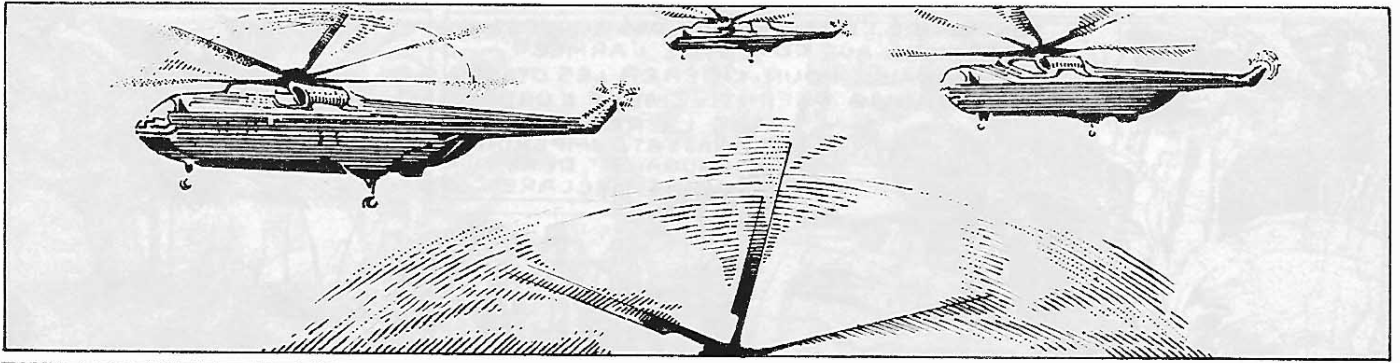


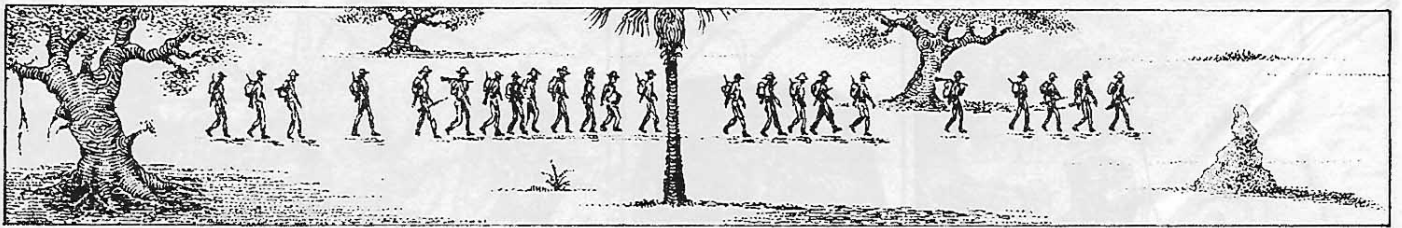




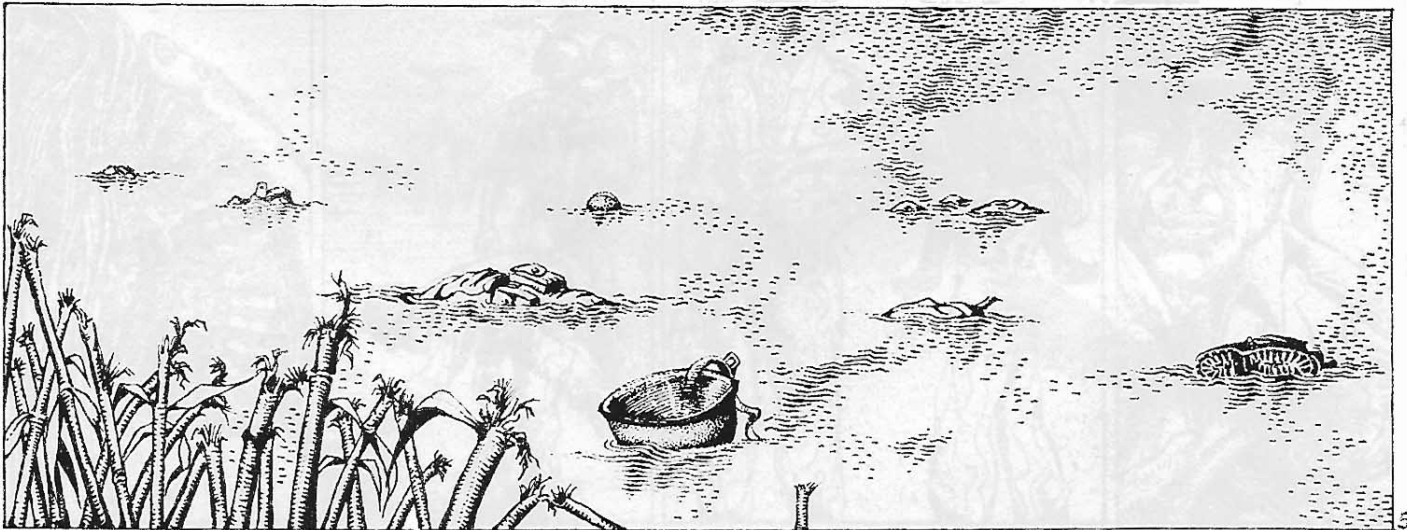
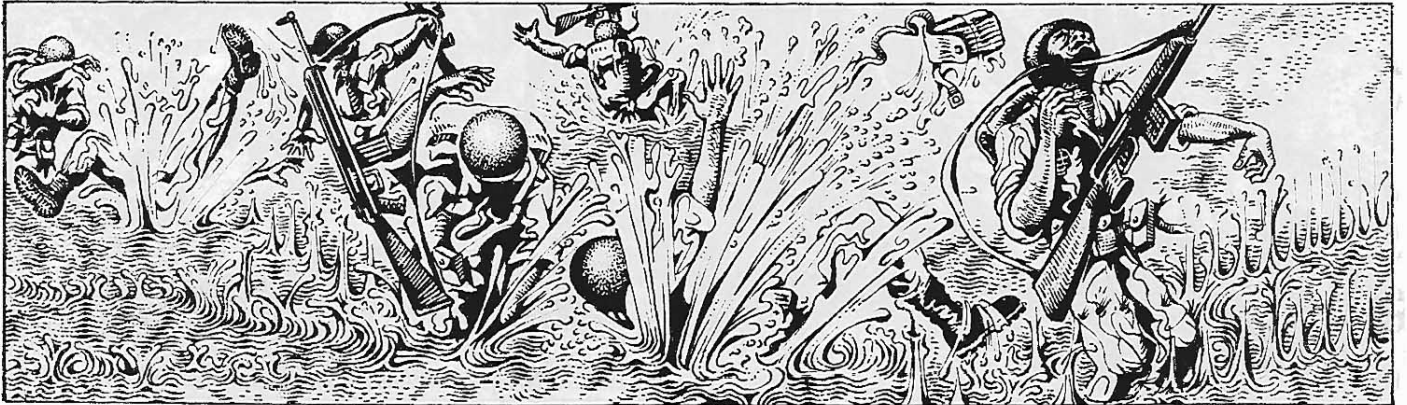
ONT DECIDÉ L'INTERVENTION DES TROUPES
FARÇAISES AUX CÔTÉS DE L'ARMÉE
ZAMBONAISE POUR LIBÉRER LES OTAGES
ET RETABLIR DÉFINITIVEMENT L'ORDRE
DANS LA RÉGION.....
SA MAJESTÉ IMPÉRIALE
BAGOSUGAR I^{er} DE RETOUR
DE VARIS, DÉCLARE.....

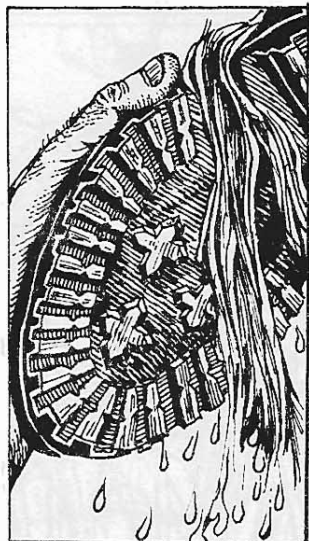
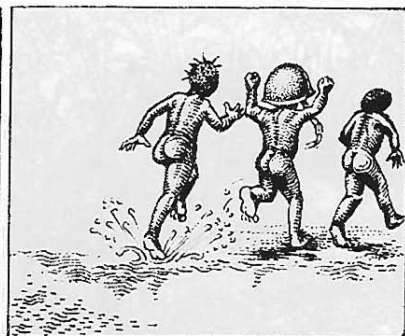
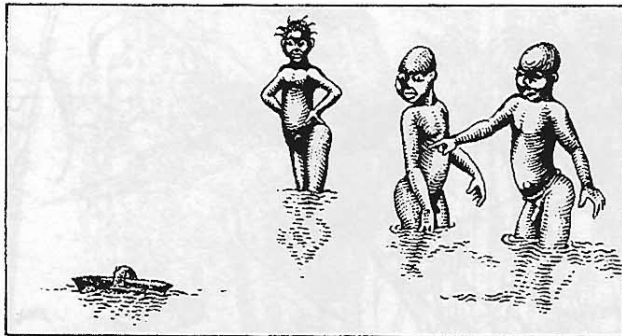


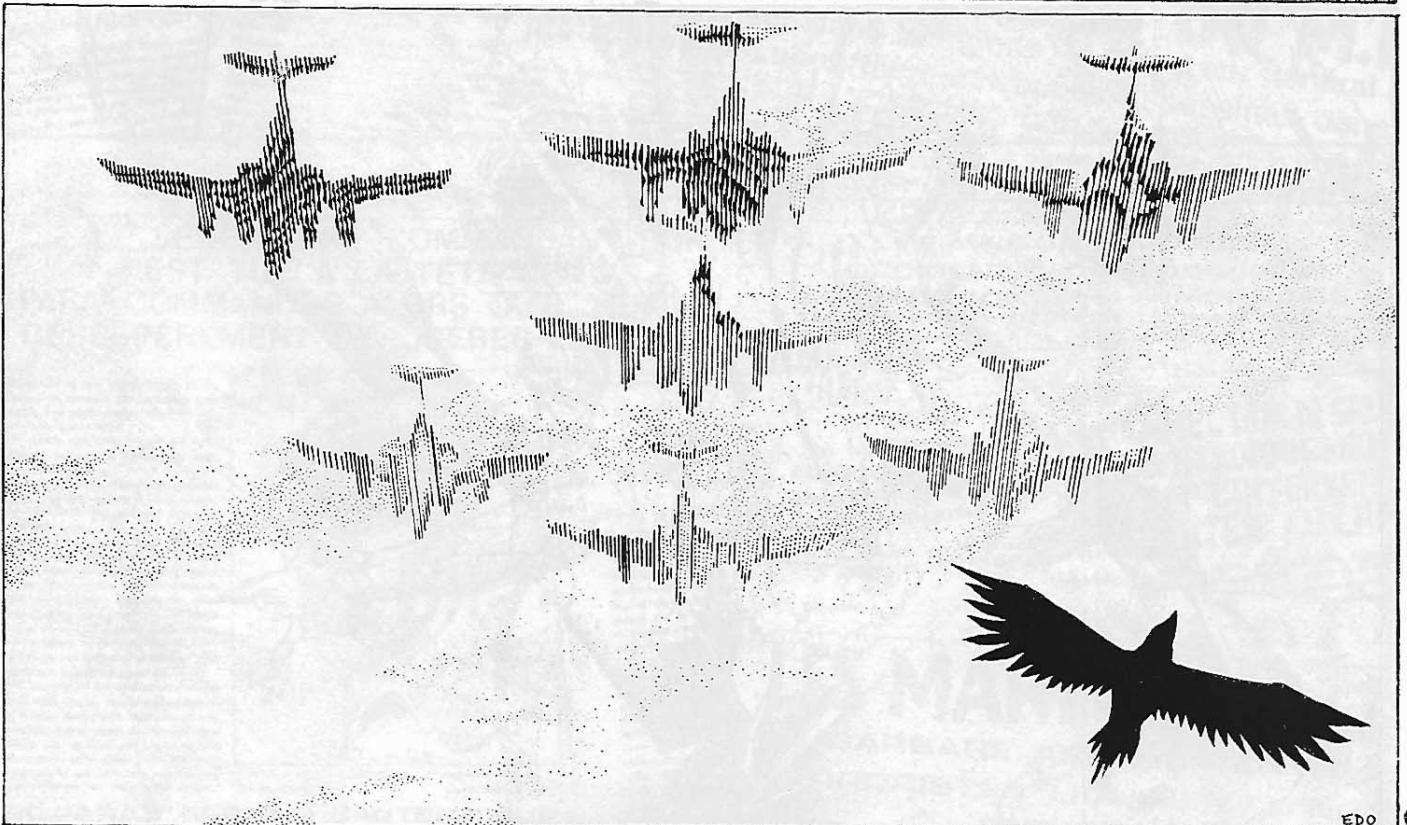
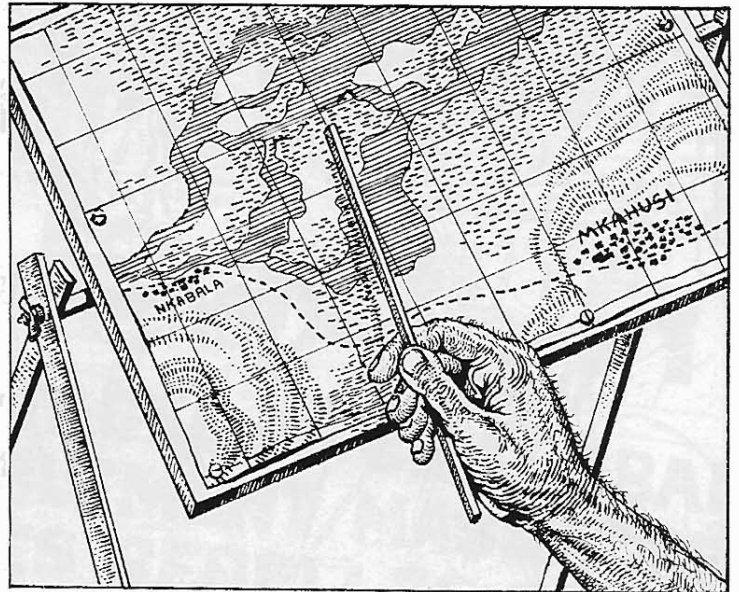
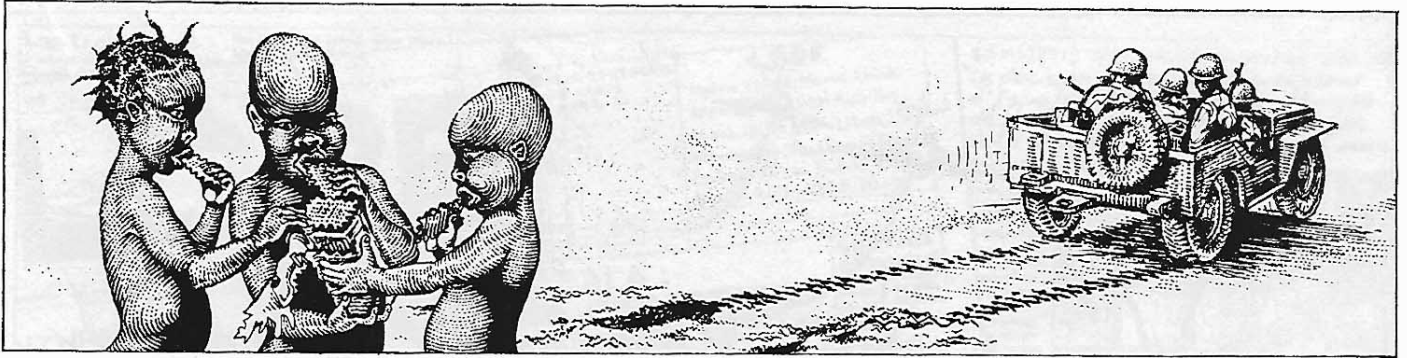














Les trois blocs

39 PAGES

LOBE

Directeur: Fargois d'Ife

6 RUE DE PORTUGAIS
540176 VARIS
C.C.P. 2480-34

1,80F

Algérie 1,30 DA; Maroc 1,60 dir;
Allemagne 1,30 DM; Autriche,
12 sch; Italie 400L; Liban 250p
Norvège 3 kr; Pays Bas 1,95 fl
Portugal 24 esc; Suède 2,80 Kr
Suisse 1,40 fr; U.S.A. 70 cts.

special
AFRIQUE

SA MAJESTÉ IMPERIALE BAGOSUGARI* DECLARE:
"la décision prise par le président
d'Isaïng d'intervenir en Afrique
devrait lui valoir le prix Nobel
de la paix."



Exécution militaire d'un rebelle criminel.

NTUENT
IALISTE

CHALABALA:
LES CORPS MUTILÉS DES OTAGES
EMPORTÉS PAR LES EAUX DU MONGO
retrouvés près de Mkahusi, à une centaine
de km. du lieu du massacre



AUX TERMES DU SOMMET
LA FARCE et le ZAMBON
continueront de
coopérer au plan
militaire
LIRE PAGE 36

- VENDREDI 24 mai 1979 - N° 26582 -

LE JOUR

enjeu

AFRIQUE:
LE MASQUE
EST TOMBÉ

LES OTAGES DU CHALABALA
HORRIBLEMENT MASSACRÉS
PAR LES REBELLES DU "M.I."

Indignation et stupeur dans le monde, le directeur général
et le prof. Caroline Labourdrière retrouvés assassinés dans

WASHINGTON

Le monde est en état de choc. Les nouvelles du massacre des otages du Chalabala ont provoqué une vague de réprobation internationale. Les dirigeants des Nations Unies ont exprimé leur profonde tristesse et leur indignation. Les gouvernements des pays occidentaux ont condamné fermement les auteurs de ces crimes. Les familles des victimes ont exprimé leur douleur et leur espoir de voir les responsables punis.

LE LÉGENDAIRE "COMMANDANT ROK"
EST TUÉ A LA TÊTE DE SES
PARA-COMMANDOS ALORS QU'IL TENTAIT
DÉSESPÉRÉMENT DE LIBÉRER LES OTAGES

LES MILIEUX D'AFFAIRES
OCCIDENTAUX PRÉOCCUPÉS
POUR L'ECONOMIE ZAMBONAISE
L'extraction minière est arrêtée. Les techniciens étrangers
encore présents dans les centres



ROCCO DISALVO COLONEL DU 11^{ème} PARACHUTISTES
DE LA LÉGION

PAGE 8 - 24 mai 1979

Aggravation de la tension
dans la sous-région
les super-puissances déploient
leurs moyens logistiques
(suite de la première page)

LE COLONEL ROK DI SALVO
TOMBE HEROIQUEMENT
PENDANT L'INTERVENTION
AÉROPORTÉE AU CHALABALA

25 MAI 1979 -
LES MARTYRS du CHALABALA
LE BARBARE ASSASSINAT REVELE
TERRORISTES "LIQUIDER LE NOUVEAU"

OO PARAS FARÇAIS SAUTENT SUR LE

fin de l'épisode

WHAT'S UP DOC?



Paul Grimault épluchant son film.

LE ROI ET L'OISEAU OU LA REVANCHE DE LA BERGÈRE ET DU RAMONEUR

LE ROI ET L'OISEAU de Paul Grimault sort sur les écrans. Allez voir ça. C'est un événement : un long-métrage de dessin animé comme on n'en fait plus. La qualité de l'animation laisse pantois. Ajoutez à cela que *le Roi et l'Oiseau* est un film « tout public », comme on dit, sans être pour autant destiné aux imbéciles.

Voilà un conte de fées pas comme les autres, une féerie populiste où les bergères n'épousent plus les rois, mais se carapotent avec le premier ramoneur venu. Vive la Sociale ! Le roi Charles V plus III font VIII et VIII font XVI, souverain cruel, mégalo et prétentieux, entouré d'une escouade de flics épais et ridicules, règne sur l'abracadabrant royaume de Takycardie : un amoncellement d'architecture hétéroclite qui grimpe à l'assaut des nuages ; un pudding insensé de temples grecs, de pagodes, de buildings, de châteaux médié-

vaux. Dans ce labyrinthe, la bergère et le ramoneur sont en cavale, pourchassés par des pandores en chapeau melon, mais aidés par un oiseau moqueur et rebelle. Mort aux vaches ! Un grand souffle libérateur passe dans ce film : celui du cinéma français des années trente, dans la tradition des Marcel Carné, René Clair, Jean Renoir. Ce n'est pas un hasard : l'histoire, inspirée très librement d'un conte d'Andersen, est signée Jacques Prévert, à qui l'on doit les scénarios de *Quai des brumes*, du *Jour se lève*, etc.

Dans le graphisme des personnages, on retrouve une autre tradition, celle d'un certain dessin humoristique français, dans la lignée de Dubout et de Calvo. Les relents « Front popu » du film n'ont rien d'étonnant : c'est une période qui a marqué Prévert et Grimault, leur amitié date de cette époque, et Grimault a fondé son premier studio, « Les Gêmeaux », en 1936. Il réalisait alors des courts-métrages publicitaires pour Léviton et les Galeries Barbès ! Passionné de théâtre, Paul Grimault rencontre Prévert au groupe Octo-

bre ; il joue aussi des petits rôles au cinéma, dans *le Crime de monsieur Lange* ou dans *l'Hôtel du libre échange* : « On m'avait demandé de jouer un flic, raconte-t-il, je n'y suis jamais arrivé : ça me faisait tellement chier de jouer un flic ! » Dans les années quarante, il réalise ses meilleurs courts-métrages : *l'Épouvantail*, *la Flûte magique*, *le Voleur de paratonnerres*, et sa première collaboration avec Prévert : *le Petit Soldat*, en 1946. L'année suivante, ils s'attaquent à un projet ambitieux : *la Bergère et le Ramoneur*, le premier dessin animé français de long-métrage. « Il fallait être un peu dingue », rigole Grimault. Le film sort en 1953, amputé et modifié par un producteur indélicat. C'est ce même film qui ressort 30 ans après, sous le titre *le Roi et l'Oiseau*, complété, retravaillé et rendu à son esprit d'origine par Paul Grimault, au terme d'une bagarre acharnée.

Nous avons rencontré Paul Grimault sous la verrière de son atelier, au fond d'une cour du XIII^e arrondissement. Grimault est aisé à croquer pour les caricaturistes : une bouille ronde, un nez pointu et des yeux comme des billes qui rigolent derrière ses carreaux, la casquette en bataille sur des cheveux ébouriffés. Le bonhomme porte allégrement ses soixante-quinze balais. Avec des accents à la Jean Gabin, il nous a raconté l'interminable odyssée de son film.

— *Quel rapport y a-t-il entre la Bergère et le Ramoneur, sorti en 1953, et le Roi et l'Oiseau, qui sort en 1980 ?*

Grimault : Disons que c'est un film que je viens seulement de terminer. J'avais travaillé sur *la Bergère et le Ramoneur* entre 1947 et 1950, avec Jacques Prévert. Et puis, alors que le film était presque entièrement animé, il nous a échappé. Le producteur, voyant ce que devenait le film, s'en est em-

paré, l'a terminé, a foutu sa signature dessus et s'est empressé de le sortir pour faire rentrer de l'argent. Voyez, on a dit à l'époque que j'avais abandonné le film. C'est un peu comme y'aurait un bateau qui marcherait bien, avec un capitaine qui pilote son truc au pôle, un bon équipage. Et puis tout d'un coup on s'arrange pour qu'il n'y ait plus d'équipage, parce qu'on ne le paye pas, et puis on fout les bâtons dans les roues et, finalement, le gars qui pilote le bateau peut plus rien foutre. Bon, à ce moment-là on dit : il a abandonné le truc ! Alors, mettons l'armateur soit-disant se sacrifie, et dis : bon, ben puisque les autres ne sont plus capables de piloter le bateau, moi je vais le reprendre !

– *Sous quelle forme est sorti le film ?*

G : Il est sorti en 1953 avec des coupures, et ce qui est plus grave, des additions. Et puis alors, quand j'ai vu le plan final, le gros plan de *la Bergère et du Ramoneur* qui s'embrassaient, merde, quelle concession, j'ai trouvé ça absolument dégueulasse. Peut-être que c'est à cause de ça que j'ai fait une fin plus dure maintenant.

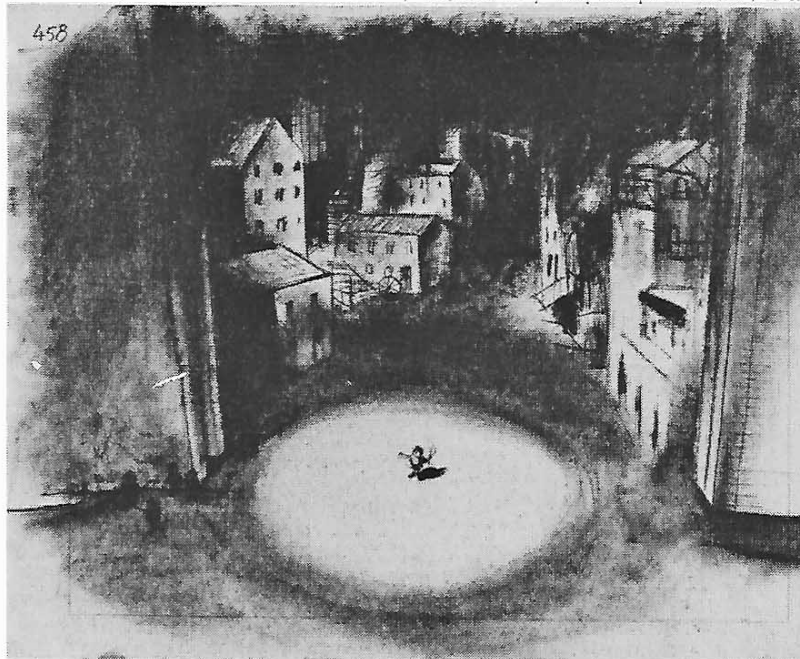
Alors, avec Jacques Prévert, nous avons fait un procès interminable pour faire reconnaître nos droits, pour obtenir qu'on nous laisse remettre le film en état. On a perdu, bien sûr, c'est le pot de fer et le pot de terre, du moment qu'il y a du pognon d'un côté... Tout le monde pensait qu'on gagnerait le morceau, les gens disaient qu'on avait le droit moral pour nous. Le droit moral, qu'est-ce que ça veut dire, cette connerie ! Le droit moral, si un flic vous fout un coup de poing sur la gueule, c'est de dire : y m'a fait mal, hein... et puis c'est tout. Bref le film est sorti comme ça, esquinté, et la maison de production a obtenu d'exploiter le film pendant une période de dix ans à dater de sa première projection publique... En 1967, la société de production a fait faillite, et le négatif de *la Bergère et le Ramoneur* a été vendu à une vente aux chandelles. Un gars que je connaissais s'est pointé là-bas et l'a acheté. Je lui ai racheté le négatif. J'avais toujours espéré pouvoir remettre ce film d'aplomb. C'est là que je me suis rendu compte à quel point c'était difficile. J'ai essayé d'intéresser des gens à ce projet. Personne n'y croyait. J'ai récupéré les copies. J'en ai sacrifié une pour me replonger

dedans, et j'ai commencé à éplucher le film. J'ai rogné toute la saloperie rajoutée, ce qui était abîmé, mauvais, ce que je trouvais aussi moins bon avec le recul. Avec Jacques, on s'est projeté un montage que j'avais refait avec la matière de cette copie. J'avais rajouté des blancs, ou des croquis des nouvelles scènes que j'avais photographiées et intégrées à la copie de travail. Je me suis rendu compte qu'il était nécessaire de développer des séquences qui avaient seulement

prise, j'ai eu le maximum. Ça m'a drôlement regonflé. J'ai trouvé un producteur, j'ai mis Antenne 2 sur le coup. J'ai réuni une équipe et on a démarré le boulot.

– *Techniquement, ça a dû poser des tas de problèmes ?*

G : Bien sûr. D'abord à cause de la disparition de certains animateurs de l'équipe originale. Henri Lacam n'a pu faire que trois plans de la nouvelle version avant sa mort. Georges Juillet n'y voyait plus clair, il a



Esquisse de Paul Grimault pour les bas fonds de la cité

été effleurées à l'époque, de modifier l'importance des personnages principaux. J'ai fait passer au second plan la Bergère et le Ramoneur, des personnages d'amoureux, au rôle un peu effacé et diaphane, et j'ai mis en avant le Roi et l'Oiseau. D'où la nécessité de changer le titre, puisque le film c'était maintenant le conflit entre ces deux personnages, et aussi pour qu'il n'y ait pas de confusion entre les deux versions.

On a repensé le truc. Jacques en a profité pour améliorer certains dialogues. Pendant ce temps, je cherchais du fric. Je travaillais tout seul dans mon coin, avec ma copie en petits morceaux, comme une collection de timbres. J'ai eu des propositions de la part des Américains, des Russes, des Tchèques... aucune n'a abouti. Je suis arrivé tant bien que mal en 1975. Là, j'ai demandé une avance sur recettes au Centre du Cinéma, et alors là, sur-

dû se faire opérer d'un œil pour remettre la gomme. Il n'attendait que ça, qu'on réhabilite ce truc... c'était une aventure !

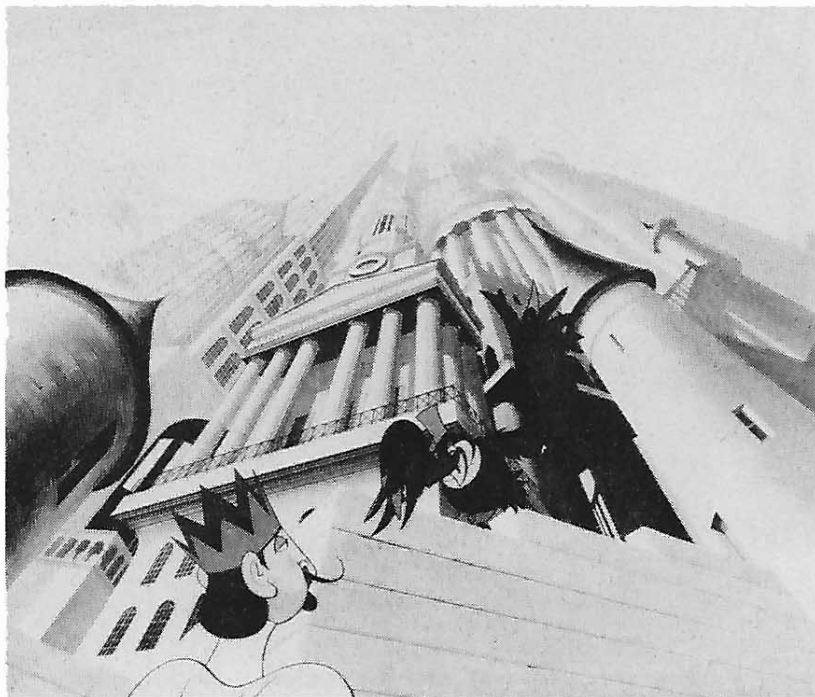
Progressivement, j'ai réuni une petite équipe nouvelle, avec des gars très bien, qui ont admirablement senti le boulot, et qui ont fait l'effort de rentrer dans le style du truc. Faut dire qu'à l'époque où il a été fait, le film n'était pas à la mode. Bon, j'avais utilisé la technique classique du cellulo, parce qu'elle me paraît être celle qui offre le plus de possibilités d'expression. C'est la plus difficile et la plus coûteuse. Mais, pour rentrer intimement dans la psychologie des personnages, c'est pas avec du papier découpé ou des machins grattés sur pelli-cule que vous allez y arriver. Remarquez, je trouve ça très intéressant, j'aime beaucoup toutes ces techniques.

Bref, il y a eu un mélange d'ancienne équipe et de nouveaux éléments...

– Quel est le pourcentage des plans originaux et des nouveaux ?

G : Moitié-moitié, dans le nouveau film. J'ai gommé environ 20 mn dans l'ancienne version, qui faisait 63 mn. Maintenant, le film dure 1 h 24 mn. Donc, avec ce que j'ai enlevé et ce que j'ai rajouté, ça fait moitié-moitié. Sur le plan technique, il y a eu d'autres problèmes. Je n'ai rien pu récupérer en dehors du négatif et de la bande-son. Heureusement, c'était tourné en Technicolor. Avec un

G : La fin. Donc, ça se terminait par un gros plan de la Bergère et du Ramoneur qui s'embrassaient, vraiment l'image imbécile classique, le truc conventionnel. D'ailleurs, quand on voit ce genre de truc timide et con de l'époque, ça explique que par la suite il y ait eu les films pornos ! Quand on fait un truc, on va jusqu'au bout, ou on le fait pas ! C'est pour ça, j'ai voulu finir sur une image plus dure. Les spectateurs sont un peu déroutés : tout d'un coup, on ne voit plus la Bergère



autre procédé, jamais je n'aurais pu reprendre le truc. Je ne pouvais pas conserver les voix, comme celle de Brasseur, qui faisait l'Oiseau. J'ai dû refaire toute la bande-son. La musique datait trop. Un musicien polonais l'a refaite.

– Parlez nous un peu de cette fameuse fin... (Dans la nouvelle version, c'est une vision d'apocalypse vengeresse. Un robot guerrier, guidé par l'Oiseau, s'est retourné contre le Roi. Le Titan a réduit en miettes l'orgueilleux royaume, libérant le peuple des bas-fonds. L'image finale représente le robot assis, pensif, sur les ruines de la cité, sur fond de soleil couchant. Dans les décombres, quelque chose bouge. C'est un piaf enfermé dans une cage, l'ultime prisonnier. Alors, dans un dernier sursaut mécanique, le robot libère la bestiole, puis abat son poing d'acier sur la cage, écrasant la dernière prison. C'est la lutte finâleu...)

et le Ramoneur. Ils sont sains et saufs, et ils ont disparu. Après tout, ils sont allés là où ils avaient envie d'aller, et puis voilà.

– La fin qu'on voit aujourd'hui, ce n'est pas non plus celle que vous aviez prévue à l'époque ?

G : Non, je ne voulais pas reprendre ce film comme on restaure un meuble ancien, en essayant de le refaire exactement comme il était. C'est un film que je voulais faire à une certaine époque, d'une certaine façon. Je l'ai repris, et c'est devenu ce que ça devait devenir pour un film que je termine aujourd'hui. Je ne vais pas dire que c'est un film que j'ai fait pendant trente ans, parce qu'on va me prendre pour un dingue... C'est devenu le Roi et l'Oiseau, l'histoire définitive.

Propos recueillis par
Rivoire et Carret

cavanna les russkoffs



ÉDITIONS BELFOND

Le Métro entre les lignes

benjamin legrand
patrick duval

ENCRE



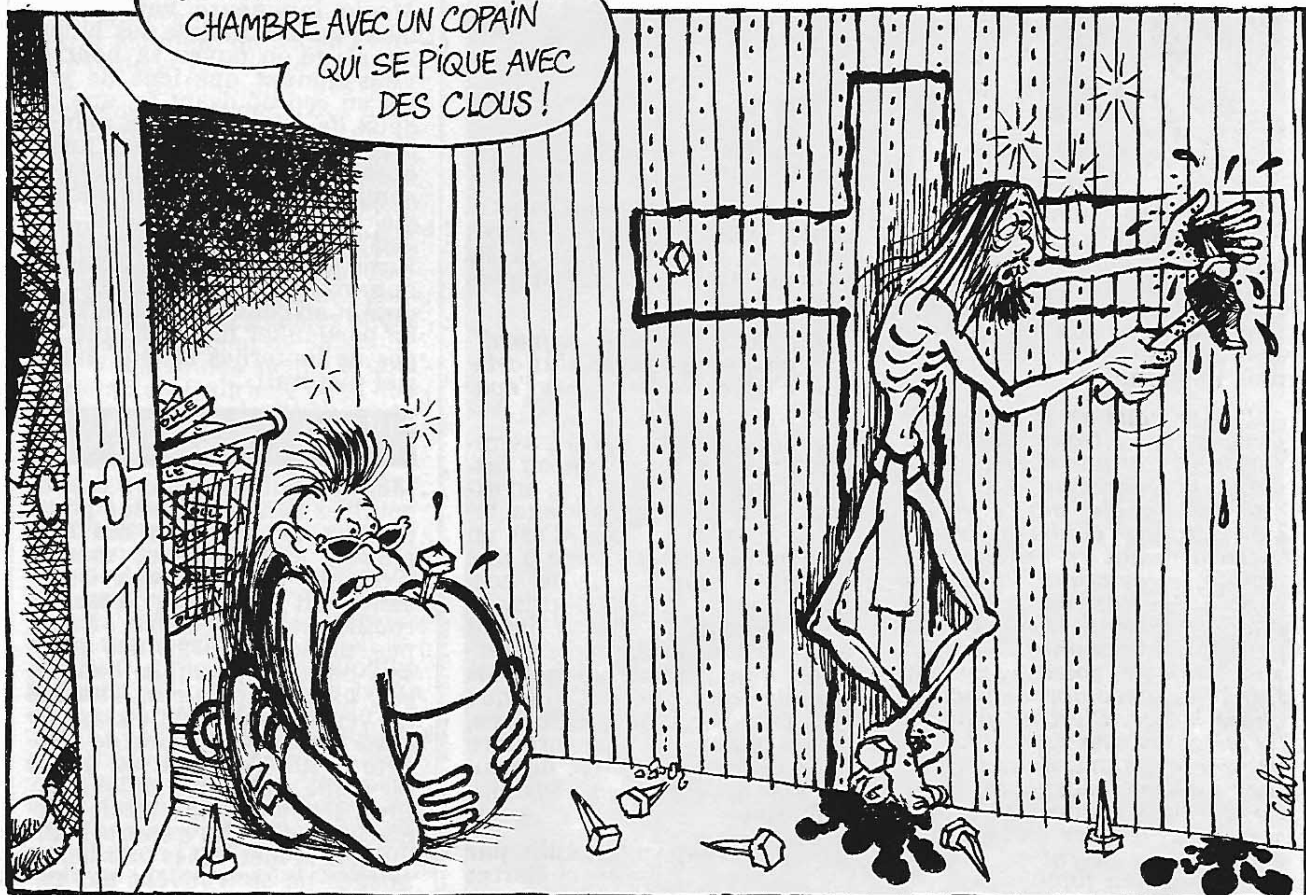
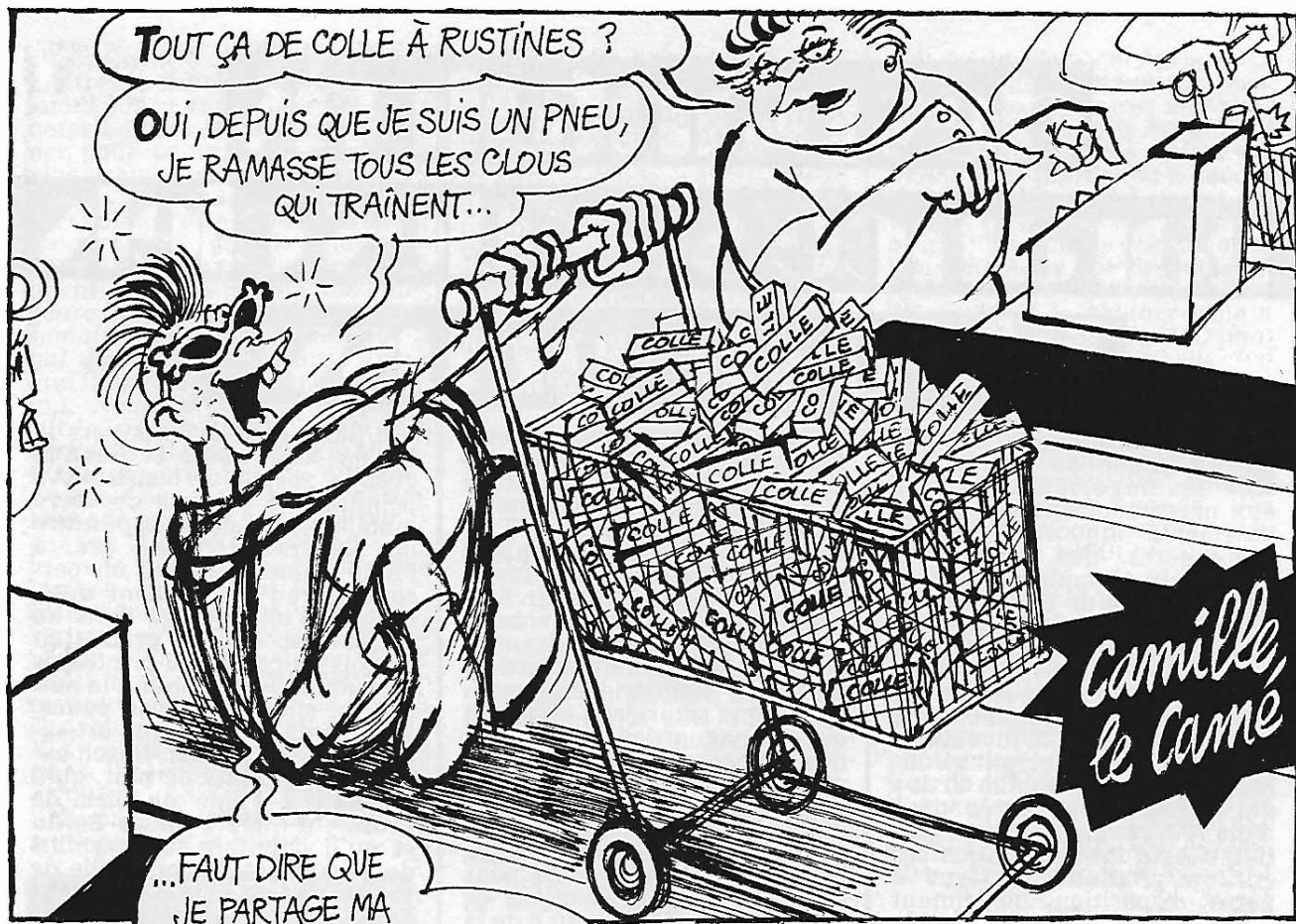
ÉDITIONS ENCRE

Benoit Broutchoux

Mr Phil & Collenc



DERNIER TERRAIN VAGUE



des pantalons garance sur des ciels bleu de prusse

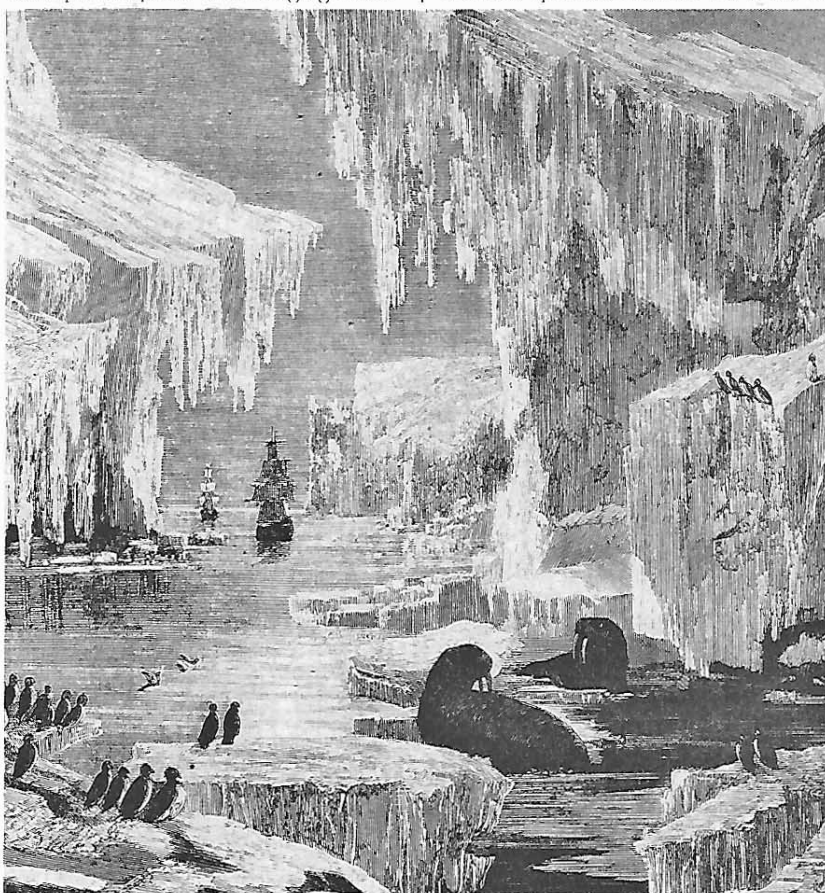
DE Nostradamus à Emile Reynaud, des visions fantasmagoriques chères aux nécromanciens aux divertissements innocents de nos grand-pères, des secrets des prêtres de Memphis à l'émouvante histoire de Geneviève de Brabant telle que les murs de la chambre du jeune Proust la racontaient lorsqu'on y projetait les images colorisées de ce drame historique lumineux, ce sont des siècles d'inventions optiques, de « technica curiosa » et de « mirabilia artis » qui défilent page après page dans le somptueux album intitulé *Magie lumineuse* que les éditions Balland mettent à notre disposition moyennant une part après tout négligeable

de cet argent que nous n'emporterons pas en paradis. En un mot, cette *Magie lumineuse* n'est rien autre que l'histoire du cinématographe avant l'invention du cinématographe. D'abord religieuses, puis scientifiques avant de devenir l'attraction de choix du show business, horribles ou plaisantes, glaçantes ou idylliques, artisanales ou industrielles, patriennes ou roturières, citadines ou campagnardes, les images des lanternes magiques sont, à chaque fois, de pures occasions d'émerveillement. Certaines d'entre elles étaient dues au talent d'artistes dignes de ce nom, nous n'en voulons pour preuve que les productions de Desch, qui travaillait au 8 de la

rue Saint-Paul à Paris vers la fin du XIX^e siècle et dont la grande spécialité consistait à peindre des plaques de verre mobiles (on faisait apparaître ou disparaître à son gré, à l'aide d'une glissière, un personnage ou un élément quelconque d'un paysage dans un décor fixe, ce qui permettait parfois de passer du printemps à l'automne ou du jour à la nuit par un simple coup de pouce, miracle de la technique artisanale et de la poésie). Desch excellait aux effets de nuit, qu'il obtenait à l'aide de bleu de Prusse, d'Anvers ou de Berlin et qu'il opposait aux carmins de garance et de cochenille de ses incendies et de ses pompiers. Rien que pour Desch, *Magie lumineuse* vaut largement qu'on chausse ses lunettes et qu'on ouvre sa bourse. Vous donner une idée de son art en reproduisant ici une ou deux de ses plaques en noir et blanc ne rimerait à rien. Aussi abstenons-nous, et faites-nous confiance. (*Magie lumineuse* a été réalisé pour Balland par Jac Remise, Pascale Remise et Régis Van de Walle. 313 pages, nombreuses illustrations en noir et en couleurs, concernant en particulier les différents types de lanternes et leur matériel pictural).

DES BEAUX NAUFRAGES ET DES SAUMONS FUMES

Mers d'équinoxe, mers étales, gouffres sans fond, azur phosphorescent de la mer des Tropiques, capitaines et marins d'océano nox, qui voit Ouesant voit son sang, roseaux rouillés et golfes clairs... Baleines, monstres surgis des abysses, naufrages exquis, banquises, glaciers polaires, Titans au ventre ouvert d'un coup de lame fantastique, nuits de tempête battant au pied du phare où veille une âme enfiévrée... Bref, il n'y a qu'au siècle dernier qu'on ait su rendre hommage à la mer et ses plus belles images ne se trouvent pas ex-



clusivement dans les toiles des maîtres admirés qui s'en allaient sur la vague prendre des notes comme le capitaine Turner pour peindre des marines plus vraies que nature une fois rentrés dans leurs ateliers confortables, elles sont aussi l'œuvre des grands illustrateurs populaires qui travaillaient pour des publications du genre *Magasin pittoresque*, *La semaine des enfants* ou le *Journal des voyages*. Bérard, Riou (qui illustra Jules Verne) Lebreton, Neuville, Weber et, bien sûr, Gustave Doré, sont les metteurs en scène de la grande fantasmagorie liquide qui enchantait nos aïeux au temps de leur adolescence lorsqu'ils penchaient leurs têtes rêveuses sur le vaste monde à la clarté des lampes, monde qui leur semblerait plus tard si petit aux yeux du souvenir comme dit le poète. Plongez-vous-y vous aussi, il se peut que vous n'en reveniez pas. (*Rêver la mer*. Graveurs et illustrateurs du XIX^e siècle présentés par Jacques Sternberg ; collection « Voiles », éditions Gallimard, 213 pages, nombreuses illustrations noir et blanc).

LES PHOTOS D'IDENTITE DU STUDIO TOURNACHON

C'est un grand who's who, un bottin mondain du Second Empire et de la Troisième République, un dictionnaire des personnalités du monde des arts, des lettres, du théâtre, de la musique, du monde de Marcel Proust et de celui qui se livre à des activités diverses, avec, en prime, des photos de mode, des photos sportives, des photos d'un voyage effectué au Turkestan russe en 1890, des photos de ballons dirigeables et des photos d'égouts et de catacombes. Vous voulez savoir à quoi ressemblait Gabrielle Réjane dite Réjane, mademoiselle Niagara, artiste de variétés aquatiques ou Guillaume Duchenne de Boulogne, célèbre neurologue auteur de l'ouvrage intitulé *Mécanisme de la physiologie humaine, ou analyse électrophysiologique de l'expression des passions*, vous consultez l'index des noms cités et vous vous reportez à la page qui reproduit la plaque au collodion qui nous a conservé les traits de ces personnes illustres. Il y a 700 portraits photographiés par Gaspard Félix Tournachon dit Nadar dans le recueil paru chez Arthur Hubschmid à la fin de l'année dernière. Leur reproduction fait l'objet d'un fort volume extrêmement satisfaisant à tenir en mains et à feuil-

leter soit au hasard soit avec méthode.

Un second volume aussi volumineux s'occupe des dessins (humoristiques et satiriques) dudit Tournachon dit Nadar et de ses écrits (articles parus partout où l'imagination et la verve irrespectueuse pouvaient se donner libre cours, souvenirs de péripéties parisiennes, aérostatiques et photographiques). C'est à avoir absolument si on s'intéresse au dessin humoristique, à la photo, aux ballons et à la vie de quelqu'un qui s'arrangeait pour mener sa vie comme un roman de Jules Verne. De plus, il n'y a que là qu'on puisse voir la figure de M. Poulet-Malassis, l'héroïque bourgeois natif d'Alençon qui se ruina à éditer *Les fleurs du mal*. (Nadar. *Photographies, dessins et écrits*. Deux volumes, 1 300 pages, Arthur Hubschmid éditeur).

Le bottin Nadar sera très utilement complété par le livre de Pierre Miquel consacré au Second Empire. Là, le champ s'agrandit, travelling arrière, on passe du portrait en buste ou en pied au plan général découvrant l'environnement domestique, urbain ou naturel. On passe de la vie de cour à la

vie bourgeoise, de Paris à sa banlieue, des ouvriers aux paysans et des militaires aux poètes. La présentation est un peu laïque et obligatoire mais il y a toujours un plaisir fou à découvrir l'aspect bucolique que revêtait l'avenue de Wagram avant les bouleversements haussmaniens. (*Le Second Empire*. Pierre Miquel. Collection « Trésors de la photographie ». André Barret éditeur, 350 photographies d'époque).

On aura cure de ne pas oublier de consulter le *Zola photographe* des éditions Denoël, 480 photos familiales (la vie à Médan), touristiques (Rome, Londres), quotidiennes (les rues de Paris) ou commémoratives (l'Expo 1900) réunies par François-Émile Zola et Massin. Souvent terre à terre, inventives dans leur banalité même, elles ont été prises par le romancier au cours des sept dernières années de sa vie et témoignent à la fois du plaisir souvent juvénile pris par le photographe à la contemplation de son sujet et de son désir d'envoyer promener toutes les règles observées par les professionnels. (*Zola photographe*. 191 pages. Editions Denoël).

Pérez



LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR OELHENS HAGUER LE DOC CHOISIT LA BOUGIE





'THE SQUIRREL CAGE'

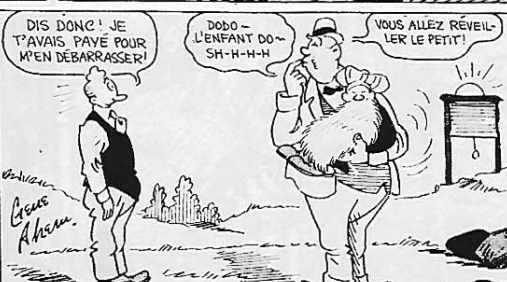
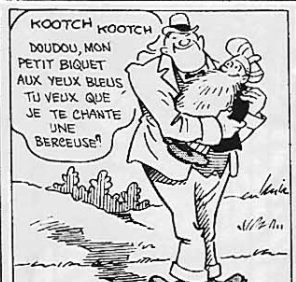
By Gene Ahern.



'THE SQUIRREL CAGE'

By Gene Ahern.

Registered U. S. Patent Office



POLARS

BONJOUR, amis du polar bonjour ! Sans barguigner, ou alors en barguignant juste un peu, nous allons ce coup-ci examiner quelques volumes dont la parution est assez récente.

DEUX USUELS

Sorti fin 79 et parfait livre d'étrennes, *le Film noir*, de François Guérif (éditions Henri Veyrier), a reçu de toute part des louanges légitimes. Répétons après tous que ce gros album est magnifique et passionnant. Polarophile, cinéophile, libraire-éditeur, directeur de la collection Red Label, rédacteur-chef de la revue *Polar*, homme agréable enfin, Guérif a réuni là une abondance de photographies belles et émouvantes, et un texte intelligent, savant et séduisant. L'ouvrage se limite au domaine américain (un bref texte annexe donne un aperçu du film policier français), mais déborde hors du film noir *stricto sensu* pour envisager tout le cinéma policier et criminel américain. Aucun équivalent de ce beau travail n'existait, à ma connaissance, même en langue anglaise (1). Ma malveillance illimitée ne peut trouver que deux reproches à faire à Guérif : l'un est ridicule : il n'était peut-être pas utile de faire figurer dans la bibliographie l'effarant *Women in film noir*, pamphlet de féministes ivres qui citent à tout va Barthes et Kristeva. L'autre reproche est sérieux : l'absence d'index se fait cruellement sentir. Guérif, tu devrais faire un index et le publier dans *Polar* (et si les mecs de *Gang* ont de l'humour, ils feront la même chose le même mois, qu'on continue de rire entre gens du monde). Quelques interprétations de Guérif pourront être discutées au cours des longues soirées de printemps. Par exemple, comme je le répète toujours avec une obstination maniaque, la contre-révolution triomphante, mondialement dans les années 20 est plus importante, pour la genèse du po-



lar à l'américaine, que la prohibition de l'alcool à la même époque, phénomène dont tous les historiens du genre font grand cas, et qui est effectivement important, mais formel et, au train où vont les phénomènes, plutôt épiphénoménal.

Notons enfin, pour achever de vous convaincre de l'excellence du Guérif, si d'aventure vous n'étiez pas convaincus encore, que l'auteur, dans les légendes qu'il met aux photographies, se permet une seule fois une épithète : il dit de Gene Tierney qu'elle est *sublime*. C'est bien.

Fin 79 aussi, Michel Lebrun de son côté a publié *l'Almanach du crime 1980* (éditions Guélaud / Polar). On trouve en fin de volume une précieuse liste de tous les romans policiers parus en France pendant la saison 78-79, et beaucoup de titres font l'objet de notules analytiques. Auparavant, dans l'almanach proprement dit, les dates et les fêtes à souhaiter sont prétextes à une multitude d'articles, entre lesquels s'entrelacent des rubriques à épisodes. C'est savant ; c'est aussi drôle très souvent. Autodidacte, érudit, auteur de beaucoup de romans policiers, beau fleuron de l'Ouvroir de littérature policière potentielle, Lebrun réalise avec brio son programme, proclamé non sans humour kitsch : instruire en amusant. Son point de vue sur le genre englobe toutes les variantes et tous les moments, de Poe à Hammett, de Lupin à SAS, de Christie à Charyn ; il n'est donc pas le nôtre, puisque nous préférons opposer violemment le moment *hard boiled* aux autres ; mais cet almanach est indispensable, et nous nous réjouissons d'espérer qu'il n'est que le premier d'une série, et le début d'une véritable encyclopédie. Enfin, il y a un index des titres et un index des noms propres, c'est parfait.

Le Lebrun aussi a été louangé par tous. Tant mieux. Il vaut près de 50 balles, et le Guérif dans les 120, c'est très correct dans les deux cas.



THE FRENCH LINE

L'avalanche de néo-polars français continue. La violence, parfois le cul, presque toujours la critique sociale poujadogauchiste emplissent ces volumes, presque tous sont donc creux. Quelques auteurs cependant ont des idées originales et savent écrire. Dans la collection Engrenage, sans parler de l'admirable Siniac (*Luj Inferman dans la jungle des villes*), Bastid et Martens avec *Bille de clown*, et Caroline Camara avec *le Désosseur*, sont un peu attrayants ; et chez Sanguine / Phot'œil, Fajardie (*Tueurs de flics*, puis *la Nuit des chats bottés*) se détache un peu du lot ; signalons aussi, de nouveau dans Engrenage, *Cocu and co*, roman d'une écriture négligée, mais où J-G Imbar, adepte du travail sur le tas, tire parti de l'expérience concrète qu'il a eue du métier de détective privé (je regrette qu'il n'ait pas narré dans ce bouquin comment, au cours de cette expérience, il eut le plaisir délicat de coincer un inspecteur des Renseignements généraux, à l'issue d'une longue filature, en flagrant délit d'adultère ; plus exactement il narre la chose sans dire la qualité de son gibier, peut-être a-t-il craint que le lecteur trouve l'occurrence trop belle pour être vraie).

Dans le néo-polar gauchiste se fait jour d'ailleurs une tendance, prometteuse quoique embryonnaire encore, à la *speculative fiction*, ou, si vous préférez (je préfère), la fiction prospective. Parfois, cette fiction prospective est seulement le résultat de la contamination et de la confusion des genres, dans ce drugstore babélien qu'est la culture moderne : ainsi Jean-Christian Viluber (c'est-à-dire Christian Vila et Jean-Pierre Hubert) raconte-t-il (ou racontent-ils) un massacre d'immigrés à l'échelle nationale dans *Noël noir* (Sanguine), qui se trouve donc à cheval sur le néo-polar et sur la S-F d'intervention civique à la Bernard Blanc.

Ce qui est bien plus intéressant dans la fiction prospective, ce sont les tentatives de donner au roman noir un contenu optimiste. Le polar classique ne pouvait être que pessimiste, puisqu'il était son époque, et puisque cette époque était mauvaise. Mais la nouvelle époque de révolution mondiale dans laquelle nous sommes entrés engendre l'optimisme. Dans le néo-polar, elle engendre des fictions triomphalistes.

(Que de telles représentations, dans une période qui ne veut rien de moins qu'abolir toute séparation et toute représentation, soient superflues, c'est une autre question, que je ne traiterai pas car il faudrait conclure aussi que la critique littéraire, et toutes les autres activités dont je tire mon revenu sont superflues de même, et où est-ce que j'irais ? Au chômage ? Hé ho, faut pas déconner.)

Ainsi, à la fin de *l'Automne à Romorantin* (Sanguine), polar pédé allègre de Baudrin, Krivine et Laguiller baissent ensemble, Wolinski tire la chasse sur lui-même, Sartre et Aragon s'enfilent place de la Concorde, et l'île Seguin sombre sous le poids du désespoir de Billancourt. Mieux, dans *la Nuit des chats bottés* (Sanguine), le second Fajardie, plus intéressant que le premier (contrairement à l'opinion générale), l'intrigue, pour ainsi dire vaneigemiste (ou plutôt sous-vaneigemiste), met en scène des dynamiteros habiles qui entreprennent de venger à titre posthume un ouvrier anonyme, en faisant sauter tous les endroits où ce travailleur est allé au chagrin. L'affaire culmine dans une bataille de blindés en plein Paris. C'est charmant. Ce le serait davantage si Fajardie écrivait aussi bien qu'on l'a dit ici et là, mais à la vérité, ce qui manque à ces messieurs, à part la même chose que d'habitude, c'est la capacité professionnelle. En tant qu'écrivains, ils n'ont encore qu'une maîtrise très limitée de l'outil. Patientons.

Depuis Vautrin, et si nous mettons de côté l'intéressant Prudon, la révélation de première grandeur du polar français est Joseph Bialot. Son *Salon du prêt-à-saigner*, grand prix de littérature policière, a été réédité (Série noire 1749) en même temps que sortait son *Babel-ville* (SN 1745) qui confirme brillamment sa capacité. Plus tout à fait adolescent, riche d'expérience, Bialot parle d'un Paris qui s'en va, exterminé par l'urbanisme et la redistribution des catégories sociales sur le territoire, le Paris populaire où se coudoyaient les prolos et les petits commerçants, ceux-là rejetés désormais à la périphérie lointaine, ceux-ci prenant leur retraite et laissant leurs locaux devenir ces *lofts* à usage d'habitation dont les nouveaux intellectuels sont friands. *Le Salon*, tournant autour de la pe-

tite industrie retardataire de la confection et du tricot, chante le Sentier et aussi les faubourgs où marnent les immigrés balcaniques. *Babel-ville*, c'est Belleville, celle aussi de la Commune et du temps des cerises. En alliant la passion de Paris au cosmopolitisme (de ce terme, nazis et stalinien firent une injure, c'est assez dire qu'il est élogieux), Bialot fait entendre un son de la première qualité, sur un terrain où, si l'on excepte Léo Malet, c'est plutôt le populisme réactionnaire qui s'est illustré (non sans charme parfois). Maître Joseph, qui au reste a du goût et un grand talent pour les scènes de violence extrême, est enfin un styliste : c'est une denrée rare. L'auteur d'écriture *cool* et objective à l'américaine n'est pas en prise directe sur la verve de cet écrivain qui vole sur un tapis de métaphores, comme d'autres larguent des tapis de bombes. Mais c'est ainsi que cet auteur impose sa vision, fait apercevoir une réalité dont le sens comporte de multiples strates, qui sont aussi les strates du temps. Bialot est explicite quand il écrit : *Belleville-taudis, Belleville-temps-des-cerises, Belleville-ghetto, Babel-ville, Belleville qui s'écroule, s'émiette, s'accroche. Belleville qui crève sous les assauts des bulldozers. Mais sonnettes rasées, jardinets retournés, rues effacées, c'est maintenant Belleville-béton crasse-et-confort-confondus, qui mène la danse*. Mais quand la métaphore n'est pas explicite, c'est qu'on ne verra qu'un peu plus tard comme elle est sensée : regardant la neige, on voit les cristaux glacés jouer aux Stukas, et on ne sait pas encore que c'est parce que les Stukas ont quelque chose à voir avec ce qui suivra tout à l'heure. De même, à propos d'une arme blanche, Bialot parle de sa gorge, là où la lame prend racine, et du même pas voici l'objet égorgeur qui devient égorgeable, étonnamment ; et quant à prendre racine, nous apprendrons trois pages plus loin que l'arme est une gouge de sculpteur sur bois, et voici que le sens à nouveau bascule : quand le fer pénètre le bois, c'est le fer qui s'enracine. Voilà une remarquable utilisation du langage, voilà un écrivain. Quelques excès de guignolade, dans le *Salon*, comptent pour rien devant la maîtrise de Bialot, et la colère et l'amour violents que ce monde lui inspire. En deux coups de cuillère à pot, cet



homme s'est imposé au premier rang. Chapeau.

Dans un registre tout autre, il faut signaler vivement *En attendant le matin du grand soir* de J.-L. Dana (Engrenage). Paru en juin 79, ce livre avait échappé à mon attention. Sans doute l'avais-je mis de côté à cause de son titre, qui laissait craindre une nouvelle manifestation du pompiérisme gauchiste. Or c'est un ouvrage très réussi et très hilarant. J'y vois notamment (mais peut-être suis-je aveuglé d'égoïsme) un formidable pastiche de Manchette. Et déjà en tant que pastiche, c'est autre chose et mieux qu'un pastiche. Et il ne s'agit pas d'« influence », comme chez d'autres. Dana, après une sagace opération de démontage, s'est approprié tous les procédés, même les moins évidents, de l'auteur qu'il imite. Il les réutilise à outrance, en bourrant jusqu'à ce que ça casse. Cette imitation paroxystique est donc sardonique aussi, elle contient sa propre critique et celle de son modèle. Il faut beaucoup d'intelligence de l'écriture et de ses fonctionnements pour réussir une telle opération. L'ouvrage au reste se soutient par ses propres moyens, indépendamment de cette opération, on peut lire Dana sans avoir lu *Nada*, de toute façon on pissera de rire à plusieurs reprises. Si cet homme écrit d'autres livres (mais le veut-il ? aux jouissances permises, un tel auteur préfère sans doute celles qui réunissent des attraits plus piquants), on peut compter qu'ils seront excellents.

ALIVE AND KICKING

Y a-t-il un néo-polar américain ? Il faudrait y aller voir. Ce qui nous arrive pour l'instant, ce sont plutôt des polars néo-classiques, dont les sujets sont parfois modernistes, mais dont la forme est conventionnelle, ce qui est d'ailleurs un bien. Beaucoup des *Série noire* récents (n° 1750 à 1761) sont agréables, plusieurs sont excellents.

La Fille à personne, d'Andrew Coburn (1750), est une histoire de kidnapping où à peu près tout le monde, sauf les parents de la kidnappée — qui bien sûr mènent leur propre enquête —, est la proie de désordres mentaux plus ou moins accusés. On appréciera notamment la description de l'effondrement psychologique d'un universitaire libidineux harcelé par la police.

Le désordre mental est aussi au centre de *Libres sévices* (1751) de Deanne Barkley, et de *la Coupeuse de têtes* (1761) de Thomas St Martin. Il manque à ce dernier livre quelque chose pour qu'il soit mieux que simplement distrayant. On y voit une psychotique fêter les anniversaires de Jack l'Éventreur en castrant radicalement (comme le titre l'indique) quelques *male chauvinist pigs*. La brutalité sordide des flashes back, remarquable, contraste avec la mollesse de l'enquête de police au présent. Le *shocker* espéré tourne en eau de bluette. Quant à *Libres sévices*, c'est très réussi. A partir d'un thème attrayant (un tueur fou flingue des automobilistes au hasard sur la voie expresse de Los Angeles), l'auteur, une nana semble-t-il, s'élève à une vision de son temps : tout le monde est cinglé, tout le monde est monté sur roues (même les mômes : ils font du skateboard). Narration « unanime », façon Dos Passos, on passe d'un personnage à un autre quand leurs véhicules se croisent ; la principale héroïne, infirmière de nuit au service des urgences, éponge les débris et le sang. C'est chouette et très noir.

Les amateurs de néoréalisme cradingue et déprimant auront du plaisir avec *Une balle pour Georgie* (1756) d'Everett Skehan, dont les personnages sont des petits paumés, petits voleurs, petits taulards sans envergure et sans espoir. On pense à *Leurs prisons*, de Bruce Jackson, cet intéressant document sociologique (recueil d'interviews) sur la piétaille des taulards américains (Plon/-Terre humaine, 1975). C'est intéressant, mais c'est très moche.

Selon Michel Lebrun, Timothy Harris est l'auteur du seul polar hip qui existe, *Kronski/ McSmash*, dont j'ignore tout. Harris vient en tout cas de sortir à la Série noire deux volumes, *Tirez sur la chanteuse* (1754) et *Une gachette à louer* (1762). Je n'ai pas encore lu le second. *Tirez sur la chanteuse* est intéressant et bizarrement hétérogène, mélangeant la convention la plus extrême et d'énormes infractions aux règles classiques (l'intrigue criminelle ne commence vraiment qu'après quatre vingtaines de pages consacrées à un portrait psychologique moderniste et à une liaison amoureuse ; l'influence de Chandler, de *Sur un air de navaja* en particulier, est

manifeste, mais d'autre part le détective privé que la passion amoureuse dévoie semble plutôt débarquer de chez James Cain ; enfin l'enquête, très classique dans ses péripéties multiples, débouche sur un personnage de tueur hypermoderne et presque de science-fiction). Ce livre se trouve ainsi être original à demi. C'est déjà bien, et toute la longue scène aboutissant à la mort du tueur est un morceau d'anthologie.

Enfin, le meilleur Série noire de la tranche 1750-1761 est certainement *Les montagnards sont un peu là !* (1753) d'Aron Spilken et Ed. O'Leary. Sous le titre débile, c'est un petit chef-d'œuvre discret, notamment féministe au bon sens du terme. On y voit deux jeunes femmes se faire braqueuses avec le concours d'un tréporteur. La réussite de leur coup, et surtout de leur fuite à travers la montagne, dépend entièrement de la sottise masculine, des préjugés machistes des flics. De fait, le seul flic qui pourrait leur faire échec est une femme, mais, écoeurée elle-même par la stupidité phallo de ses collègues, elle finira par ne plus savoir si elle veut vraiment que les braqueuses soient rattrapées. Ce sujet plaisant est soutenu par une abondance de détails thématiques souvent pleins d'humour : ainsi de l'irritation malade du chef des flics, lorsque les témoins n'arrivent pas à se mettre d'accord sur le sexe d'un des délinquants, ou quand on vient lui dire que tel l'événement afghan « qui ressemble à Lauren Bacall », a été formellement identifié comme mâle. J'aime à croire aussi que c'est la malice des auteurs qui leur a fait choisir le décor du parc national du *Grand Teton*, avec ses montagnes en forme de seins. L'élément documentaire, sans lequel il n'est pas de bon polar, est assez original puisqu'il s'agit d'alpinisme. Tout est finement construit : par exemple, à la complémentarité des deux femmes, l'une plus efficace lors du hold-up, l'autre en montagne, fait écho dérisoirement à la complémentarité du « couple » de rangers mâles lancé à leur poursuite. Au total, critique *cool* de la virilité niaise, éloge discret de l'homosexualité, c'est drôle, intelligent, corrosif et fort bien mené au bout. La classe.

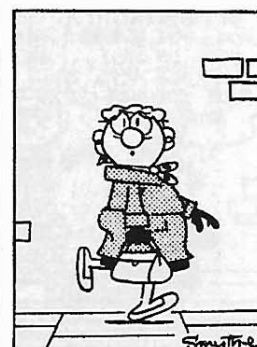
Manchette

(1) Si, tout de même, il y a *The Detective in film* d'Everson (Citadel Press, 1972), fondamental, et de plus grande envergure que le titre ne l'indique.



smythe

ANDY CAPP





JE CHERCHE QUELQUES BRAVES TYPES POUR M'AIDER A REFEINDRE L'EGLISE, ANDY...

JE NE ME SENS PAS CONCERNÉ... LES BRAVES TYPES SONT DURS A TROUVER, MONSIEUR LE CURÉ.

K136



O.K., EH BIEN JE VAIS ME RABATTRE SUR QUELQUES PÊCHEURS PATENTÉS...



ÇA VOUS ARRIVE JAMAIS DE LAISSER TOMBER?

Smugthe



GAGNÉ!!



ANDY! TU ME DONNERAS BIEN UN PETIT BILLET POUR LES ARRIERES?

ALLEZ VOUS FAIRE VOIR!

K137



JE ME SUIS TOUJOURS PROMIS QUE LE SUCCES NE ME CHANGERAIT PAS!

Smugthe



VA EN AVANT, MON LAPIN... JE FAIS JUSTE UN SAUT AU "KINGS ARMS" POUR QUELQUES MINUTES



VOUS AVEZ L'AIR D'AVOIR UNE IDÉE DERRIÈRE LA TÊTE, MRS. CAPP.

K168



EN EFFET, MA CHÈRE, IL S'AGIT DE MON MARI. J'AI L'IMPRESSION QU'IL FAIT DU GRINGUE À LA BARMAID, DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA RUE



VOUS DITES ÇA POUR ME RENDRE JALOUSE...!

Smugthe



TU PAYES TA JATTE, CHOU?

K169



TOUJOURS MOI... POURQUOI?!

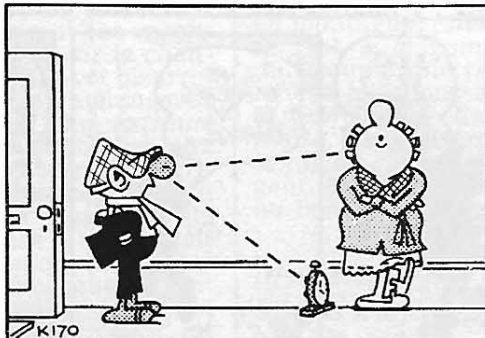


PARCEQUE TU ES MA FEMME, CELLE QUE J'AI CHOISIE PARMI TOUTES LES AUTRES... TU T'EN SOUVIENS?



OUI, JE M'EN SOUVIENS... MAIS QU'EST-CE QUE TU AVAIS DONC CONTRE MOI, CE JOUR-LÀ?!

Smugthe

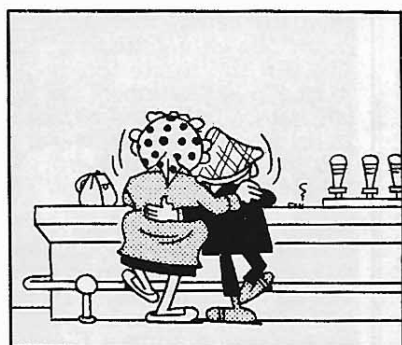
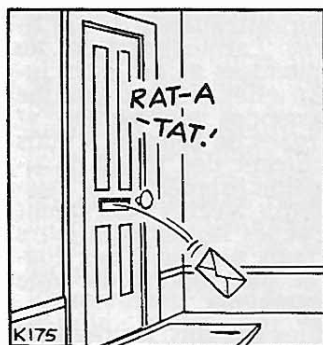


K170



JE SUIS BÊNI DES DIEUX... J'AI UNE FEMME QUI NE RONFLE PAS ET UN RÉVEIL QUI NE SONNE PAS.

Smugthe 2



MADIE FÉE DU LOGIS

QUAND LES FEMMES ÉTAIENT DE VRAIES PETITES FILLES MODELES

EN 1789, un courant d'air sous les jupes accompagnait donc un vaste courant d'idées. Toute cette affaire de Révolution se réduirait-elle finalement à une simple question de lobes ?

Les assemblées révolutionnaires remettaient volontiers en cause toutes les bases de la société. Mais le 29 octobre 1793, la Convention proclama que : « D'une part, le caleçon ne sera pas imposé aux citoyennes et, d'autre part, le costume ouvert et flottant n'est point contraire aux mœurs républicaines. » Ah mais ! On veut bien décapiter un roi et quelques autres, mais obliger les dames à porter culotte, ça, non, il y a des limites à tout ! Il est vrai qu'une épidémie de fessées patriotiques faisait alors rage, et qu'il ne faisait pas bon avoir un air tant soit peu distingué à la sortie d'une messe ou d'une promenade. Les vaillants sans-culottes avaient tôt fait de rabattre à ces dames le caquet et le jupon d'un même geste et de procéder sur-le-champ à des fessées égalitaires ! Les jeunes encore en possession de leur liberté et de leur tête prirent donc l'habitude de coudre le bas de leur chemise. Eurêka ! la jupe-culotte était inventée !

Les terribles années qui creusèrent un fossé infranchissable entre le XVIII^e de la « douceur de vivre » et le XIX^e de la bourgeoisie parvenue bouleversèrent totalement les habitudes vestimentaires des Français. Remises de leur frayeur, les citoyennes jetèrent aux orties leurs corps à baleines, leurs

chemises de toile et leurs jupons. L'excentricité étant la règle : on se promenait aux Tuileries dans des tuniques de tulle nouées sous la taille par un ruban (ou « zona », tiens, on connaît ça), portées sur des dessous de mousseline couleur chair, si transparentes qu'on pouvait deviner la couleur de la jarretière ! Quant à leur vraie nature... Madame Tallien, toujours en veine de nouveauté, inaugura en octobre 1798 des collants couleur chair, qui permettaient de paraître nue sous ses voiles sans l'être vraiment. Espérons que la température fut clémente cet hiver-là... Les Merveilleuses, madame Tallien en tête, paraissaient au bal de l'Opéra en nymphes chasseresses, vêtues de tuniques diaphanes et courtes, les jambes nues dans des cothurnes à bandelettes. Joséphine (1), folle de rage de s'être laissée devancer, intervint auprès de son Bonaparte, qui tança vertement ces dames et on revint peu à peu à des robes plus décentes.

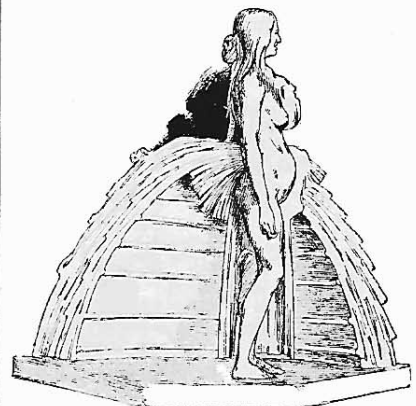
Malgré l'opposition de Napoléon, pour qui « le corset est l'assassin de la race humaine », les femmes étaient revenues à leurs habitudes et désiraient être lacées et maintenues. Le corset de 1803 est l'ancêtre du soutien-gorge : en tricot de soie élastique, couleur chair, il relève les seins. Ces seins tellement mis en valeur avec les robes à taille haute (on y ajoute même des postiches, ou « suppléments », et des armatures pour séparer les seins, ou « divorces »)... Joséphine aurait dû se méfier.

A peu près à la même époque, quelques dames anglophiles essayèrent de nouveaux dessous venus d'Angleterre, où les jeunes filles sportives les portaient depuis longtemps. C'était le pantalon de lingerie, devenu, par la grâce des lingères parisiennes, beaucoup plus long et garni de volants brodés autour des chevilles et muni de sous-pieds. Il semble bien qu'il était fermé. Était-ce une sournoise opposition politique à l'Empire qui poussa quelques élégantes à l'adopter ? Peut-être car, nous révèle un témoin, *elles marchaient les yeux baissés parce que tout le monde avait les regards fixés sur elles*. Leur but était atteint. Fines mou-

ches, les demoiselles galantes reprirent à leur compte ce fameux pantalon de percale ou de soie très collant, qui émoustillait tant les badauds. Ainsi cet accessoire, réservé aux petites filles (sous des jupes très raccourcies) et aux prostituées, devint le symbole de la galanterie effrontée et de la modestie même. Les dames-comme-il-faut se rattrapaient sur la finesse et l'ornementation de leurs chemises et de leurs jupons. En effet, un peu comme les commodes marquetées et surchargées de bronzes - mais qui montrent des fonds de tiroir à peine rabotés -, les aristocrates du XVIII^e réservaient la soie et les broderies à leurs robes, mais portaient des chemises et des jupons de toile sans ornements.

Les modes passent, les régimes aussi. Avec la Restauration la taille redescend à sa place normale et les jupes raccourcissent. Les femmes montrent leurs chevilles et leurs mollets, mais gardent leurs préjugés contre le pantalon, malgré les conseils prodigués par le « Journal des Dames » : *Les pantalons en percale sont très à la mode en ce moment pour les enfants, les jeunes personnes et même les dames. A la campagne, ils sont d'une nécessité absolue. Comment, sans ce vêtement protecteur, oser monter à cheval, aller à âne ou se risquer sur une balançoire ?* Fragonard et son escarpolette devaient se retourner dans leur tombe (2) !

Mais, finalement, on préférait en hiver superposer les bas et les faire monter très haut sur la jambe en les attachant à la ceinture « plutôt que de s'empantalonner ». Pendant vingt



ans les femmes vont le boudier en alléguant des raisons de décence et de comme-il-faut, mais la vraie raison n'était-elle pas ces jupes raccourcies ? Elles n'avaient nullement envie de cacher leurs jambes, alors que pour la première fois elles pouvaient les montrer, moulées dans des bas clairs, brodés et ajourés. Notez qu'il n'est jamais question de cacher les fesses, mais seulement les jambes ! La femme bourgeoise de la première partie du XIX^e est redevenue une maîtresse de maison : elle ne sort presque pas de chez elle, où elle reçoit, et ne met le nez dehors qu'en voiture. Elle ne pratique aucun exercice physique. Comment l'aurait-elle pu, ainsi carapazonnée de velours et de linon, les pieds dans de minuscules chaussures extraordinairement étroites et fragiles ? De jolies poupées ignorantes et dociles, paradant pour la gloire de leur mari.

Bizarrement, les femmes du peuple, celles qui bougent, marchent et travaillent, continuent de s'habiller comme au siècle précédent : une jupe froncée, parfois retroussée sur un jupon. Pendant tout ce temps, les bourgeois s'enrichissent, mais la prospérité ne gagne les couches populaires que lentement. Les « Grands Magasins » apparaissent et proposent des vêtements de confection à bon marché (et même des corsets tout faits : de 1828 à 1848, on compte 64 brevets de corsets, dont un modèle à poulie qui permettait de se lacer seule, un problème enfin résolu pour la paix des ménages).

En Angleterre, une lutte sournoise se livrait sous les jupes entre le « pantalon » long et le « drawers » (ou caleçon aux genoux, le même mot que pour tiroir... Les Anglais seraient-ils les inventeurs du « polichinelle dans le tiroir » ?) Il est de toute façon ouvert à l'entre-jambes, mais muni de boutons. Il est toujours plus court que la jupe. Une tempête s'abattit en 1851 sur ces modestes querelles, en la personne de Mrs Amelia Bloomer. Elle s'était mis en tête de réformer le costume féminin pour le rendre propre à une activité physique normale et sortir les femmes de leur momification séculaire. Elle proposait un pantalon long et bouffant, serré à la taille, porté avec une sorte de longue veste faite du même tissu. Un tailleur-pantalon, en somme. Elle tenait des réunions, des expositions, etc., mais elle venait trop

tôt et succomba au ricanement des hommes et à l'indifférence des femmes, qui préféraient les crinolines inesthétiques et impraticables.

En France, on accueille en même temps le prince-président moustachu et les crinolines. Paradoxe, maintenant habituel à ce récit : malgré la gêne extrême qu'elle entraîne, la crinoline triomphe partout. Comment faisaient-elles pour ne pas renverser dans leur marche les meubles, les bibelots, les enfants... en transportant autour de leur taille ces immenses cages de fer ? Et pour monter les escaliers, voyager en omnibus, ou simplement donner le bras à leur mari ? Les humoristes, Daumier en tête, trouvaient là une pâture à leurs ricanements. Je ne veux rien dire de besoins plus naturels... Description d'une élégante à sa toilette : *Sur des pantalons longs ornés de dentelles, les dessous d'une élégante comportaient un jupon très raide tissé de fil ou de laine et de crin de trois ou quatre mètres de tour, un second ouatiné aux genoux et raidi dans le haut par des baleines, un troisième blanc et empesé à plusieurs volants également empesés, et enfin un quatrième, de mousseline, sur lequel était passée la robe.*

Le mariage de Louis-Napoléon avec sa belle Espagnole aux épaules et aux yeux tombants marquait le début d'une suite de fêtes et de bals dans une



... « Leurs robes étaient en percale blanche tout unie ; un pantalon à petits plis et des brodequins en peau complétaient cette simple toilette. » Les petites filles modèles.

cour restaurée. Il y a alors une société qui a de l'argent en abondance, de l'ostentation à la folie, qui se guinde aux réceptions des Tuileries mais s'encanaille au bal Mabilles ou à la Closerie des Lilas en dansant le Can-can ou le Chahut. La prospérité économique se répand, les touristes millionnaires (cf. Offenbach) accourent vers Paris et ses flonflons, et bien sûr les dames galantes se multiplient et s'enrichissent. Les grisettes font la gloire de Paris et l'attrait des petits bals où chacun danse pour soi et pour son compte : si tout le monde fait voir, personne ne regarde. L'échotier qui rapporte ces faits s'avance un peu, car on pouvait lire à la porte de certains bals un avis : *Les dames qui ne portent pas de pantalons sont priées de ne pas lever la jambe plus haut que la ceinture.* On devait regarder quand même, puisque, pour l'Exposition universelle de 1867, les lingères présentèrent des pantalons garnis de dentelles, de rubans et de broderies sous le nom de « Indispensable ». Là, on exagérait aussi, car l'habitude ne s'implantait que lentement. Par un curieux revirement, le clergé, qui était jusque-là le plus fervent défenseur des fesses à l'air, impose le pantalon dans les trousseaux des pensionnaires. La société bourgeoise ayant inventé l'enfance pure et innocente et l'oisie blanche, il convenait de les protéger des regards et des mains (à commencer par les siennes). La vogue du pantalon n'est plus une extravagance, ni un souci de confort, mais bien plutôt la recherche de la respectabilité. D'ailleurs, la plupart des hommes détestent ce vêtement et réagissent tout à fait comme vous, messieurs, face aux collants modernes. Ce vieux coquin de Victor Hugo recommandait à ses amies : *Revenez donc une autre fois... mais... pas de pantalons, surtout pas de pantalons !*

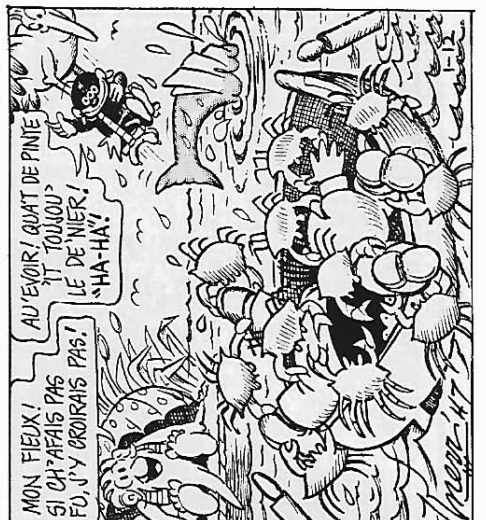
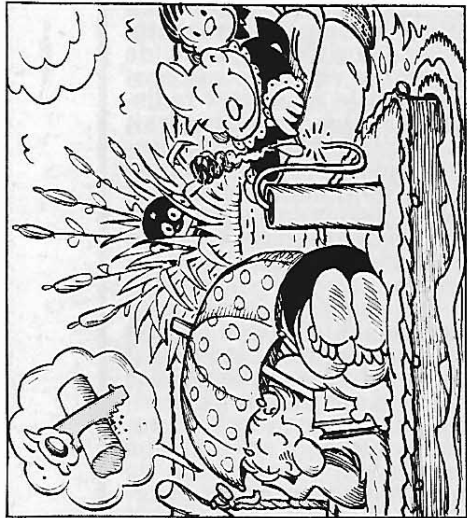
A la veille de la III^e République, on ne se pose plus la question dans les mêmes termes. Ce n'est plus pantalon ou pas pantalon, mais comme dirait notre vieil ami Hamlet : *Ouvert ou fermé, that is the question...*

(1) Dans son trousseau d'impératrice, Joséphine ne comptait pas moins de 500 chemises, mais seulement « 2 pantalons en soie couleur chair pour monter à cheval »...

(2) Ces pantalons, ou « tuyaux de modestie », étaient fermés et coulissés à la taille ; les jeunes filles le gardaient jusqu'à leur mariage.

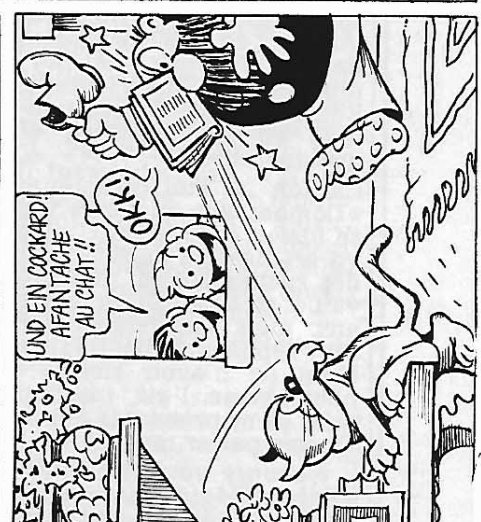
THE KATZENJAMMER KIDS

by Kneer
Registered U. S. Patent Office



THE KATZENJAMMER KIDS

by Kneer, Kids
Registered U. S. Patent Office.



LES PETITS MIQUELS FONTILLES GRANDES ORFÈVRES

LES vrais amateurs de BD se souviennent sans doute des petits lapins qu'on voyait au début des seventies dans des canards comme *Falatoff*, *Apiniou* ou *Polludrill*. On en voyait aussi sur les murs en pubs pour des voyages à la con. Ils étaient signés d'un petit carré divisé en 4 (2 noirs, 2 blancs) et parfois, simplement, Ci-Gît. Ci-Gît a grandi, il a repris son vrai nom,

JEAN CAILLON

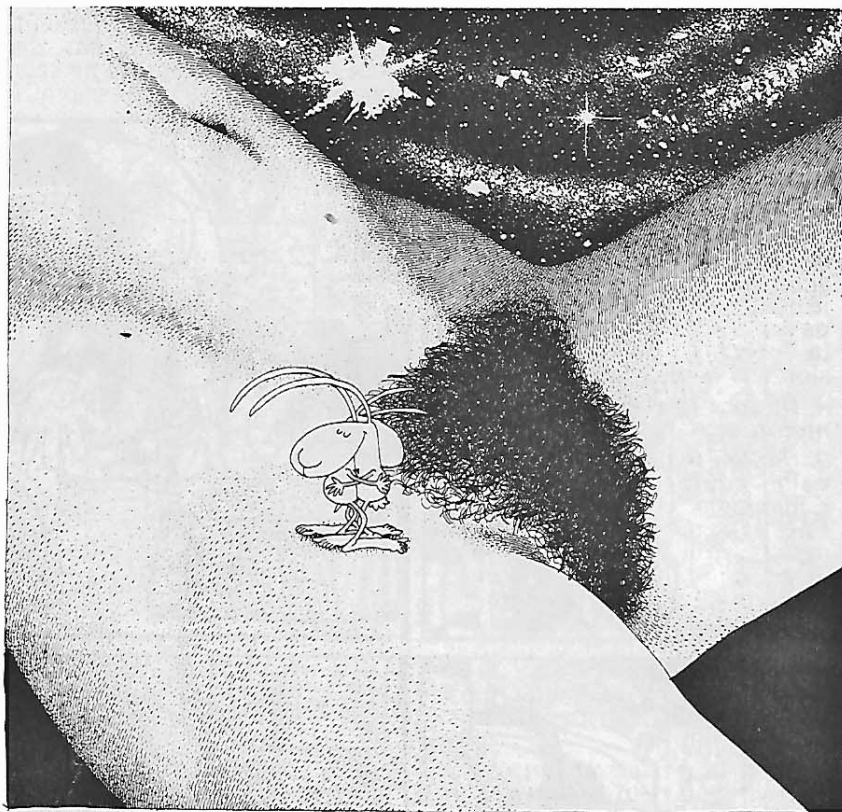
et il ne passe pas inaperçu là où donne ses dessins. On le voit même dans le « Monde-Dimanche », après s'être fait remarquer dans « la Gueule Ouverte » et « Sexpol », deux publications que je vous recommande, même s'il n'y est plus.

Trois albums de Caillon/Ci-Gît sont disponibles : *Dieu buvait* (Artefact éd., 1975), *Le Moment de tuer* (Artefact, coll. A4 Comix, 1978) et *Aulge* (Artefact & Ed. Patatras). L'évolution du mec en trois livres, c'est quelque chose.

Caillon a été directeur de « Combat non violent » (avant sa fusion avec la « G.O. »), on a vu ses dessins dans la plupart des revues écolos, mais il travaillait très peu. Il a vingt-six ans, mais ses dessins paraissent depuis dix ans. Il fait semblant de n'avoir rien à dire pour avoir l'air intelligent, mais ça ne prend pas avec moi. Tu vas parler, ordure ?

— *Raconte-nous la période « Falatoff-Apiniou », Ci-Gît et les petits lapins, et « Polludrill ».*

J. Caillon : C'est du passé. C'est ma période rose, chez mes parents (rire), où dépendant



d'eux économiquement, à partir de seize ans, je me suis éclaté. C'était en 1970-72. J'ai mis six ans à m'en remettre (rire).

— *C'était la grande période des fanzines, avec le sommet vers 74, après Angoulême 1.*

J. Caillon : J'ai toujours croqué. Avec un copain, on a commencé un journal, *Pollu-man*, qui n'a eu qu'un numéro, je faisais les dessins, des textes aussi, juste pour déconner. Après on s'est engueulés et j'en ai fait un autre avec d'autres copains, *Polludrill*. On déconnaît. On faisait un canard pour faire un canard. Je n'ai jamais revu personne, je n'ai plus de souvenirs. Il y avait Otto, mais il était déjà connu par « Hara-Kiri ». Les autres étaient inconnus. Y avait Phif ; elle a ouvert un restaurant, maintenant ! Je les avais rencontrés à Vincennes, au cours de BD de Gir. *Dieu buvait*, c'est pareil pour moi. A cette époque-là, la BD, dessiner, c'était toute ma vie. Mais les trucs parus n'étaient pas les plus importants. A l'école, en 3^e, en 4^e, toutes les semaines, j'apportais mes 3-4 planches jamais parues, mais importantes pour moi. Puis il y a eu « Apiniou » avec les Chepeuneuneux, puis après la fusion « Apiniou-Polludrill », je n'ai plus été d'accord et je me suis tiré le jour où ils m'ont

dit : « Y a les gars qui font les baignoires et ceux qui prennent leur bain. » *Dieu buvait*, je l'ai fait en quinze jours, pas pour dire quelque chose : pour faire un machin. Ça n'a pas de valeur pour moi, les bandes qui suivent dans l'album ont plus d'importance. A cette époque, je faisais des centaines de BD, petites histoires pour moi, des copains, des copines. J'ai détruit des centaines de pages. Après, il y a eu le bac, la fac, j'ai commencé un truc de biologie génétique. Et très vite, la pub pendant deux ans et demie, c'était chouette. C'était pour l'agence de voyage « Tours 33 ». Ça marchait bien, il y avait deux saisons, je me faisais une brique chaque saison, deux mois par an. Puis le service militaire, objection, etc. Avec la pub, ça a commencé à merder. Les mecs avaient confiance, au début. Je faisais une brochure tirée à 40 000 exemplaires, je portais directement la maquette en Belgique chez l'imprimeur, le patron ne la voyait même pas. Jusqu'au jour où on a boycotté un circuit en Afrique du Sud où il y avait des rhinocéros blancs. Après, ça a été très dur ; je suis parti à la campagne. Je n'étais pas très anti-militariste à l'époque, j'avais seulement peur du service militaire, l'objection me faisait chier, l'insoumission il n'en était pas question, et en

même temps je ne savais pas comment me démerder. A « Combat non violent », ils avaient demandé un dessinateur dans une annonce, j'y suis allé. Je ne suis pas un héros (rire). Je me suis retrouvé là-haut, à la Clayette, en Seine-et-Marne. Dans ma tête, mon fantasme, la moitié de mon truc, c'était la nature. Avec l'équipe, ça a été très fort, jusqu'à la fusion avec la « G.O. »... Tu sais, je n'ai aucune analyse de mon passé. J'ai travaillé deux ans à la « G.O. », puis j'ai démissionné.

– **Ils sont tous revenus à Paris maintenant ?**

J. Caillon : Oui, il y a une nouvelle équipe. Je suis passé d'idéologie en idéologie : j'ai fait « Sexpol » pendant deux ans aussi et je viens d'arrêter, je veux prendre de la distance avec tout ça. Pour faire quoi ? Je n'en sais rien. Je fais seulement des illustrations pour le « Monde-Dimanche ». Mon tout premier dessin était paru dans le canard de Glénat, « Schtroumpf ».

– **Peux-tu parler de ton changement de dessin ? D'un dessin de défonce joyeux, tu es passé à un dessin de défonce relax...**

J. Caillon : J'ai toujours fait les deux. Des dessins rigolos et des dessins réalistes que je signais d'un autre nom.

– **Lequel ?**

J. Caillon : (rire) C'est secret. J'ai même écrit, sous un autre nom encore, secret aussi. J'ai fait de la bio-énergie à la fin de « Combat non violent », c'était lié à mes dessins et j'ai développé cet aspect. J'ai toujours eu plusieurs directions dans mes crochards, plusieurs styles. Chaque direction avance. Dans le dernier album, j'ai intégré des lapins avec le dessin réaliste. J'aime bien, mais ça ne plaît pas du tout. Il y a des gens qui ouvrent l'album et qui mettent la main devant le petit lapin pour regarder le reste du dessin !

– **Comment se fait-il que tu ne dessines jamais de personnages ?**

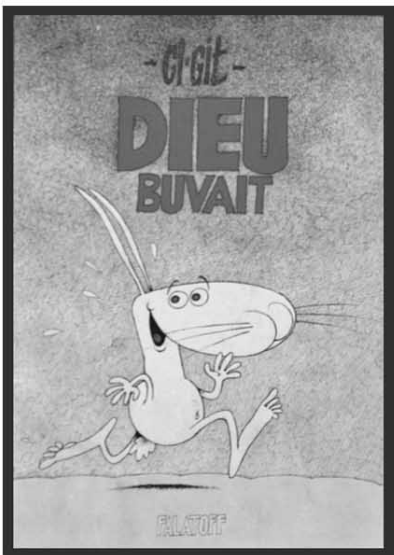
J. Caillon : Parce que j'ai deux yeux mais que je ne regarde jamais avec ! (rire)

– **Même quand tu dessines une fille, tu n'en fais que des bouts...**

J. Caillon : Merde, il a remarqué, je suis perdu ! (esclaffe-ment). Ça se produit encore : pour mon prochain dessin dans « le Monde », c'est de pied...

– **Comment, deux pieds ?**

J. Caillon : Non, les gens sont de pied, en entier ! (Hurlement de rire. Y'a pourtant pas de quoi.) En ce moment, je ne sais pas pour quels canards travailler. J'ai eu envie de bosser les six premiers mois de la « G.O. » (après la fusion), j'ai cru à l'écologie au moment où elle était vivante ; à « Sexpol », la première année où j'ai bossé c'était chouette, maintenant c'est fini. Je vis du dessin depuis six mois, avant je vivais de



– **Giffey enfin accessible ! Deux choses. Chez Futuropolis, trois tomes du Buffalo Bill retrouvé par Lebedel, juste pour me faire plaisir. Chez Transit, très intéressant éditeur de province (12, rue Henri-de-Sahuqué, 31400 Toulouse), l'intégrale des Misérables (3 tomes) en grand format, un des dix chefs-d'œuvre absolus de toute la BD. Il est inutile de continuer à me lire si vous ne l'avez pas. Et aussi 93, même format, un tome. Bravo, les mecs ! Transit a sorti aussi un bien chouette polar en BD de deux inconnus qui ne vont pas le rester longtemps, Andrépio et Clément : Le monstre avec des plumes.**

– **Bons zines, bien faits :** « Krapo baveux » (Pierre Ouin, 5, rue A.-Cabanel, 92120 Montrouge), avec les splendeurs dessinées de Caro, mais aussi Zorin, Ouin et quelques autres, dont les Italiens de « Cannibale ». Le côté seringue fait chier tout le monde (c'était la provoque facile des années 75), mais le reste est vraiment bien. Autre zine, « La demi-lune » (André Igual, 65, rue de la Demi-Lune, 93100 Montreuil), avec encore Caro, mais aussi Mako, Volny, Phil, Doury, Vauchelet (Téléheucav de « BD-Hebdo »), Mercier, Vuillemin, Filipandré et l'omniprésent Igual qui est encore plus drôle qu'Ange Raduli, ce qui n'est pas peu dire.

la maquette. Mon prochain album, *Ventre panique*, sera moitié BD, moitié figuration narrative, avec des images sous le texte.

– **Comment se fait-il que tu fasses tes albums avec Artefact ?**

J. Caillon : Parce que c'est plus simple. On se connaît depuis huit ans, on connaît nos limites de confiance, de boulot d'un côté et de l'autre. Je n'ai pas de pourcentage de vente en librairie. J'en ai acheté 1000 à un prix très bas, que j'ai vendus, à la « G.O. » par correspondance. J'ai un contrat et 90 % sur ce que je vends.

– **C'est de la co-édition à la limite. Ça a marché parce que tu avais le support d'un canard, la « G.O. »**

J. Caillon : Pour le prochain album, je compte en acheter 500 et me servir du fichier des gens à qui j'ai déjà vendu le premier. Mais je ne sais pas ce que je ferai dans un an. Ce que j'ai envie de faire maintenant, c'est un nouveau jeu de tarot, avec une nouvelle symbolique...

– **Et la BD, alors ?**

J. Caillon : C'est mon rêve. Dans les canards comme la « G.O. » ou « Sexpol », il n'y a pas de BD. Par contre, je n'ai pas envie de bosser pour les canards de BD actuels, je préfère la presse d'information. Je ne supporte pas qu'on dise que le langage d'intuition, d'image, a moins de force que le langage écrit, rationnel. Ce qui m'intéresserait, ce serait de faire des dessins et de la BD qui soient lus avec la même force que les textes.

– **Tu n'as pas envie de faire ton canard ?**

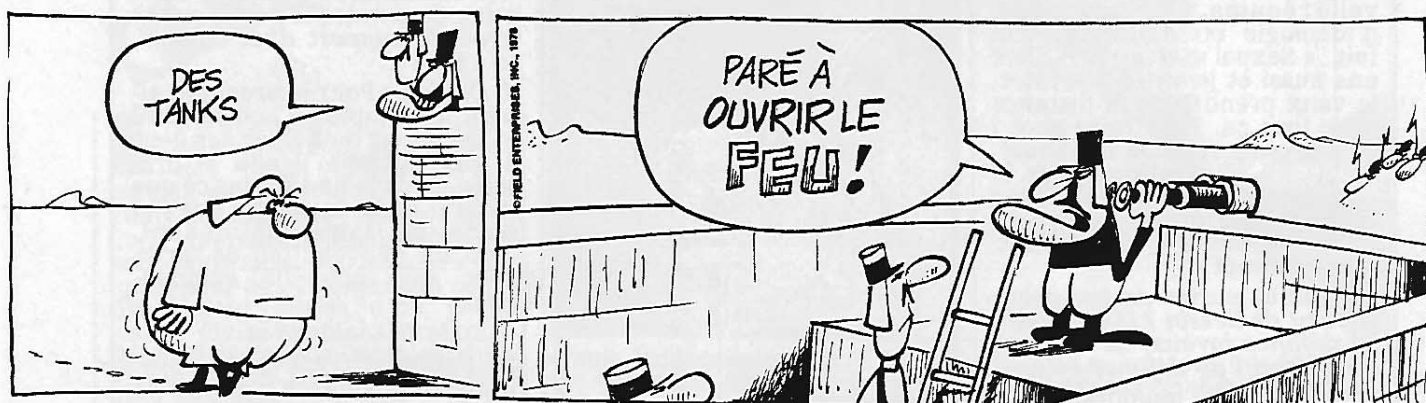
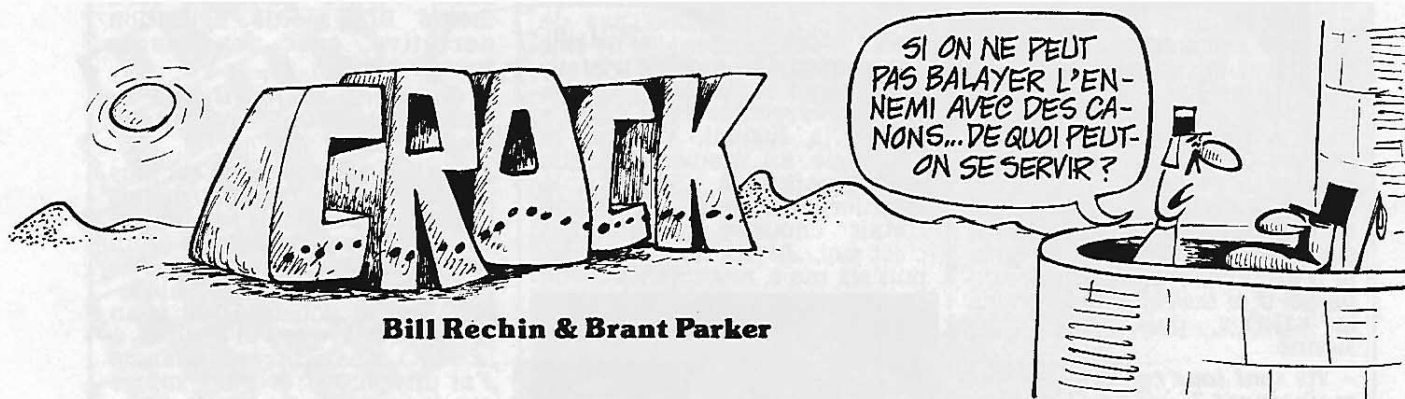
J. Caillon : Comme tout le monde. Style « Mainmise » de la fin, la période Michèle Favreau, Paule Lebrun, un canard mystique, une « G.O. » dans ce genre-là. Y me faudra huit-neuf ans pour me mûrir. Pour le moment, je me repose. En novembre, j'ai travaillé deux jours, en décembre aussi, en janvier j'ai pas commencé...

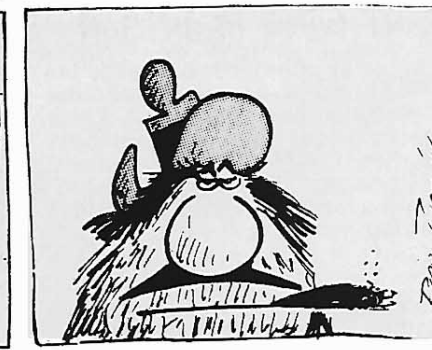
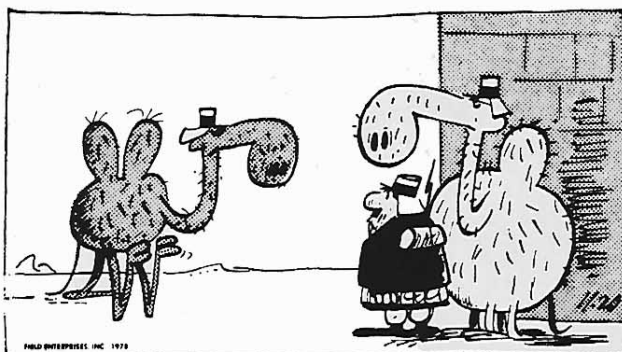
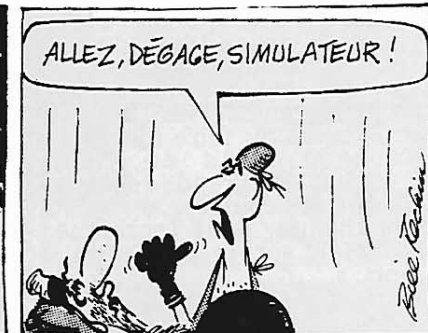
– **Tu travailles à la plume ou au pinceau ?**

J. Caillon : Au ra-pi-do-graphie. Avec un minimum de matériel, un crayon, une gomme, un taille-crayon.

– **Comment, tu fais du crayon avant ? On n'aurait pas dit... (rire final).**

Propos recueillis par
Théophraste Epistolier





ELLLE travaille le sucre, elle s'appelle Selz (Dorothee). « Avant, je faisais des collages à partir de BD pour enfants que je trouvais à Barcelone, dans les kiosques. Parmi les petits objets que j'achetais, il y avait toute cette merde qu'on trouve dans les boulangeries-pâtisseries : les guimauves, les papillons, les jambes, dents ou lèvres en sucre. Des sujets et des matières incroyables. »

« Après, j'ai fait des mises en scène à l'intérieur de vacheries. La fragilité, l'idée de l'éphémère me plaisaient. Les gâteaux sont devenus de plus en plus grands. Vers 1969, j'ai commencé à faire des fêtes avec Miralda et Xifra. C'étaient des grands repas basés sur des couleurs et non sur des thèmes. Sauf le premier, qui était sur le thème de la mort. »

Il y a eu, entre autres, un *Repas en quatre couleurs* à Paris (1970, Galerie Givaudan), une *Fête en blanc* au château de Verderonne (1970), les *Traiteurs-Coloristes* au restaurant de Spoerri (Eat Art Gallery, Düsseldorf, 1971), une fête *Wagon-Restaurant* dans le train Londres-Edinburgh (1972).

« Après, j'ai eu envie de travailler sur un plan vertical. J'ai fait des façades (1) parce que je trouvais que l'architecture se prêtait à la matière avec laquelle je travaillais. A part une mairie communiste du nord de la France que j'ai faite en gris et rouge, je suis toujours restée dans les tons de la photo noir et blanc qui me servait de support. Je voulais intriguer le regard - j'aime bien le côté trompe-l'œil. Dans les façades de cinéma, j'ai mis des magnétos avec la bande-son du film qui passait. »

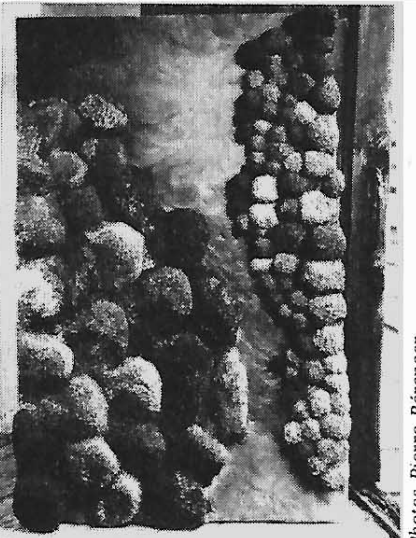
Ensuite, j'ai fait un travail sur les femmes en utilisant des cartes postales de pin-up que j'avais trouvées en Turquie. Puis j'ai exposé tous les objets de maquillage et de transformation utilisés par les femmes. Je les ai photographiés et je les ai entourés de sucre, comme les façades, seulement cette fois-ci avec des couleurs hurlantes (1975, Galerie Vinçon, Barcelone; 1976 Galerie Contrejour, Paris). Puis j'ai préféré partir vers des choses plus oniriques et je me suis lancée dans des paysages. »

Elle les construit sur une base rigide en bois avec du polysty-

LE TOUR DU MONDE DES PETITES CHOSSES SUCRÉES



Détail de « Mountain Ash » (noir, gris, cabine téléphonique rouge)



Sans titre (200 x 125 cm, gris, noir, un peu de rose, bleu, jaune).

rène, du carton et du papier craft. Les formes sont recouvertes de tissu plâtré. « Je travaille avec des poches à douille, comme les pâtisseries. Les embouts sont de formes variables, petits, gros, ronds. La pâte est faite d'un mélange de blancs d'œufs, de sucre glacé, de collé et de colorants. »

« En 1978, je suis partie au Mexique pour rapporter de la confiserie mortuaire (2). J'avais une grosse bagnole américaine louée et un copain mexicain. Trois semaines avant la Toussaint, on a fait les marchés de tous les villages isolés autour de Mexico pour trouver des artisans et des objets. Je voulais juxtaposer ces squelettes déliants aux pièces saint-sulpiciennes des confiseurs français. J'avais des références et des recommandations mais je ne connaissais personne. Les Mexicains sont très accueillants et ils étaient surpris que des gens débarquant presque d'une autre planète s'intéressent à leur travail. On a emballé un par un les crânes de mort, les petites chaises, les squelettes pendant quatre jours, dans un grand centre d'artisanat qui a l'habitude d'expédier des choses en Europe. J'avais envie de rester encore deux ou trois mois... »

« Au premier coup d'œil, les panneaux que je fais maintenant (3) n'ont pas forcément l'air d'être en sucre. Les couleurs ont changé. Je n'utilise plus les bleus, roses ou verts qui faisaient penser aux gâteaux. Ce propos ne m'intéresse plus. Je garde quand même l'idée du comestible et de l'éphémère. »

« Le sucre ? J'en mange beaucoup moins que les gens autour de moi. J'en raffole pas mais j'ai pas d'aversion. »

Propos recueillis par
Vivian Ostrovsky

(1) Les « façades » sont des agrandissements de photos de bâtiments institutionnels comme le Palais de Justice, l'Opéra, le musée d'Art moderne, le Cirque d'Hiver, entourés de frises sucrées. Ça fait penser au « Zuckerbeckerstiel » allemand.

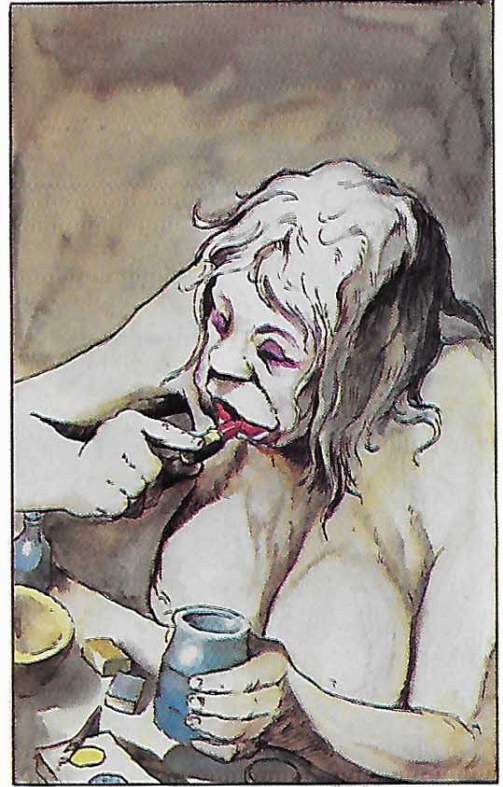
(2) Pour l'exposition « Sucre d'Art » au musée des Arts Décoratifs, à Paris. Conception et réalisation D. Selz. Avec l'aide du Centre d'études et de documentation du Sucre.

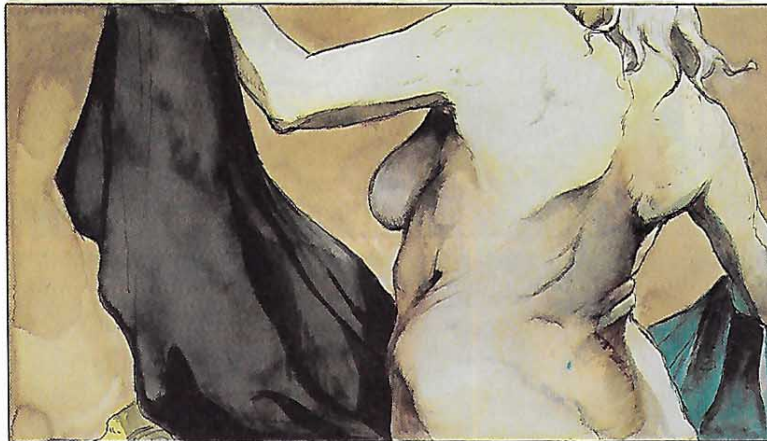
(3) Les dernières œuvres sont un peu comme des fragments de paysage. Vus de près ou de loin.

Expositions. A Villeparisis : 2 février-30 mars 1980 (Centre culturel municipal de Villeparisis, 77270 Villeparisis); à Chelles : 5 avril-11 mai 1980 (Centre d'action culturelle de Chelles, 77500 Chelles, tél. : 421.20.36. Responsable : Jacques Guillot).

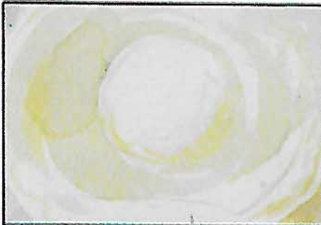
de memoire de chat

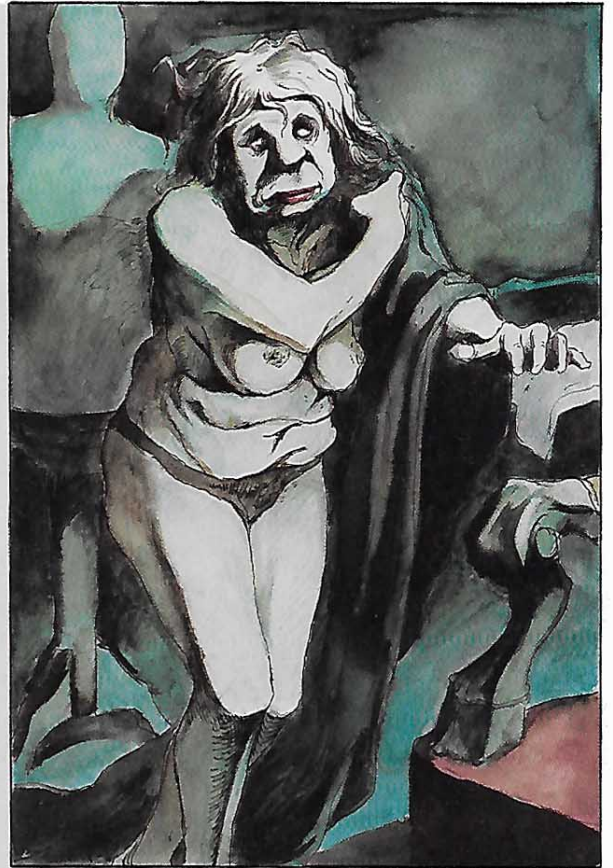
RÉSUMÉ. – Une vieille femme, costumière de théâtre, égrène ses souvenirs.



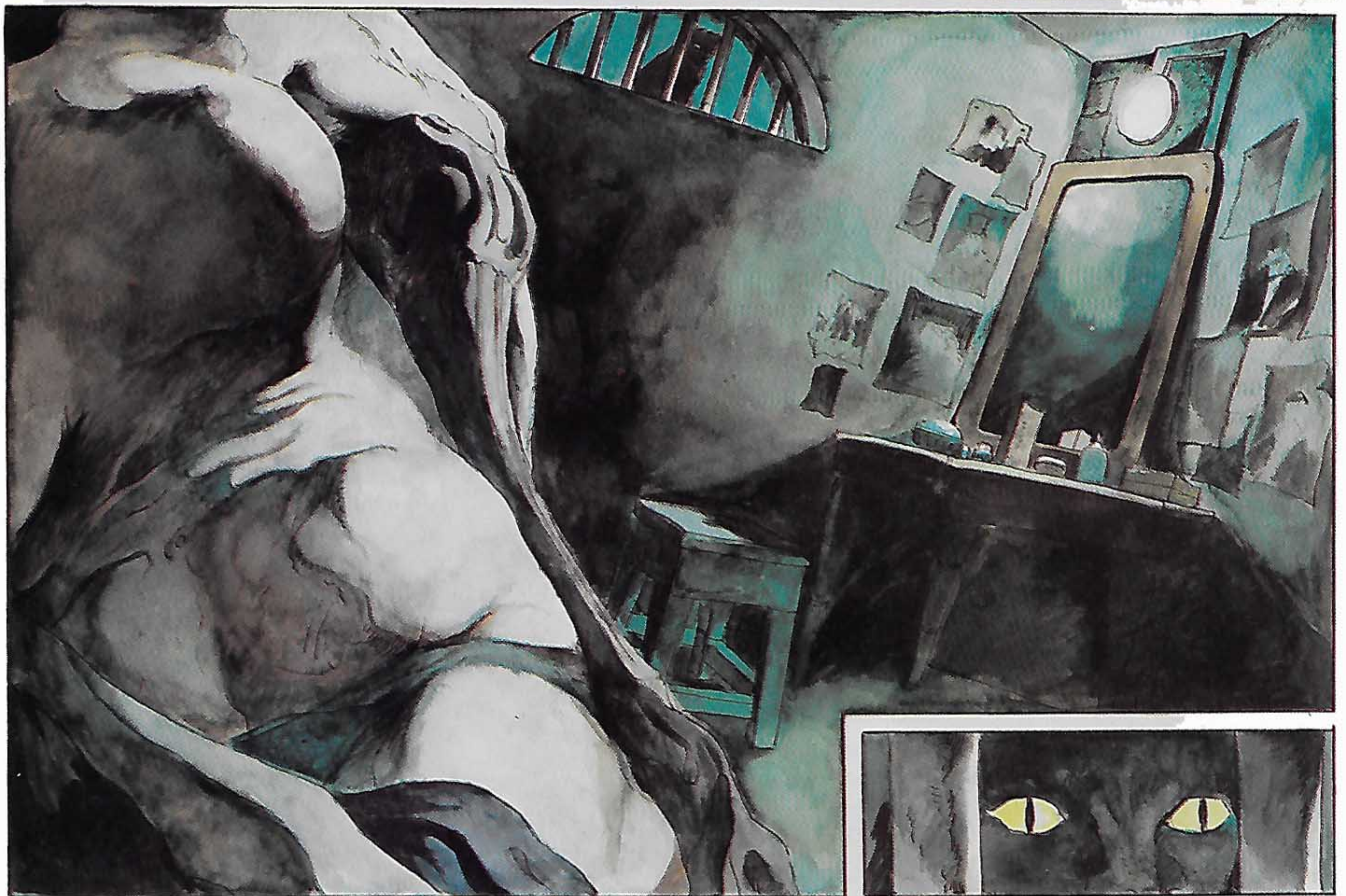
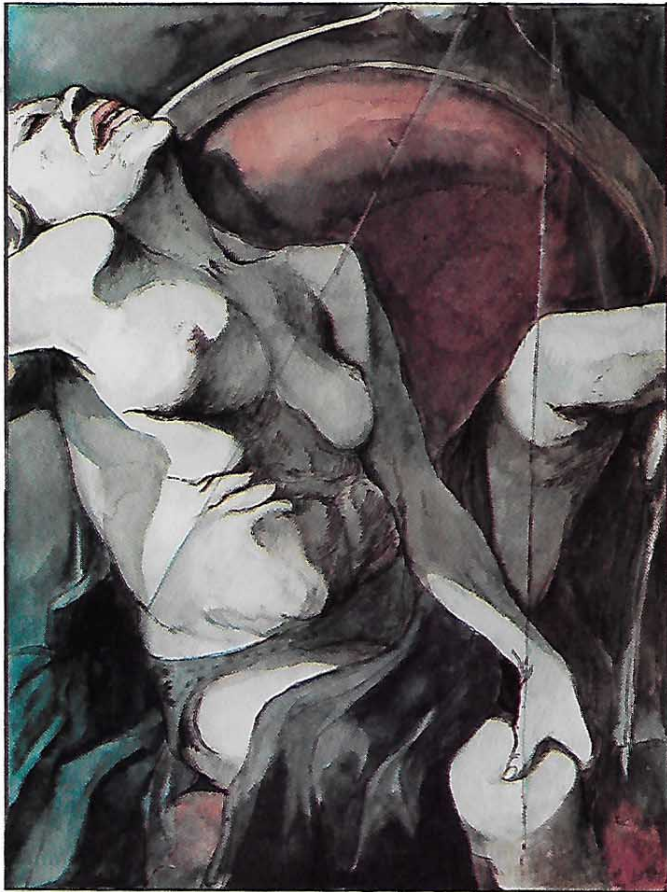


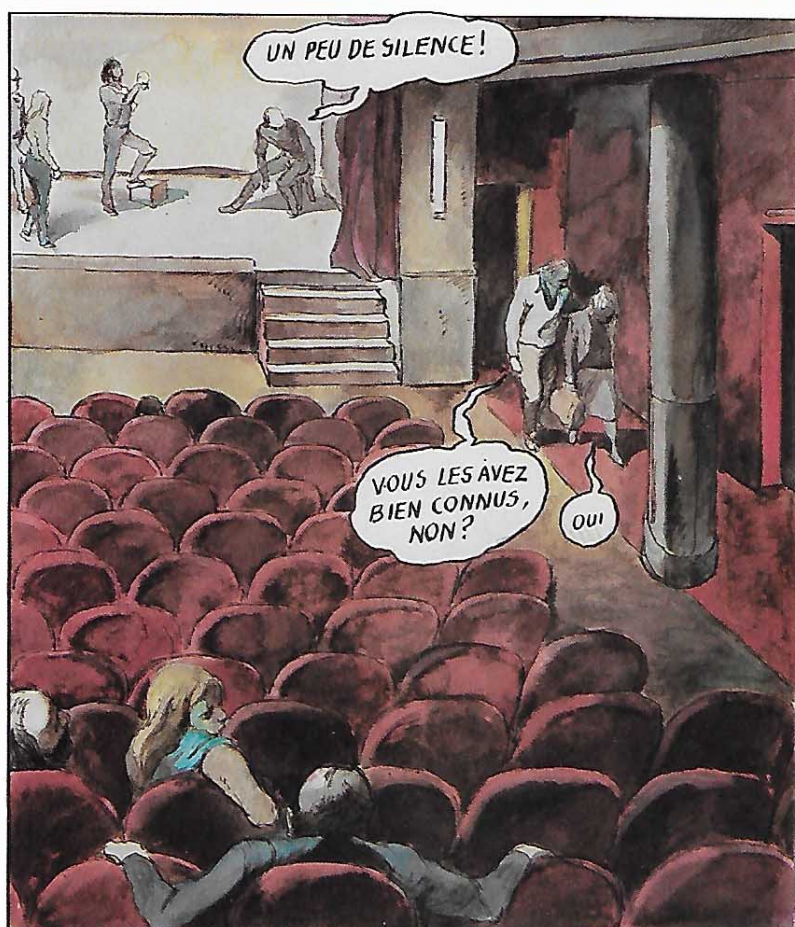
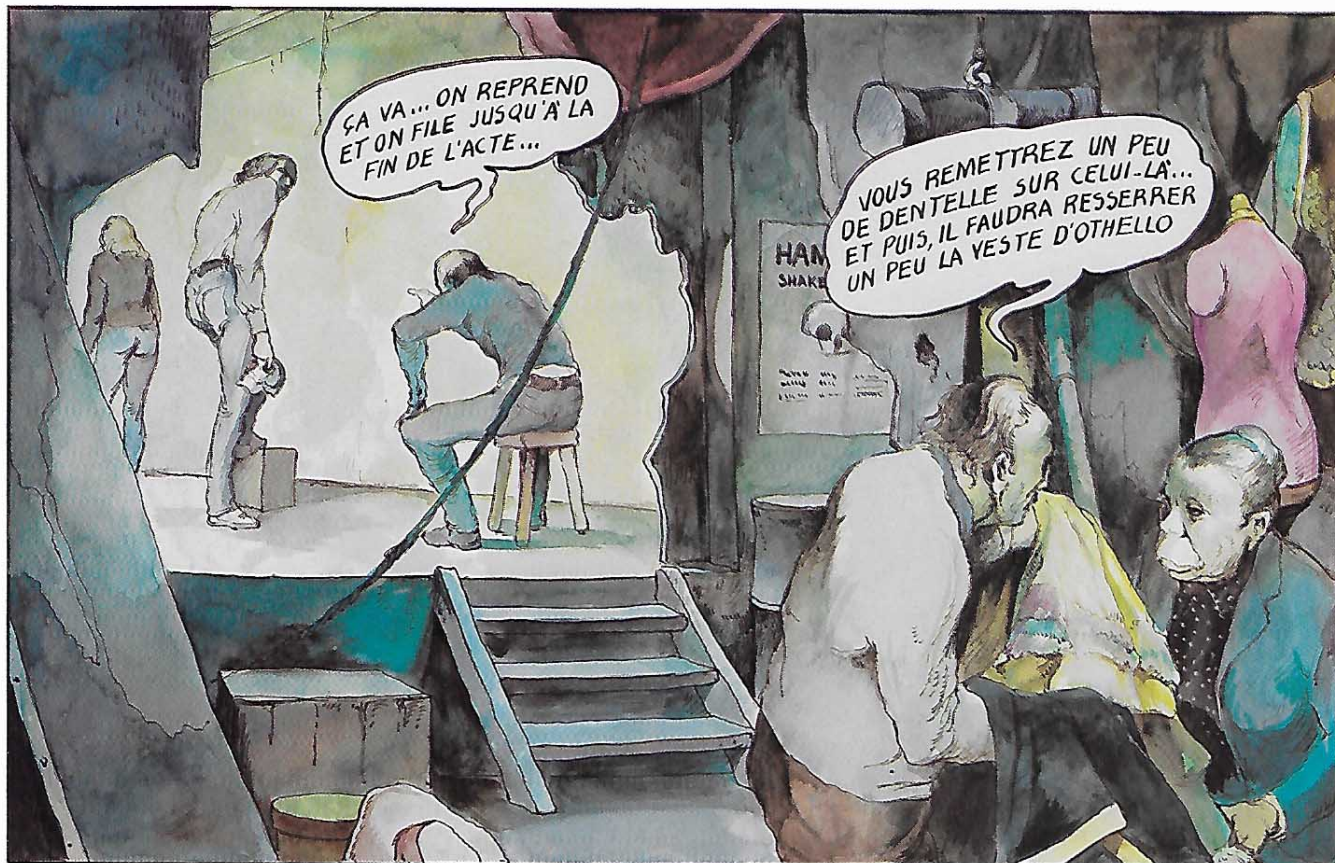


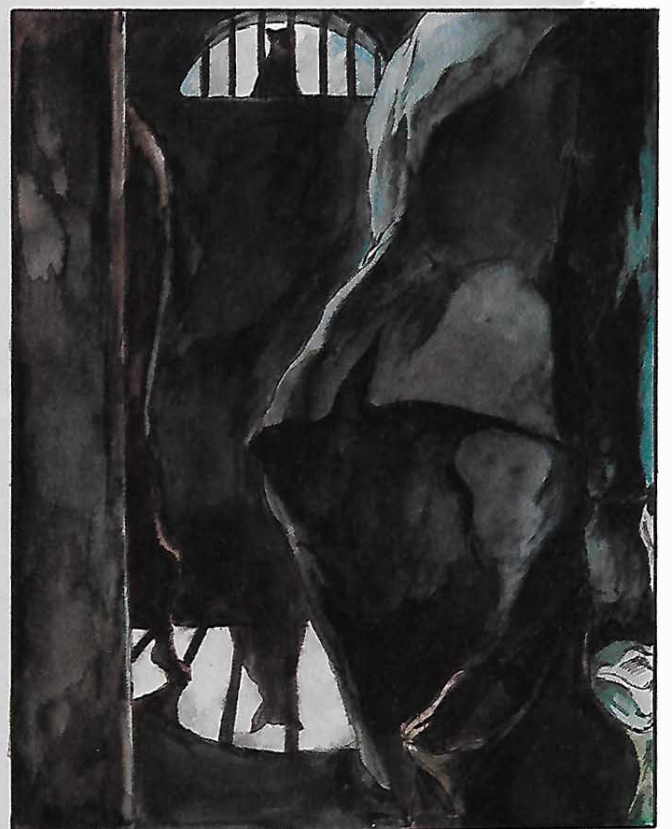
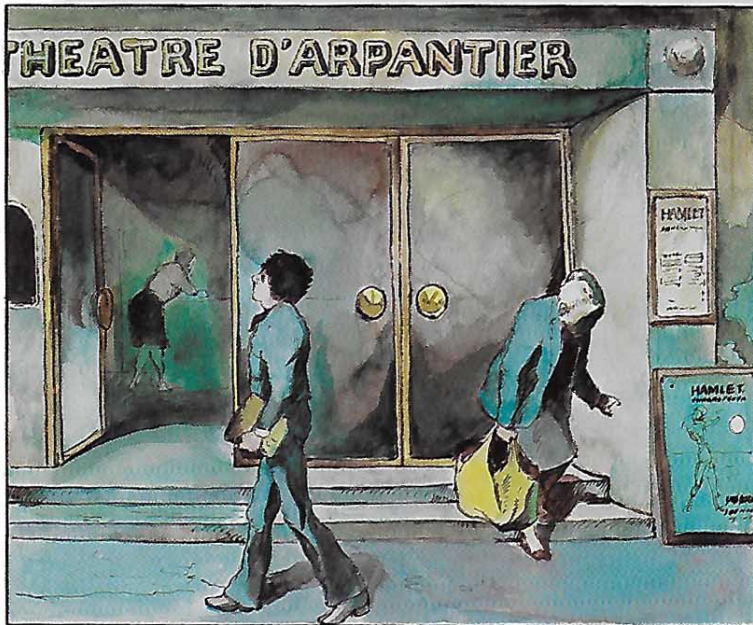
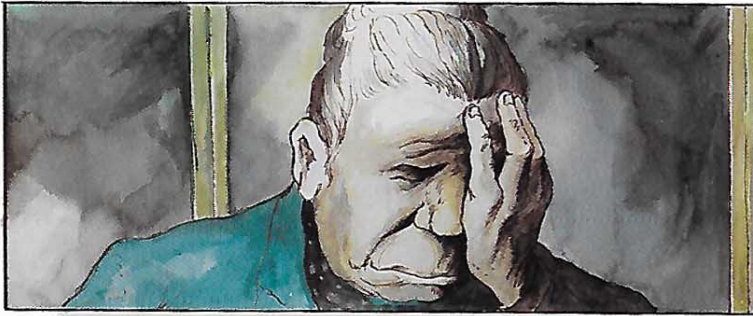




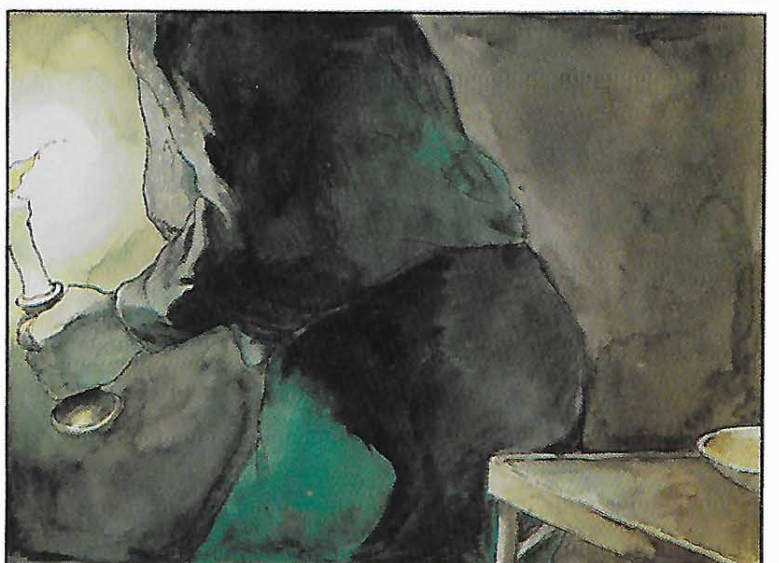
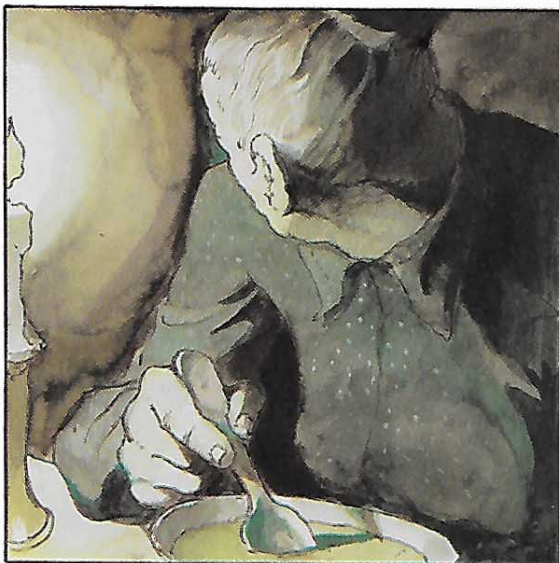
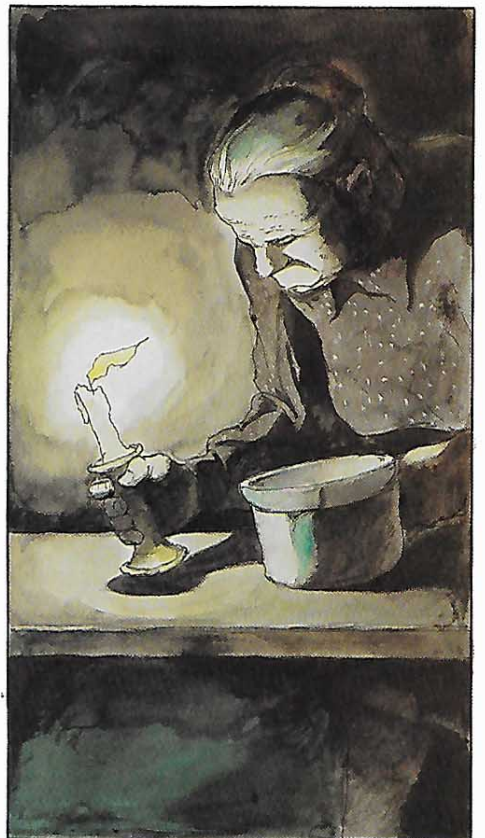


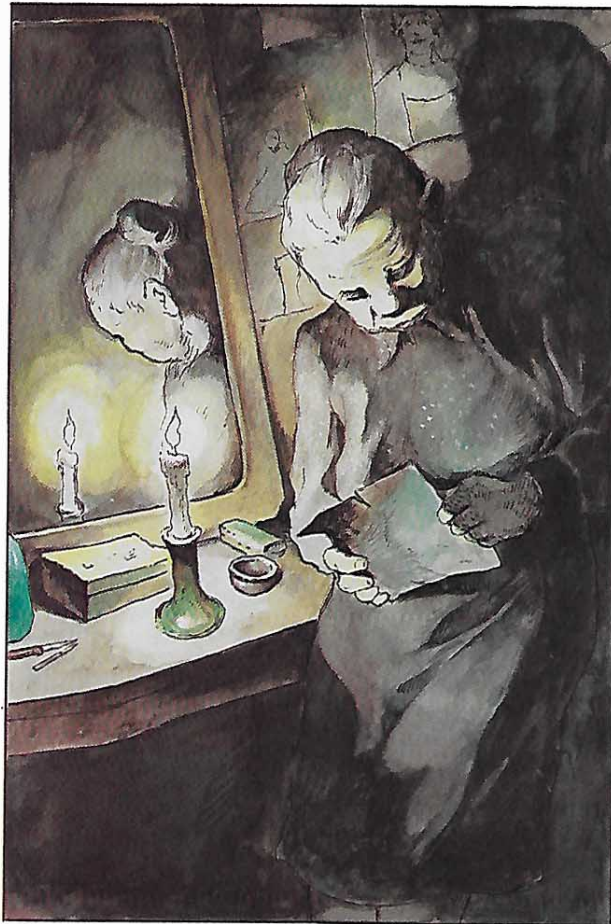




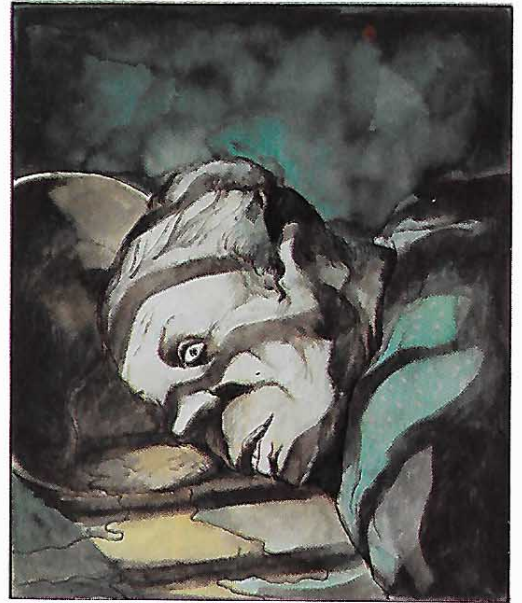














Gauloises. 20 cigarettes. Avec ou sans filtre.

ÉTANT OCCUPÉ À DES TRAVAUX DE PEINTURE DANS LA CHAMBRE D'AMIS, JE CÈDE CE MOIS-CI ENCORE MA PAGE À UN HISTORIEN DE LA NOUVELLE HISTOIRE. IL VA NOUS PARLER, JE CROIS, DES INDIENS. JE PENSE AVOIR LE TEMPS DE FAIRE L'ILLUSTRATION.

LES VAGUES GERMAINES

LORSQUE LE HAUT EMPIRE ROMAIN DEVINT LE BAS EMPIRE, LES VAGUES GERMANIQUES, QUI AVAIENT ÉTÉ JUSQU'ALORS CONTENUES, DÉFERLÈRENT EXTRÊMEMENT.

LES VAGUES GERMANIQUES NE DÉFERLÈRENT-ELLES QUE SUR L'EMPIRE ?

IL EST CURIEUX DE NOTER QUE LES VAGUES GERMANIQUES DÉFERLÈRENT SUR L'EMPIRE ET RIEN QUE SUR L'EMPIRE. DEUX RAISONS À CELA.

LA PREMIÈRE EST LA CEINTURE DE REMPARTS QUI DÉLIMITAIT L'EMPIRE.

IL FAUT RAPPELER QU'ILS AVAIENT ÉTÉ ÉLEVÉS POUR PROTÉGER L'EMPIRE DES BARBARES QUI SANS CESSER L'ATTAQUAIENT.

LA BAGARRE FAISAIT RAGE JOUR ET NUIT TOUT LE LONG DES REMPARTS.

DURANT DEUX CENTS ANS, LES ÉCHELLES DES BARBARES FURENT RÉGULIÈREMENT RENVERSÉES AVANT DE PERMETTRE À UN BARBARE D'ATTEINDRE LE SOMMET.

UN JOUR, LES ROMAINS FURENT PRIS DE VITESSE. LORSQUE L'ÉCHELLE FUT RENVERSÉE, TOUS LES BARBARES ÉTAIENT PASSÉS DE L'AUTRE CÔTÉ ET AVAIENT MIS LES ROMAINS SUR L'ÉCHELLE.

LES ROMAINS, REJETÉS DU CÔTÉ DE L'IGNORANCE ET DE LA FORCE ET RAGE, DEVINRENT DE REDOUTABLES BARBARES QUI FABRIQUÈRENT UNE ÉCHELLE ET ATTAQUÈRENT LES REMPARTS QUE LES BARBARES VAINQUEURS DÉFENDIRENT AVEC ACHARNEMENT.

LE PHÉNOMÈNE SE REPRODUISIT DE PLUS EN PLUS FRÉQUEMMENT, SI BIEN QU'AU BOUT DE TROIS SIÈCLES TOUS LES ROMAINS AVAIENT ÉTÉ EXPLUSÉS DE L'EMPIRE.

LES BARBARES GERMAINS, MAÎTRES DE LA PLACE, POUSSÈRENT D'UN SEUL COUP BIEN ENSEMBLE LES ÉCHELLES DES BARBARES ROMAINS ET SE SATISFIRENT DE LA SITUATION.

QUE DEVINRENT LES BARBARES ROMAINS ?

LES BARBARES ROMAINS, SELON QU'ILS AVAIENT ÉTÉ REJETÉS AU NORD, À L'EST, AU SUD OU À L'OUEST, DEVINRENT, LE CLIMAT AIDANT, DES ESQUIMAUX, DES CHINOIS, DES NÈGRES OU DES MOHICANS.

LA DEUXIÈME RAISON EST QU'À L'ÉPOQUE IL FAISAIT TRÈS FROID AU NORD, TRÈS HUMIDE À L'EST, TRÈS CHAUD AU SUD ET TRÈS SEC À L'OUEST.

OR, ET C'EST UNE JUSTICE À LEUR RENDRE, S'ILS AVAIENT PAR AILLEURS DES PENCHANTS EXTRÊMISTES INHÉRENTS À LEUR NATURE BARBARE, LES GERMAINS PRÉFÉRAIENT LES CLIMATS TEMPÉRÉS. AUSSI NE TENTÈRENT-ILS PAS DE QUITTER LEURS REMPARTS.

QUI ÉTAIENT LES GERMAINS ?

LE MOT «GERMAIN» ÉTAIT UN TERME GÉNÉRAL DÉSIGNANT UN NOMBRE CONSIDÉRABLE D'INDIVIDUS APPARTENANT À DES FAMILLES DIFFÉRENTES FORMANT DES TRIBUS RÉUNIES EN PEUPLES JUSQU'À CE QUE LEUR NOMBRE SOIT SUFFISANT POUR FABRIQUER UNE ÉCHELLE.

UNE ÉCHELLE À ENVAHIR. LES BARBARES, TERME DÉSIGNANT LA CORPORATION DES FABRICANTS D'ÉCHELLES, ÉTAIENT CONSTAMMENT EN CONCURRENCE POUR S'ASSURER LA PROPRIÉTÉ DES PLUS HAUTES FORÊTS PRODUCTRICES DE HAUTES ÉCHELLES.

LA PRÉSENCE ROMAINE PERMIT, QUELQUES SIÈCLES DURANT, L'ENTENTE ENTRE LES GERMAINS JUSQU'AU MOMENT OÙ VAINQUEURS, LES BARBARES RETOMBÈRENT DANS LEURS ERRANCES FRATRICIDES, DONT LA DESTRUCTION DE LA PORTION DE REMPART CONTRE LEQUEL LES BARBARES FRÈRES APPUYAIENT LEUR ÉCHELLE EN FUT LA FORME LA PLUS RÉPANDUE.

LES FRÈRES DESCENDUS CONSTRUISIRENT DES REMPARTS RIEN QUE POUR EUX PRÈS D'UNE HAUTE FORÊT.

LES DERNIERS FRÈRES RESTÉS APPUYÉS CONTRE LE DERNIER PAN DE REMPART PÉRIRENT RAVAGÉS PAR LA RÉPÉTITION DES MALADIES QU'ON ATTRAPE DANS LES COURANTS D'AIR.

À L'INTÉRIEUR DE LEURS REMPARTS INDIVIDUELS, LES BARBARES GERMAINS PROSPÉRÈRENT. ON LEUR DOIT LE MOYEN ÂGE ET LES LANGUES VIVANTES.

COMMENT VIVAIENT LES GERMAINS DANS L'INTIMITÉ ?

DANS L'INTIMITÉ, LES GERMAINS ÉTAIENT DOUX ET COMPRÉHENSIFS ET NE SE TUaient PAS.

ILS MANGEAIENT COMME DES COCHONS MAIS FAISAIENT LA CUISINE COMME DES PORCS. LE ROT (RÖTH) ET LE PET (PETH), DU NOM DES PRINCIPAUX DIEUX DE LA DIGESTION, ÉTAIENT COURAMMENT PRATIQUÉS.

LES BARBARES ÉTAIENT SOUVENT NUS. C'EST POURQUOI ILS ÉTAIENT BLONDS. AFIN QU'ON NE LES CONFONDE PAS AVEC LES AUTRES ANIMAUX DE LA FORÊT.

LES GERMAINS SAVAIENT PARFAITEMENT MONTER AUX ÉCHELLES. LE RECORD DU MONTEUR À L'ÉCHELLE ÉTAIT, AU II^E SIÈCLE, D'APRÈS LES ARCHIVES DU VATICAN, DE 1 MINUTE 27 SECONDES. ON N'A PAS FAIT MIEUX DEPUIS.

LES GERMAINS ÉTAIENT-ILS AUSSI BARBARES QU'ON A BIEN VOULU LE DIRE ?

OUI, BIEN SÛR. MAIS, PAR CERTAINS CÔTÉS, ILS ÉTAIENT TRÈS SYMPATHIQUES. PAR EXEMPLE, LES GERMAINS S'INSPIRÈRENT BEAUCOUP, EN EUROPE, DE LA CIVILISATION ROMAINE. AU CONTRAIRE, EN AFRIQUE DU NORD, ILS FOUTÈRENT TOUT EN L'AIR, CE QUI FIT QU'À LEUR CHUTE ILS LAISSÈRENT LES ARABES AVEC PLUSIEURS SIÈCLES DE RETARD QU'ILS NE SONT PAS PRÊTS DE REMONTER.



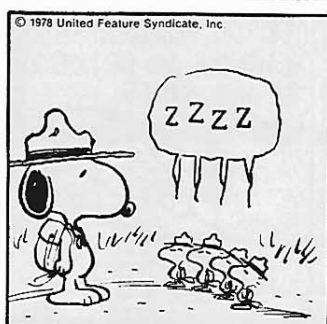
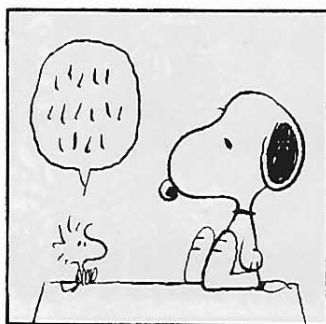
TROIS BATEAUX TOURISTES EUROPÉENS ARRIVER. NOUS FAIRE POGNON.

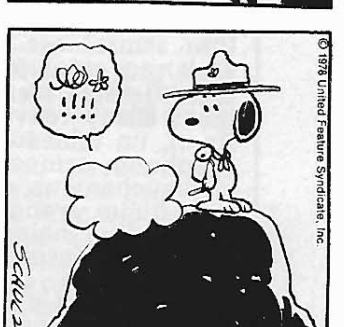


schulz

PEANUTS



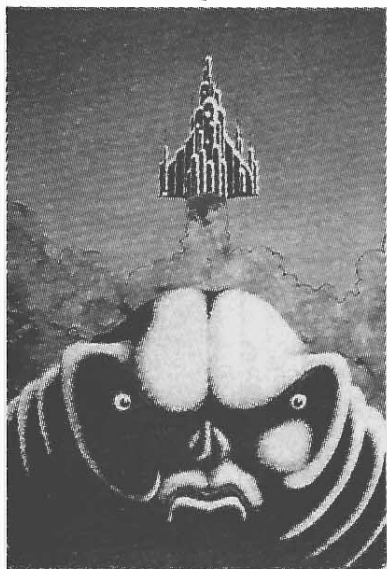




BELLES IMAGES

POURQUOI la représentation graphique de séquences d'*heroic fantasy* ou de *space-opera* m'enchantent-elle tant, alors que la lecture des œuvres m'emmerdait-elle tellement ? Parce que la continuité des récits suppose l'entrée dans une histoire, voire une Histoire, emplit jusqu'à la gueule de faits zéroïques et conduite par des super-Hitler ou des super-Staline dont les mots d'ordre sont hégémonie/génocide/ordre nouveau, lesquels cornent désagréablement à mes petites oreilles délicates...

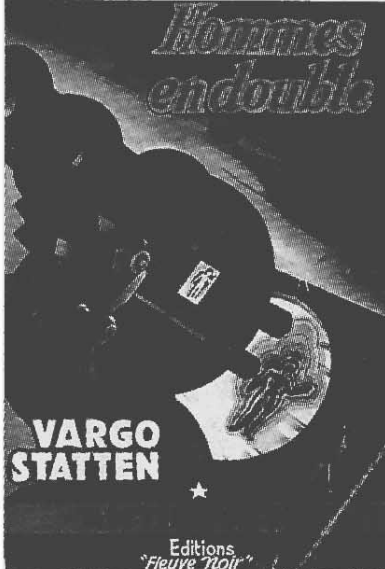
Mais une scène isolée du contexte (je sais bien que fatalement elle y renvoie, mais enfin...), un tableautin avec une diaphane princesse dévêtue chevauchant un dragon écailleux qu'un grand soleil rouge nimbe d'un halo pourpre, un panorama d'espace infini avec escadre de lumocruisers perçant, dans une apocalypse thermodynamique (3^e loi), un bouclier d'énergie grand comme un trou noir - alors, là ! Là, tout sens critique me déserte, là je me laisse bercer par la seule esthétique de la chose



Caza

(de même que devant n'importe quel Hawks, Ford, Sirk, Wood, De Mille, Fleming, des ans 40 ou 50), et mes bâtonnets de Malpignie se bourrent jusqu'à la gueule (n'importe quoi, les métaphores, aujourd'hui !) de beauté fantasmée et méticuleuse. Est-ce ainsi qu'on devient apolitique, réac, facho sur les bords ? Je demanderai à mon conseiller idéologique.

Le fantasque allié au méticuleux, c'est ce qu'on trouve en tout cas dans toutes les huiles (mais il s'agit plutôt, en général, d'acryliques) des peintres anglo-américains qui ont forcé depuis une dizaine d'années la porte ouverte par Frazetta, et qu'on retrouve groupés en un bon gros paquet bien serré dans *les Vols d'Icare* (AMP éditeur), un grand album carré de 150 pages couleur avec un texte poétique pas con, avec les dinosaures rêveurs de Berni Wrightson, les planches botaniques à l'anglaise d'Una Woodruff, les gras cataclysmes de Dick French, le post-piranésien de Ian Miller. On passe sur les médiocres (Bruce Pennington, dont on voit les cartes postales partout) et sur les illustris-



Brantonne

mes, Chris Foss, Jim Burns, et surtout Roger Dean, le meilleur des meilleurs, dont j'ai déjà causé longuement ici, vous en souvenez-vous, oublieux lecteurs ! Le tout est fastueux, il n'y manque pas une écaille, pas un boulon, pas un poil de c... (Ah ! mais si, justement : c'est plutôt chaste). Bref, voilà l'album, le seul, qui mérite vraiment d'être volé dans l'année, il vaut bien quinze jours de tôle avec sursis.

Si on aime particulièrement Jim Burns (un petit Anglais de trente et un ans), qui aime particulièrement dessiner des humanoïdes reptiliens et le renflement que forme le tétou des seins (lourds) des belles astronautas dont est bien légère la combinaison spatiale, on lira aussi *Planete story*, sur un texte de Harry Harrison, une épopée spatiale (comme on dit) qu'on trouve dans un autre album carré (mais plus petit) édité par Denoël. Il fait partie d'une nouvelle série de S-F en images, où l'on trouve aussi *Mechanismo*, du même Harrison mais avec des peintures d'un peu tout le monde, et *la Mauvaise Tête*, une histoire de frères siamois de Brian Aldiss avec des peintures morbides à souhait de Ian Pollock.

Didactique, thématique et historique à la fois, mais toujours S-F... on vous conseillera l'*Encyclopédie visuelle de la science-fiction*, de Brian Ash (Albin Michel), un répertoire très complet avec beaucoup d'images. Les puristes vous diront qu'il y a des tas d'erreurs, mais ici on sait ce qu'on pense des puristes : pas du bien. La version française de ce gros album a été faite par un homme de talent, de connaissance et de confiance : Jean-Pierre Fontana. C'est dire si c'est bien fait. Et pour ce qui est des productions Albin Michel, le bouquin est infiniment moins partial que l'*Encyclopédie des bandes dessinées*, précédemment parue, où les Français avaient été quelque peu mis sous le manteau, ce qui avait fait hurler.

Beaucoup de belles images encore d'un de mes graphistes préférés, Caza, dans le *Caza* paru aux Humanoïdes Associés ; toute une carrière, que l'auteur commente avec son sens inimitable de l'autosatisfaction teinté de réflexions du genre : « Oh, moi, vous savez, j' préfère baiser qu' dessiner ! » Dommage que pour les puristes, les Humanoïdes aient saboté le travail en intervertissant les

légendes, orthographiant avec fantaisie des noms d'auteurs, faisant figurer des dessins que Caza prétend ne pas vouloir exhumé. On ajoute le troisième tome de la saga des HLM, l'*Hachélème que j'aime* (collection « Pilote » chez Dargaud), très beau pas cher.

Jacky Goupil, le jeune-éditeur-qui-monte (Ed. Ponte Mirone) et qui a transformé le fanzine de Francis Valéry, *Opzone*, en vraie revue de S-F, a sorti *Tolkiennerie*, un très grand album 30 x 40, contenant 28 planches en noir et blanc illustrant les 28 chapitres de *Bilbo le Hobbit*, le livre que je n'ai jamais eu le courage de lire, honte sur moi. C'est dessiné par un autre jeune, Alph Desneuve, dans le genre naïf mais charmant. Et comme c'est du recto sans verso, on peut découper les planches et se les afficher dans sa chambre, si on est un jeune-étudiant-pauvre et de surcroît fanatique de Tolkien. Goupil vient également de publier *Univers en folios*, la réédition des « porte-folios » (ce terme me porte sur les nerfs) parus dans la défunte revue d'Yves Frémion *Univers* (1). C'est une bonne idée, qui nous permet de retrouver en grand format et sur bon papier des dessins souvent excellents (Caza, Volny, Solé) et parfois merdoux (Foss) originellement servis en petit et sur du papier cul.

On évoquera encore Frémion au sujet de *Brantonne au Fleuve Noir* (chez Kesselring), où sont reproduites une quarantaine de couvertures dudit, piochées dans la série « Anticipation » du Fleuve Noir première manière. Il ne faut pas dire du mal des copains, c'est mal vu dans le métier, mais on se permettra de trouver un peu



Alexis



Alph Desneuve

courts les commentaires de Frémion, qui consistent, pour chaque couverture, à reproduire quelques lignes anodines piquées au hasard dans le bouquin. Du genre (pour le *Péril des hommes*) : Une infirmière s'encadra sur le seuil. - Mme Melrow est arrivée, docteur, annonça-t-elle. - Bien, introduisez-le, voulez-vous ? D'accord, c'est de l'humour. Mais plus grave est le fait que les peintures de Brantonne sont reproduites dans un unique camaïeu jaune-orangé, qui ne laisse plus trace des beaux bruns, bleutés et veloutés véritables du maître. Kesselring a beau être un copain, il a beau m'éditer, il a beau me devoir des sous, sortir un bouquin dans cet état, c'est se foutre du monde. René Brantonne est mort juste avant la sortie de la chose. C'est heureux pour lui.

On ne ménagera pas nos louanges, par contre, pour *Blues* (quand tu veux, tu peux, Kesselring !), de Chantal Montellier, qui reprend pour la majeure partie ses planches d'actualité blême parues dans « Charlie ». Une « conception graphique » magistrale d'Etienne Robial font de l'album un objet graphique comme on n'a pas souvent l'occasion d'en manipuler. Chantal Montellier ressemble à ses dessins, on a pu s'en apercevoir à l'*Apostrophe* du 8 février (sur le « chantage atomique »), alors qu'elle promenait sa petite gueule tristounette et butée en face de la gouaille satisfaite de Dominique Lapierre. On t'embrasse, Chantal !

Finissons sur du souriant avec *Serre... vice compris* (Glénat), quatrième album chez le géant grenoblois (mais son premier en couleur) de ce Lyonnais qui a beaucoup appris chez Topor et Gourmelin, sans pouvoir dépasser un honnête côté « France-Dimanche » des années cinquante. Là, pourtant, et abordant le domaine du cul, Serre parvient à nous arracher quelques franches rigolades, avec son obsession des poupées

gonflables. Mais, bien sûr, il ne pèse pas lourd en face de son maître Topor, qui fait l'objet, chez Glénat encore, du n° 8/9 de « Carton », où l'on apprend tout sur Topor, même qu'il a travaillé trois mois à « Minute », avec reproductions sur cent pages de ses couvertures, affiches, lithos, photos, collages, peintures, esquisses et j'en passe. Une somme à ne pas manquer. On quitte Glénat avec *Morillo opus 1*, une quarantaine de planches en noir ou en couleur de l'Argentin fou, qui est un des très rares graphistes, avec sa cruauté en demi-teintes, ses formes rondes et ses couleurs pastel, à pouvoir faire rire à la fois les vieux cons et les enfants à partir de cinq ans.

On signale en passant que Tardi, outre son bien beau *Ici-même*, sur un scénario de Forrest (Casterman) a publié chez Pepperland ses histoires courtes, dont la *Bascule à Charlot* que jadis « Charlie » accueillait (ça s'appelle tout simplement Tardi), et qu'on peut trouver toutes les histoires courtes d'Alexis (mort... ça fait combien de temps, déjà ? Putain de vie !) dans quatre albums du Fluide Glacial : *Dans la joie jusqu'au cou* (les pubs façon sketches de télé, sur des scénarios de Gotlib), *Superdupont* (personnage dont l'ami Michel Bühler a fait une chanson), mais surtout *Fantaisies solitaires* et *Avatars et coquecigrues*, des histoires entièrement personnelles où Alexis nous entraîne dans de subtiles distorsions de la réalité, simplement en longeant un vieux mur ou en embarquant dans un vieux bus. Un chouette talent !

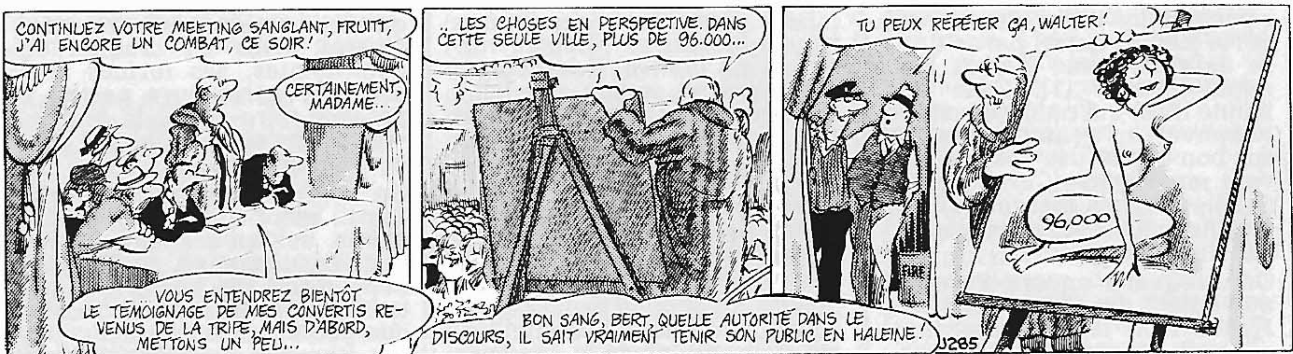
A mai prochain, bonsouère.

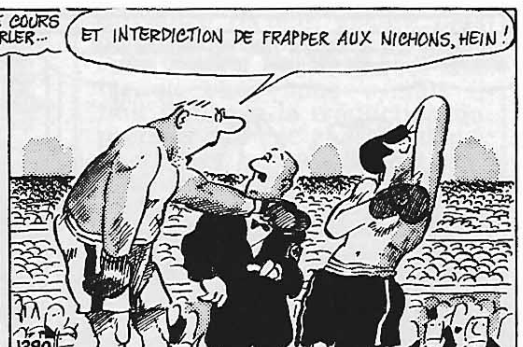
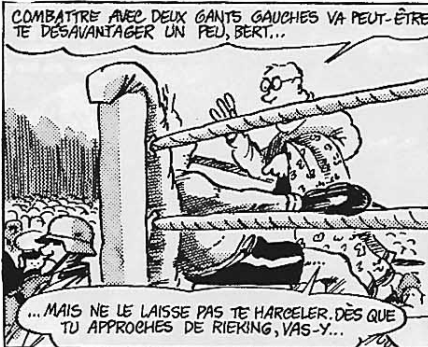
Andrevon

(1) Défunte parce que le patron de « J'ai Lu », ayant feuilleté par hasard *Univers*, y a trouvé des articles intolérablement politiques contre les centrales nucléaires. Défunte aussi parce que ne se vendant plus qu'à 15 000, les libraires, la jugeant pas assez commerciale, renvoyant souvent à l'éditeur les paquets pas même ouverts. Du beau monde !

FOSDYKE SAGA

bill
tidy







PETIT DICO DE LA S.F.

DANGEREUSES VISIONS : C'est là le titre (en V.O. : *Dangerous visions*) de l'ultra-célèbre anthologie réunie en 1967 par Harlan Ellison, chez Doubleday. Avec sa mégalomanie coutumière, le bouillant Harlan commence sa préface par ces phrases : *Ce que vous avez entre les mains est plus qu'un livre. Si nous avons de la chance, c'est une révolution.* Et il continue : *Elle (l'antho) est destinée à secouer un peu les choses. Elle est née d'un besoin d'horizons nouveaux, de formes nouvelles, de styles et de défis neufs dans la littérature de notre époque. Si elle a été bien conçue, elle apportera ces nouveaux horizons, ces styles, ces formes et ces défis. Sinon, ce sera quand même un sacré bon bouquin bourré d'histoires distrayantes.*

En gros, Ellison demandait aux auteurs contactés de lui donner une histoire qui aurait été refusée par tout le monde, ou alors de lui pondre spécialement une nouvelle qui ne serait pas bloquée par le moindre effet d'auto-censure (de règle à l'époque pour tout ce qui touchait le sexe, la religion, la politique... et même le style - la S-F étant, ne l'oublions pas, une denrée destinée aux pulps, ces magazines à bon marché destinés au public populaire).

Le résultat, c'est un gros pavé de 576 pages dans l'édition originale (768 pour sa traduction française en deux volumes : en « J'ai Lu », n° 626 et 627), qui comprend 32 textes d'auteurs

aussi connus que Lester del Rey, Robert Silverberg, Philip José Farmer, Robert Bloch, Philip K. Dick, Fritz Leiber, Poul Anderson, J. G. Ballard, etc., le gratin quoi, mêlés à des débutants de l'époque comme John T. Sladek, David R. Bunch ou Samuel R. Delany. Un sommaire fabuleux... On peut évoquer avec des larmes sous la touche les *Anges du cancer* de Spinrad (un cancéreux pénètre à l'intérieur de son propre corps, grâce à l'absorption d'un hallucinogène gratiné, pour se soigner lui-même), le beau texte pansensualiste de Ted Sturgeon dont le titre est tout un programme : *Si tous les hommes étaient frères, me permettrais-tu d'épouser ta sœur ?*, ou la bizarrerie de Farmer, qui porte en sous-titre : *Comment j'ai enculé l'Oncle Sam et autres Ejaculations Privées...*

Quant à l'anthologiste, il se payait le luxe d'inclure dans son antho ce qui est peut-être la meilleure nouvelle du lot : *Le rôdeur dans la ville au bord du monde*, une histoire hallucinée de riches oisifs de la dernière ville de la Terre, dans un futur immensément éloigné, qui vont chercher dans le passé Jack l'Eventreur, afin qu'il mette un peu d'animation dans leur morne vie, par quelques crimes pas piqués des hannetons.

Cela dit, le but d'Ellison, « faire la révolution », a-t-il été atteint ? On peut en douter, cette belle chose ne se situant pas précisément dans le champ de la littérature... Pourtant, la parution de *Dangerous Visions* secoua fort le petit monde figé et rétrograde des fans de S-F américains, qui commencèrent

à se dire qu'il y avait quelque chose de pourri dans la pulpe de l'Américain Way of Life. Mais *Dangerous Visions*, plutôt que le coup de pistolet du starter, est une pièce au sein d'un ensemble de choses qui commençaient à bouger dans la S-F, à commencer par la revue britannique *New Worlds*, qui, dès 1965, sous la direction de Michael Moorcock, s'était déjà employée à secouer le cocotier. *New Wave*, *New Thing*, *speculative-fiction* (mais ce dernier terme avait été « inventé » par Heinlein dès les années 40), on ne cessera en tout cas de baptiser la « nouvelle S-F », qui ne parviendra jamais, Dieu soit loué, et je pèse mes mots, à se former en écoles. Aujourd'hui, il n'y a plus que des auteurs qui font en principe ce qu'ils veulent, et il est sûr qu'Ellison et Moorcock sont pour quelque chose dans cette libération.

L'anthologiste a publié en 70 un autre recueil, encore plus gigantesque : *Against Dangerous Visions*, curieusement non traduit chez nous - mais il faut dire que la traduction du premier n'avait guère soulevé de vagues, parce que bien trop tardive (en 75), époque où les émois n'avaient plus court, et où ses meilleurs textes avaient en outre déjà été présentés par Dorémieux dans « Fiction » ou dans ses anthos chez Casterman. Ellison a parlé longtemps de publier un troisième volume, *Last Dangerous Visions*, pour lequel il avait même choisi un texte français de Daniel Walther, mais à ma connaissance (il est vrai qu'elle a des trous), il n'est pas encore paru, et ne paraîtra peut-être jamais. On vieillit.

Andrevon

HOVERLLOYD
278.75.05
24 rue de St-Quentin
75010 Paris

**PARIS
LONDRES
138^F**

(Prix spécial jeunes jusqu'à 18 ans et étudiants jusqu'à 26 ans)

Un prix super économique. Paris-Calais en car, Calais-Ramsgate sur coussin d'air, Ramsgate-Londres en car. Jusqu'à 5 départs par jour.

BOSCH 7U





les contes de charlie

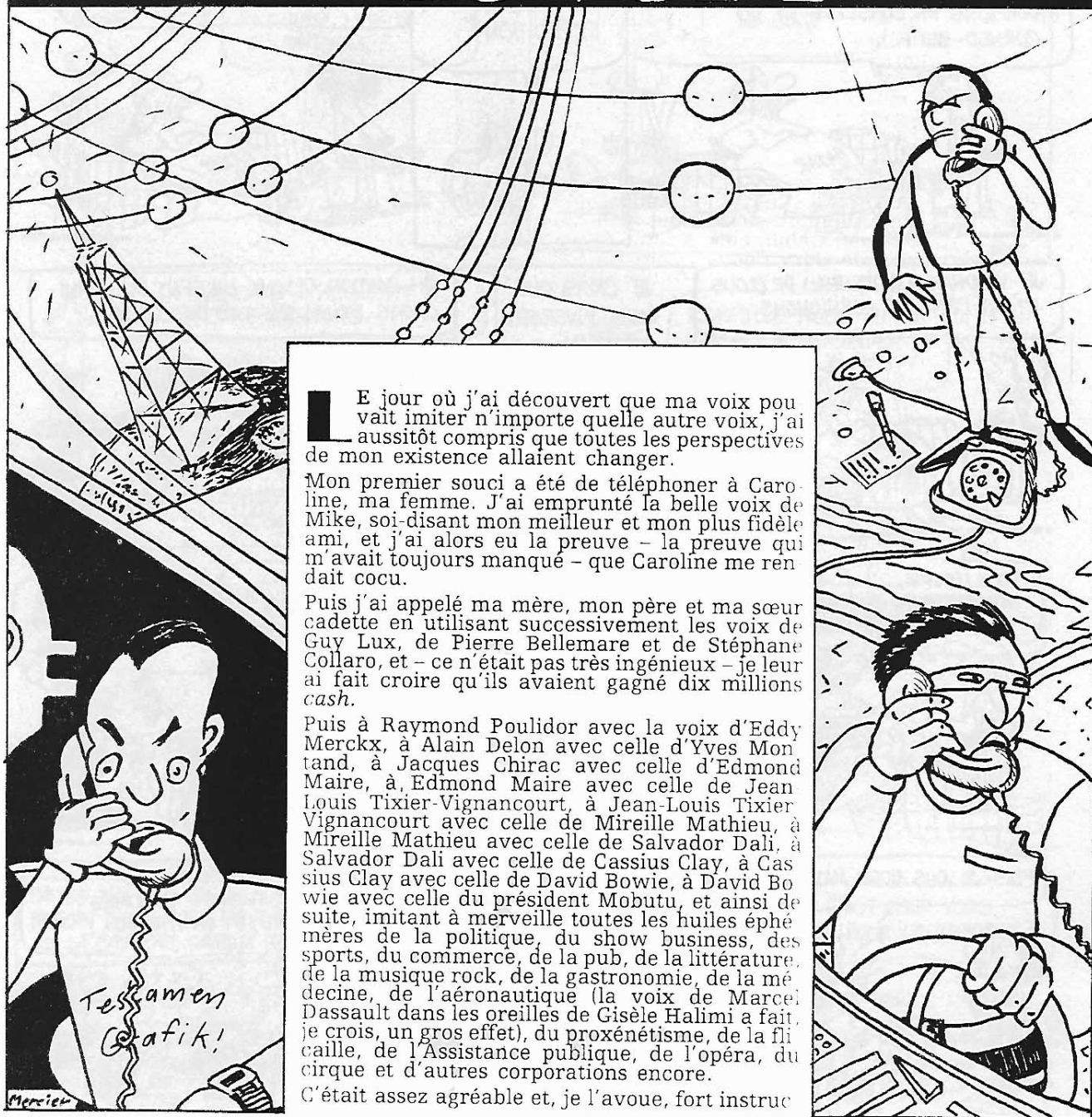
Baronian est belge, mais on ne va pas lui en vouloir pour autant, la preuve, on le publie. Il est né en 1942, il a été directeur littéraire aux éditions Maramba, il l'est actuellement au Masque (où il dirige l'excellente collection « Fantasti-

que »), chez Jean Goujon et aux Humanos Associés, où il en dirige d'autres. Il a fait des anthologies, et enfin il écrit : de la littérature générale, comme Scènes de la ville obscure (Lafont), de la S-F, comme le grand Chalababa (Opta), des

études, comme le Panorama de la littérature de langue française, chez Stock, dont on a dit ici un bien mérité. La nouvelle qui suit est un bel exemple d'humour suisse.

Andrevon

LES VOIX



LE jour où j'ai découvert que ma voix pouvait imiter n'importe quelle autre voix, j'ai aussitôt compris que toutes les perspectives de mon existence allaient changer.

Mon premier souci a été de téléphoner à Caroline, ma femme. J'ai emprunté la belle voix de Mike, soi-disant mon meilleur et mon plus fidèle ami, et j'ai alors eu la preuve – la preuve qui m'avait toujours manqué – que Caroline me rendait cocu.

Puis j'ai appelé ma mère, mon père et ma sœur cadette en utilisant successivement les voix de Guy Lux, de Pierre Bellemare et de Stéphane Collaro, et – ce n'était pas très ingénieux – je leur ai fait croire qu'ils avaient gagné dix millions cash.

Puis à Raymond Poulidor avec la voix d'Eddy Merckx, à Alain Delon avec celle d'Yves Montand, à Jacques Chirac avec celle d'Edmond Maire, à Edmond Maire avec celle de Jean-Louis Tixier-Vignancourt, à Jean-Louis Tixier-Vignancourt avec celle de Mireille Mathieu, à Mireille Mathieu avec celle de Salvador Dali, à Salvador Dali avec celle de Cassius Clay, à Cassius Clay avec celle de David Bowie, à David Bowie avec celle du président Mobutu, et ainsi de suite, imitant à merveille toutes les huiles éphémères de la politique, du show business, des sports, du commerce, de la pub, de la littérature, de la musique rock, de la gastronomie, de la médecine, de l'aéronautique (la voix de Marcel Dassault dans les oreilles de Gisèle Halimi a fait, je crois, un gros effet), du proxénétisme, de la filaille, de l'Assistance publique, de l'opéra, du cirque et d'autres corporations encore.

C'était assez agréable et, je l'avoue, fort instruc-

tif. Je pense que j'ai occasionné ainsi pas mal de pagaille et provoqué quelques sérieuses complications dans les rapports que ces gens-là entretiennent avec leur entourage et, plus spécialement, avec leur profession. D'autant que, me moquant de toutes les disciplines déontologiques en vigueur, j'ai commis l'une ou l'autre médisance et soulevé des voiles passablement obscurs. (Il est vrai que j'ai toujours eu un petit faible pour les potins et les commérages qui sont d'excellentes façons de passer le temps.)

Mais je n'en suis pas resté là.

Je me suis très vite rendu compte que le don exceptionnel que je possédais me permettait non seulement de plaisanter ou de blaguer, mais en outre de faire peur, sinon de terroriser franchement mes divers correspondants. A cette fin salutaire, j'ai recherché des voix notoires disparues et, sans trop d'effort, je les ai ressuscitées.

Le suprême raffinement consistait ici à troubler le plus possible mes interlocuteurs en choisissant une voix morte qu'ils seraient susceptibles d'identifier aussitôt. Je dois dire que les résultats obtenus ont, pour parler comme tout le monde, largement dépassé mes espérances et que j'ai même eu à plusieurs reprises des surprises de dimension.

Par exemple lorsque je me suis présenté chez Pinochet avec la voix d'Hitler, chez Amin Dada avec la voix de Mussolini, chez Annie Girardot avec la voix de Jean Gabin, chez Françoise Sagan avec la voix de Gary Cooper, chez Michel Debré avec la voix de Charles de Gaulle. Dans tous ces cas, le dialogue s'est engagé tout de suite et je n'ai jamais eu l'impression que les vivants s'apercevaient qu'ils étaient occupés à parler avec des morts. Chaque fois, pris de court, incapable de relancer la discussion, j'ai dû raccrocher le premier.

Au passage, je signalerai aussi que j'ai retrouvé sur de vieux cylindres quelques voix célèbres datant du début du XX^e siècle – Jean Jaurès, Sarah Bernhardt, Maurice Garin, Claude Debussy – mais, quand je les ai reproduites, personne ne les a reconnues.

Pour corser l'affaire, j'ai imaginé de téléphoner à tel ou à tel en me présentant avec leur propre voix et, dans la mesure du possible, en faisant en sorte que tous les tours, tous les tics, toutes les particularités de prononciation, d'inflection et de timbre soient rendues avec le maximum d'exactitude. Ce furent là sans doute mes moments les plus glorieux et je connais une foule de gens qui se demandent aujourd'hui encore ce qui leur est réellement arrivé.

Passé maître dans l'art d'imiter les voix des autres, j'ai hélas commencé petit à petit à oublier la mienne.

Comme était-elle ?

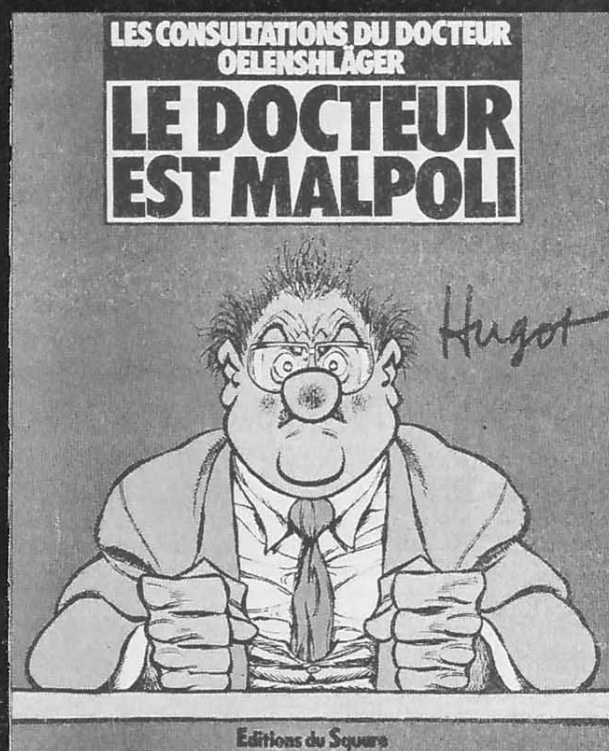
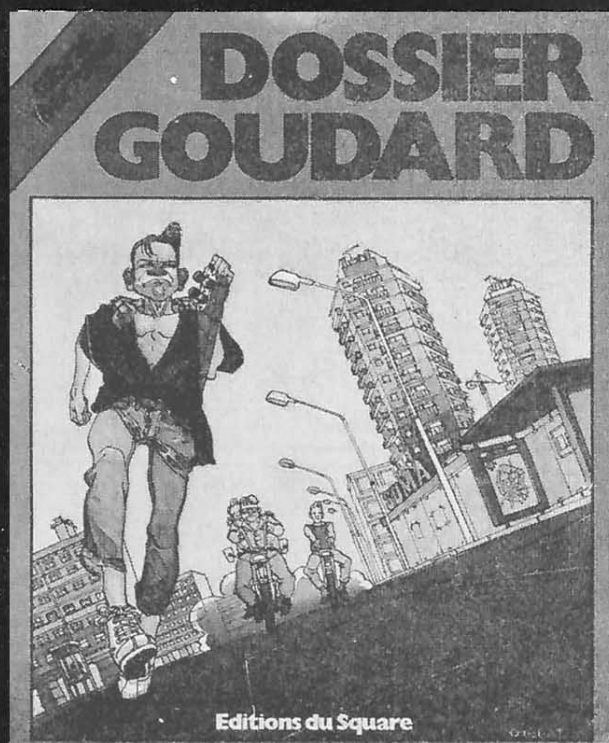
Gutturale, labiale, nasale, mielleuse, souffreteuse, chevrotante, logorrhéique ? Est-ce que je parlais naguère avec un débit rapide ou avec un débit lent ? En mettant l'accent tonique sur les initiales ou sur les dernières syllabes des mots ? Proprement ou fautivement ? Fortement ou en sourdine ?

Je ne sais plus.

Mais je me console en me disant que je reproduis à la perfection la belle voix de Mike, mon meilleur et mon plus fidèle ami, et que depuis lors, absolument charmée, Caroline, ma femme, ne me trompe plus.

Jean-Baptiste Baronian

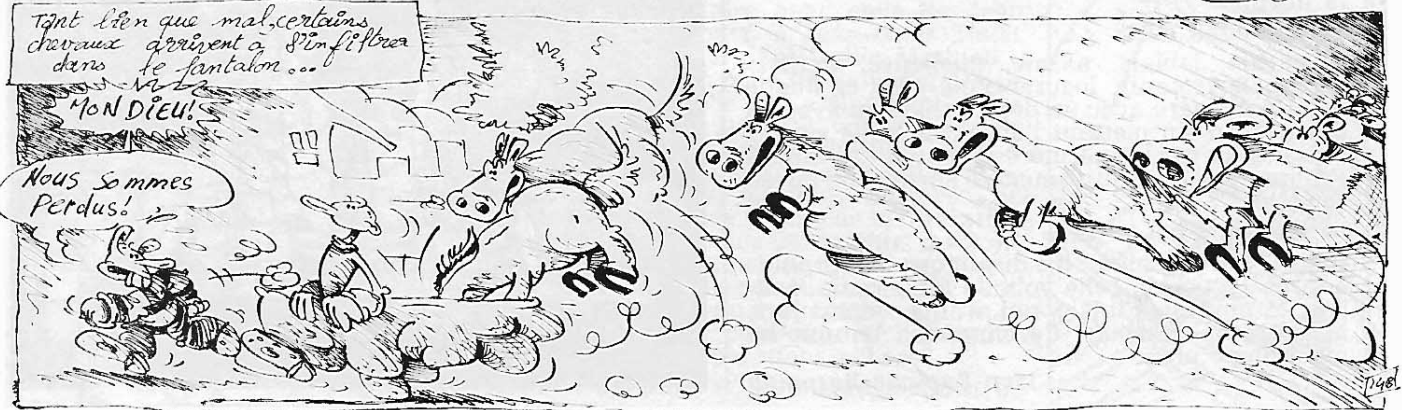
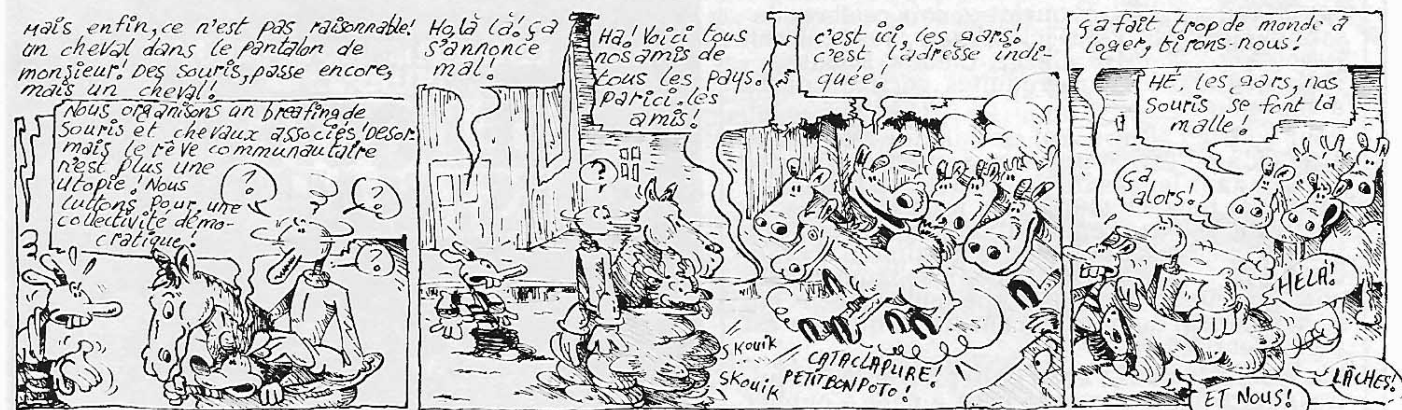
derniers parus aux éditions du square



DESIRÉ GOGUENEAU

Desiré Gogueneau est vilain malgré lui

Charlie Schlingo 89



Puisque nous sommes réunis, nous pouvons commencer à discuter

Je propose que le niveau social de chaque souris soit plus élevé!

A midi, du fromage pour tout le monde

Avec du pinard!

Pas de vie sexuelle entre souris et chevaux après 22h

Vous me marchez sur le pied!

Je prends mon déjeuner à 23h

Ça fait dix ans que je suis peugeot, je ne changerai jamais!

Je propose une dialectique de pomme de terre!

Nous n'aimons pas le fromage

Il faudrait installer un potager

Les partis politiques de chaque élément administratif seront attribués à mes oreilles

C'est un scandale!

SALAUD!

ORDURE! PRENDS-ÇA!

Hum! Il semble qu'il y ait un conflit interne!

PAFURE!

PANO PANO!

Houlala! Il y a de la bagarre!

OUTCH!

SO BATHURATION!

Allez, les gars, on se tire, on ne peut pas discuter avec ces gens-là!

GR.

Barrons-nous! ce pantalon est maudit!

Ben voilà! Ils sont tous partis!

Tout ça c'est bien joli, mais je n'ai plus de pantalon, et je caille, moi!

Vous en faites pas! Votre pantalon, il suffit de le reconstruire! Je vais chercher du matériel et vous aurez un pantalon tout neuf!

Tout s'arrange quand on est un joyeux bricoleur!

capitaine, je ne sais pas si cette installation va durer longtemps!

du calme, moussaillon, et préparez-vous à tourner à gauche!

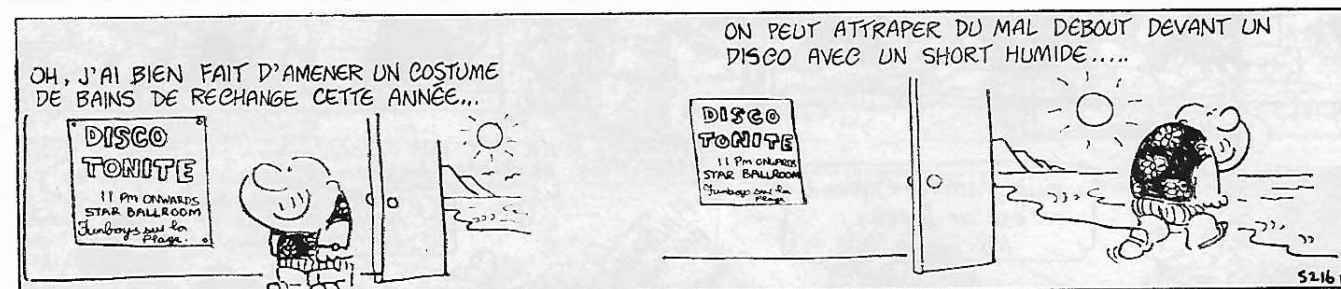
Humb

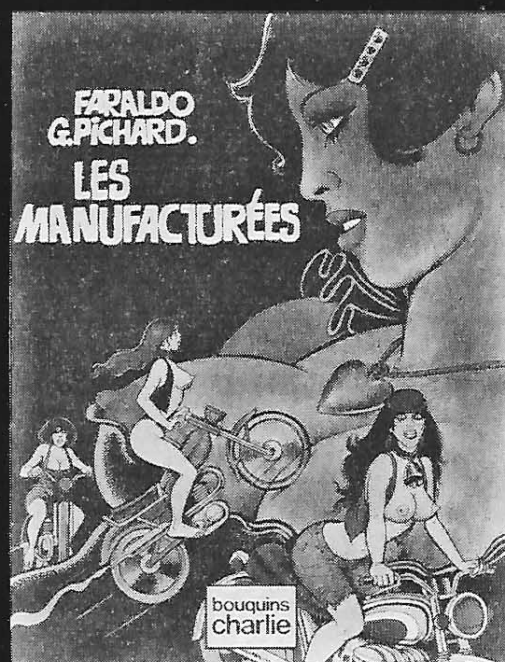
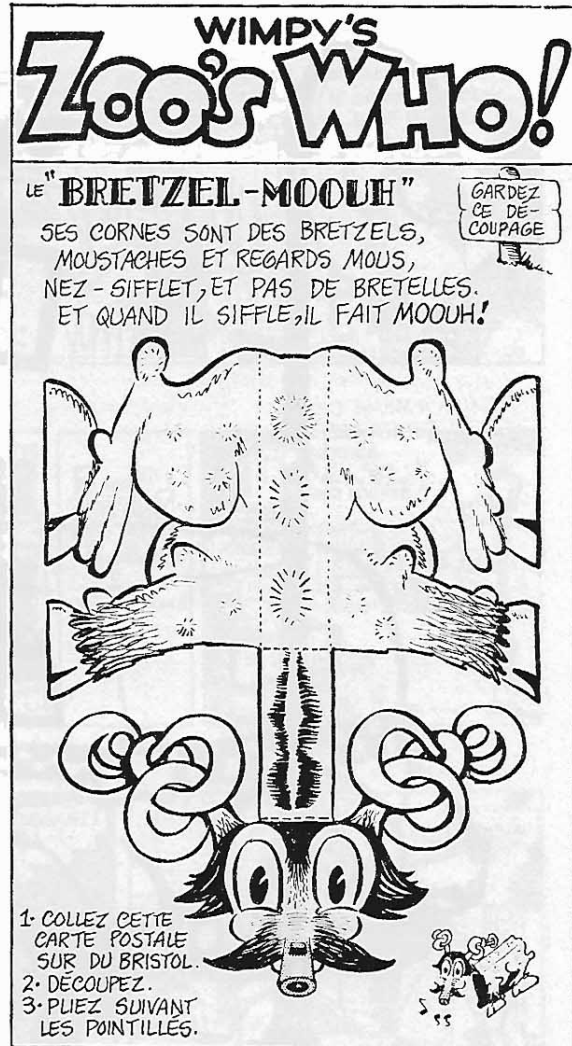
BLONK BLONK

BACANG-BALANG

Charlie Schling 79

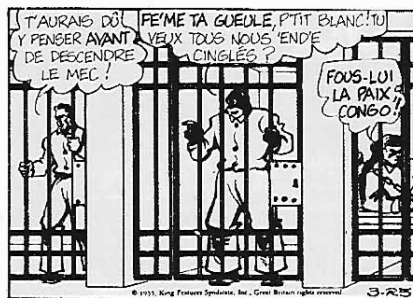
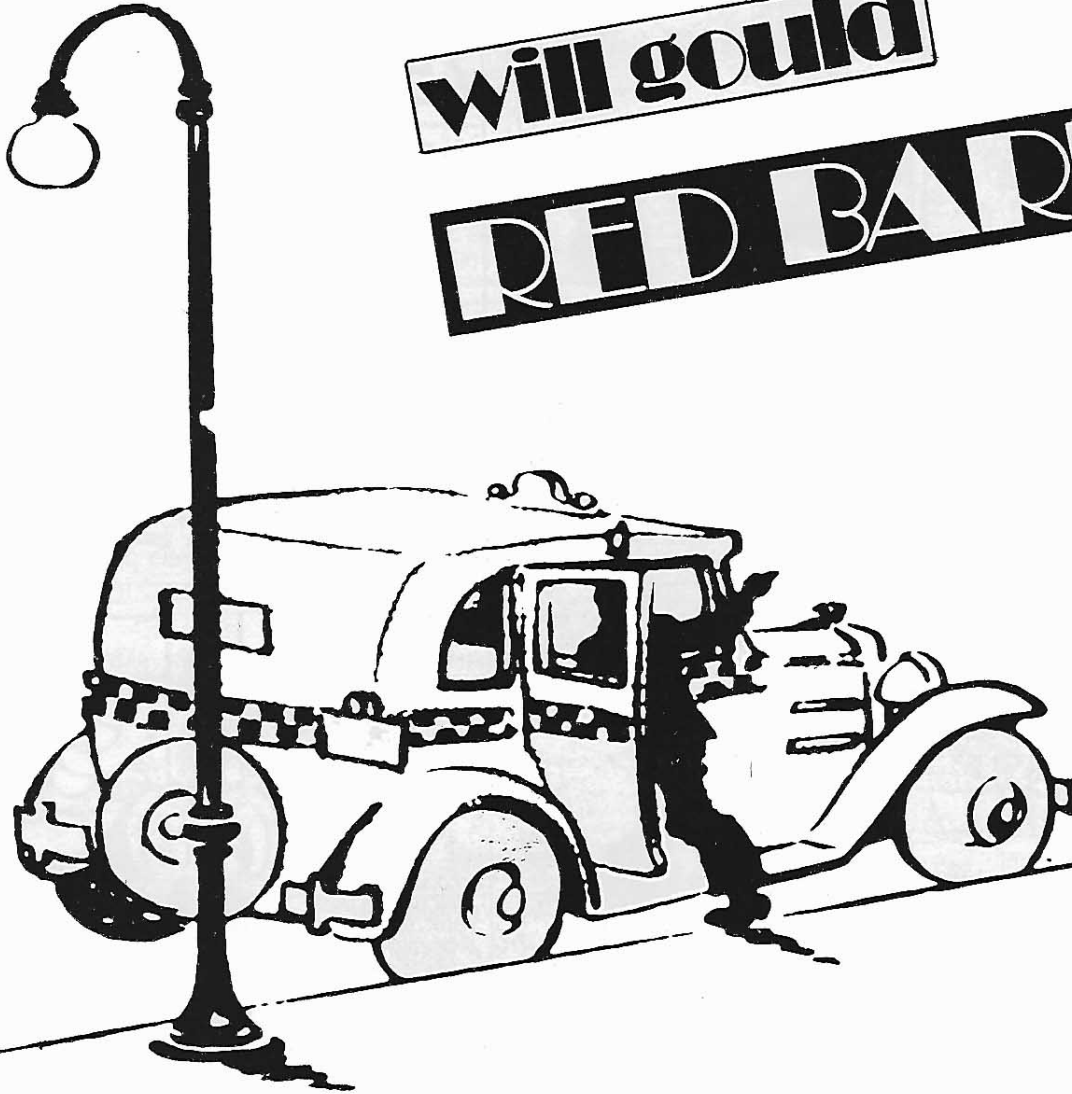
FIN

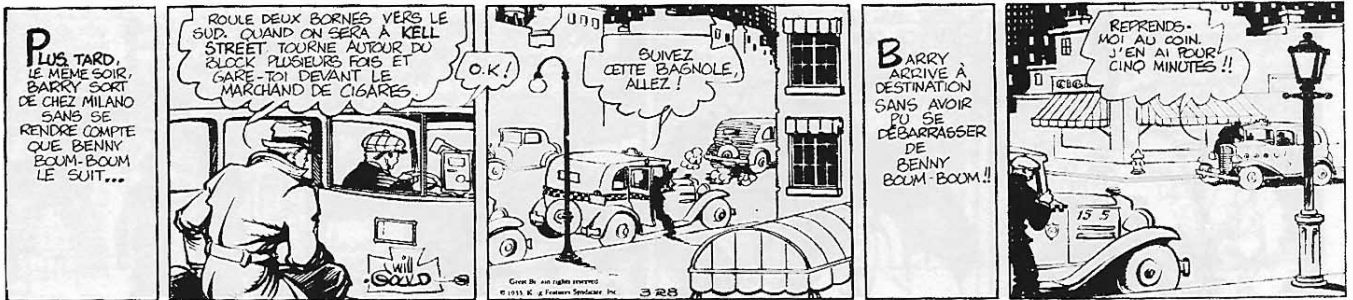




Will Gould

RED BARRY















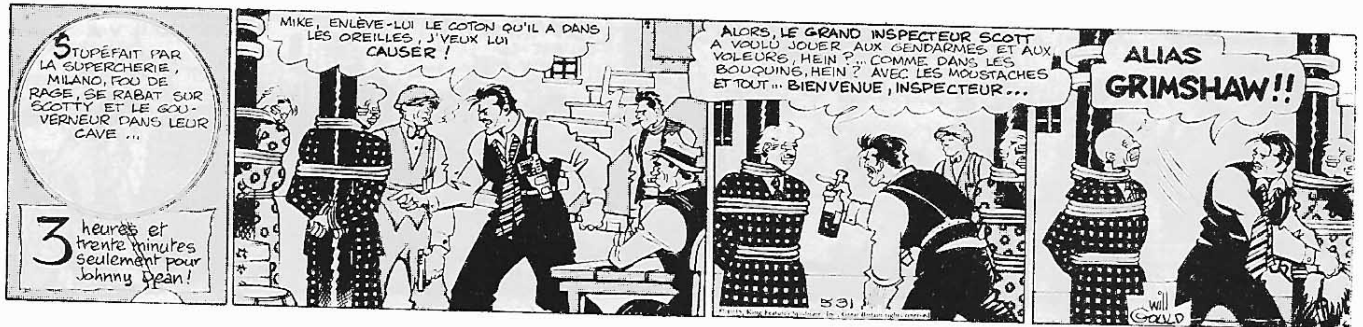
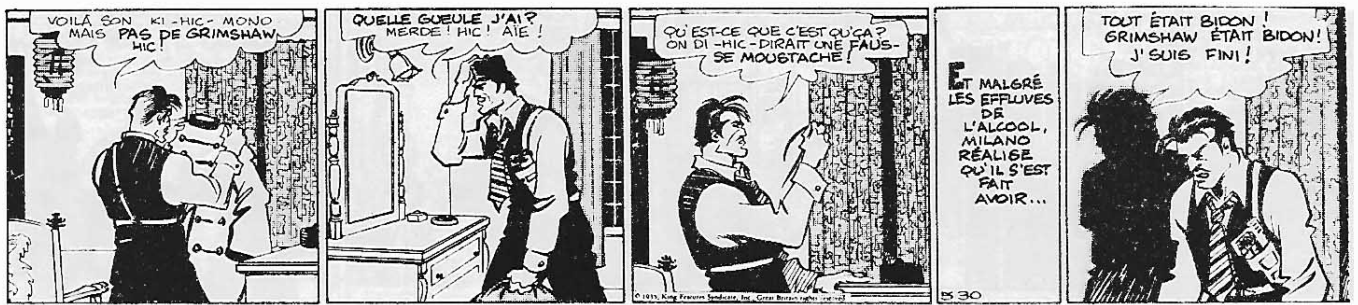




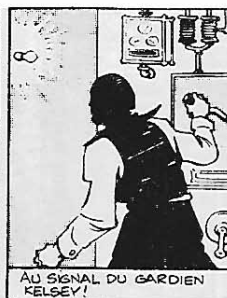






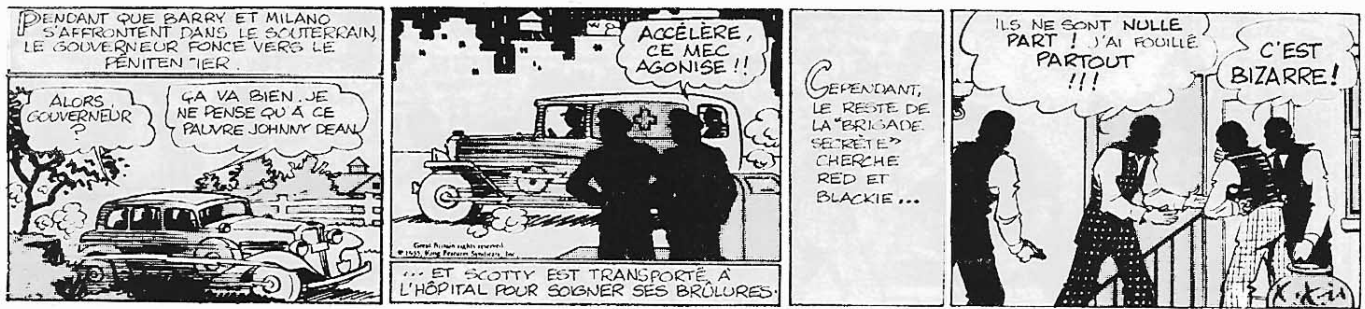


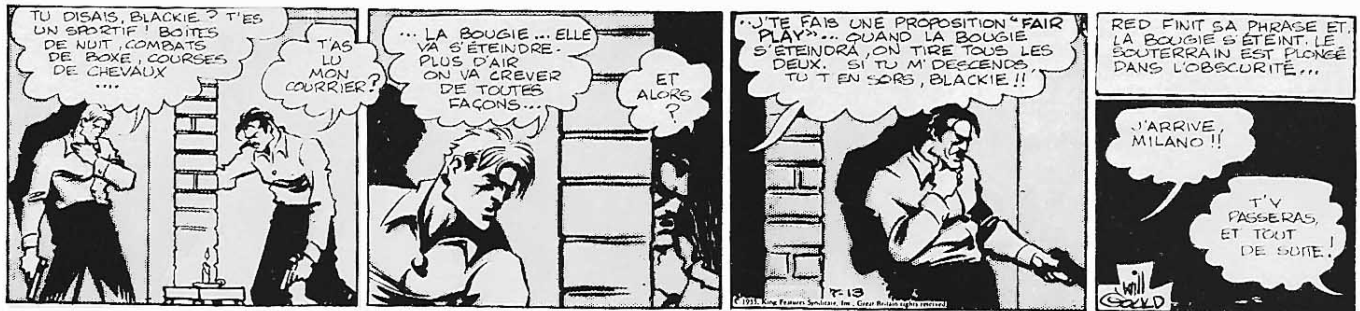




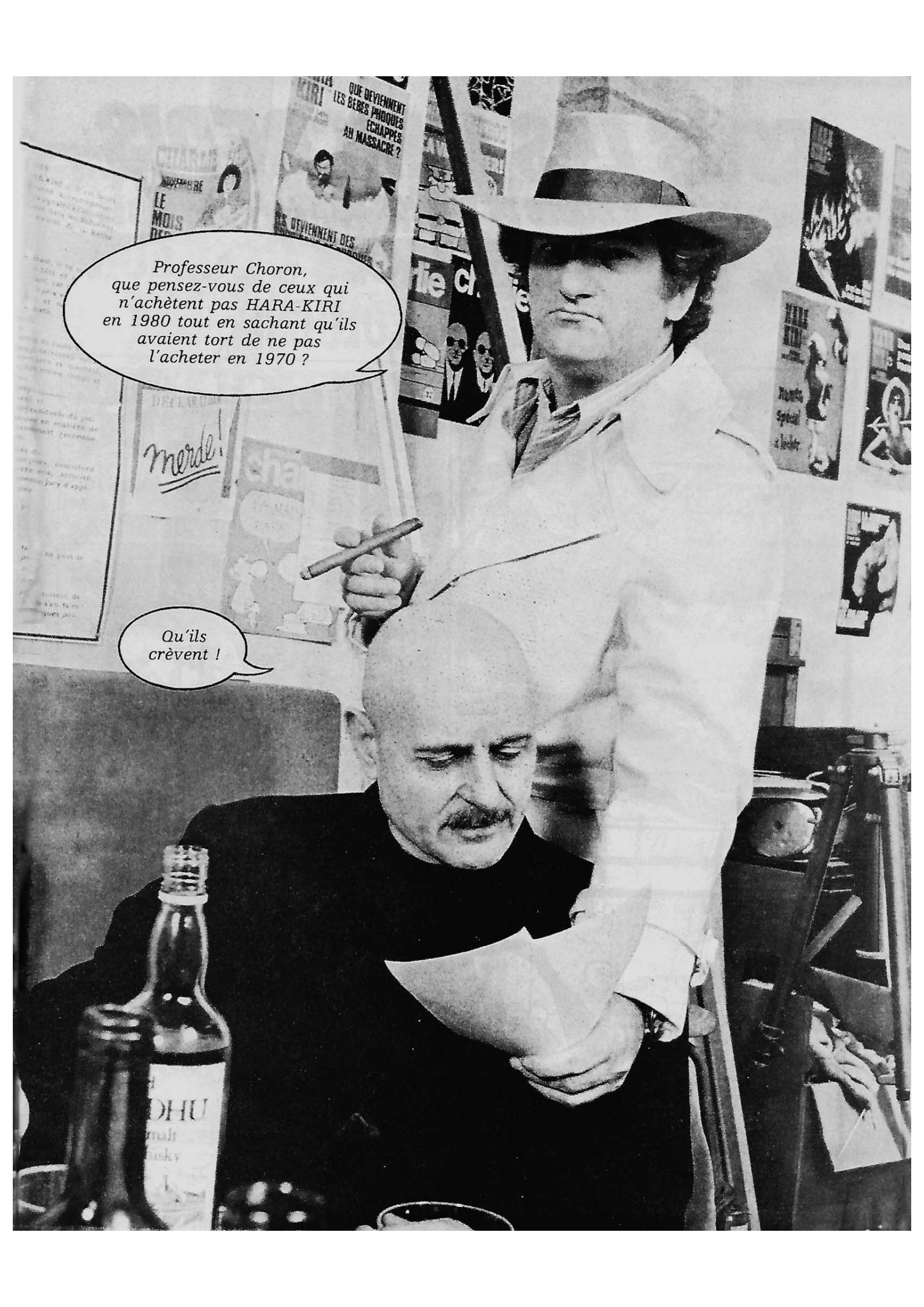












Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1980 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1970 ?

Merde!

Qu'ils
crèvent !

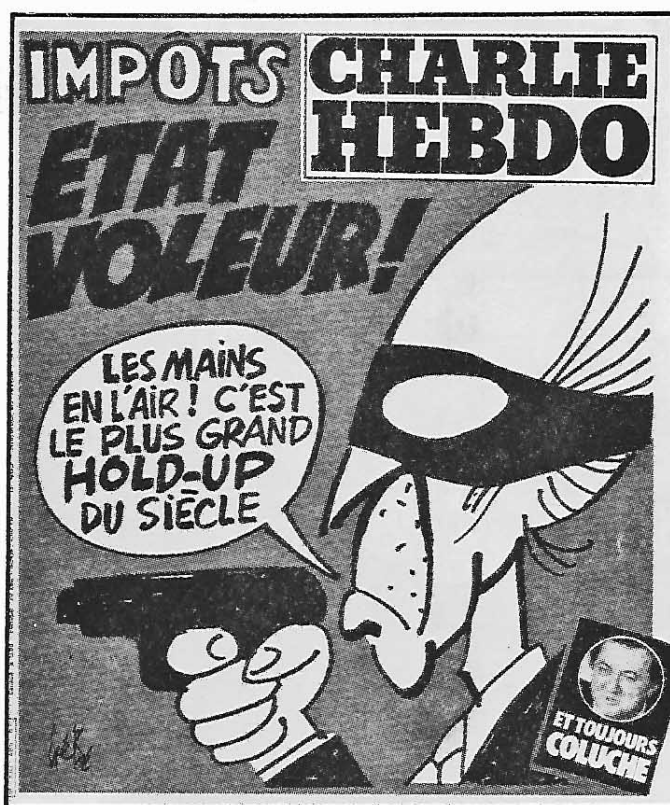
EN VENTE PARTOUT 6F

Tous LES MERCREDIS

L'ACTUALITE A COUPS DE POINGS DANS LA GUEULE

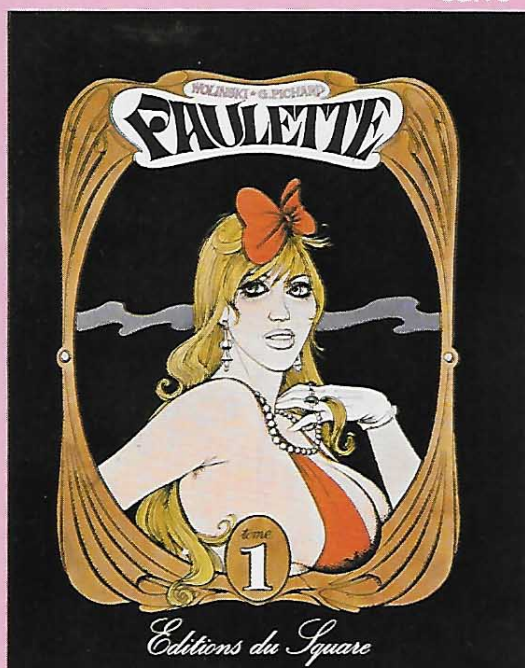
24 PAGES ★ 8 PAGES COULEUR

ET LA RUBRIQUE DE COLUCHE



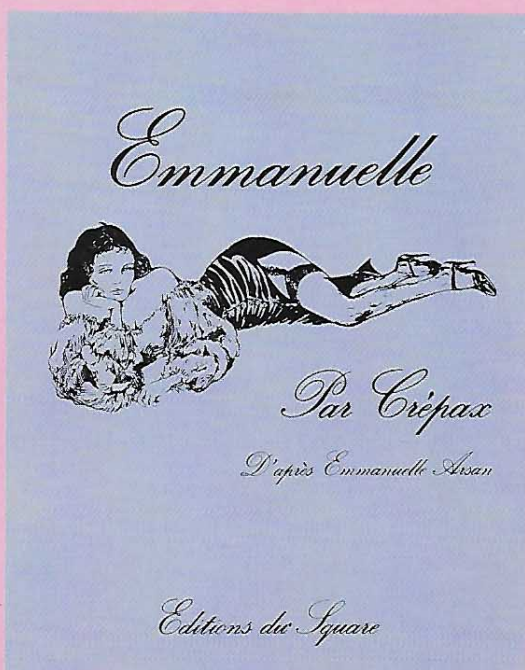
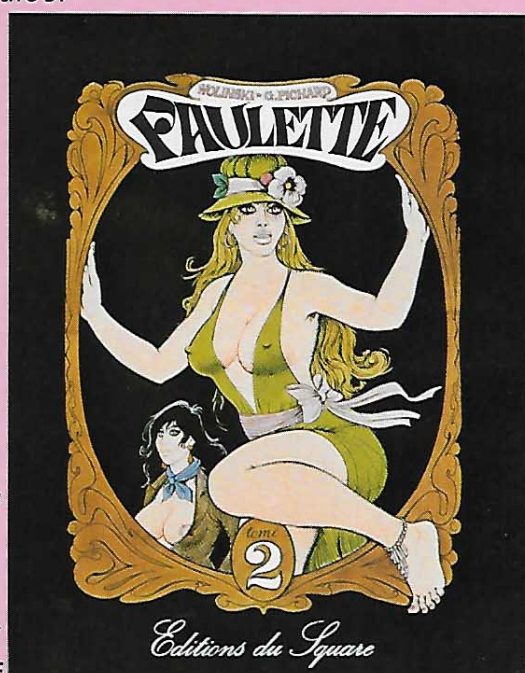
Les Editions du Square présentent les quatre premiers ouvrages d'une collection de luxe à tirage limité

Chaque volume de cette collection de luxe de grand format (23,5 x 30,5cm) est broché dans un fort carton épais, cousu et tranchefilé, présenté dans une couverture en couleur à dos carré avec mors et pelliculée.



◀ PICHARD ET
WOLINSKI
Paulette tome 1 - 95 F

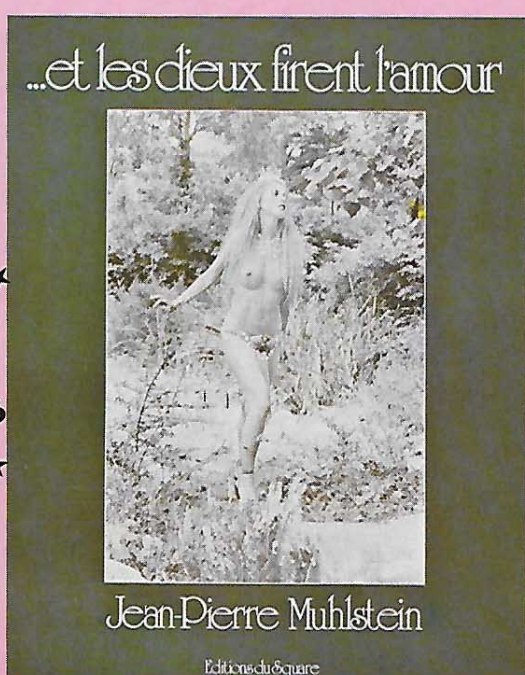
PICHARD ET
WOLINSKI ▶
Paulette tome 2 - 95 F



◀ CREPAX
Emmanuelle - 95 F

MUHLSTEIN ▶
Et les dieux
firent l'amour - 120 F

ATTENTION!
Offre spéciale audos



OFFRE SPECIALE



Pour l'achat groupé
de ces quatre premiers ouvrages
de la collection de luxe,
commandés directement, vous paierez seulement :

283 F

... au lieu de 405 F, soit une économie de 122 F
+ frais de port : 16,25 F



BON DE COMMANDE

Envoyez-moi, à l'adresse indiquée ci-dessous, les 2 tomes de Paulette par Pichard et Wolinski + Emmanuelle par Guido Crépax + Et les dieux firent l'amour par Mühlstein, en édition de luxe, au prix spécial de 283 F (+ 16,25 F de port) les 4 volumes, ou chaque volume séparé au prix normal sans frais de port.

Nom Prénom

Adresse complète

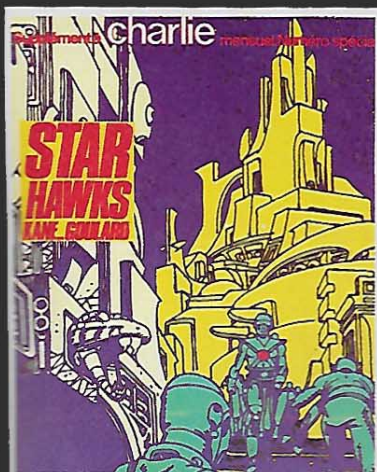
Détail de la commande

Paiement joint par chèque bancaire. C.C.P. 3 volets ou mandat-lettre à l'ordre des Editions du Square.

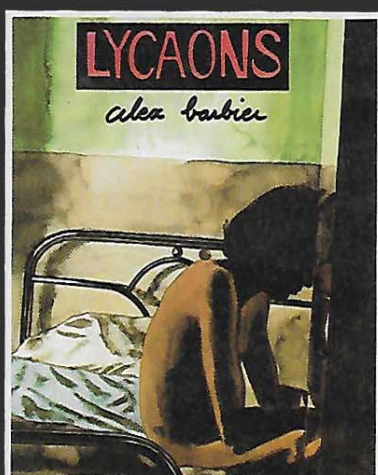
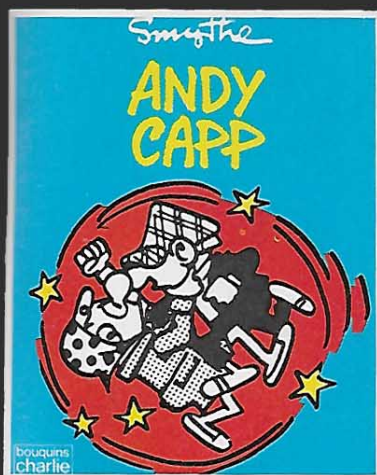
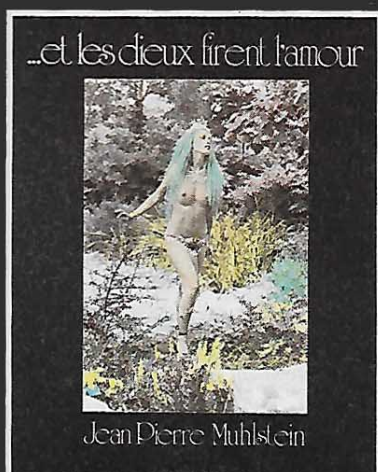
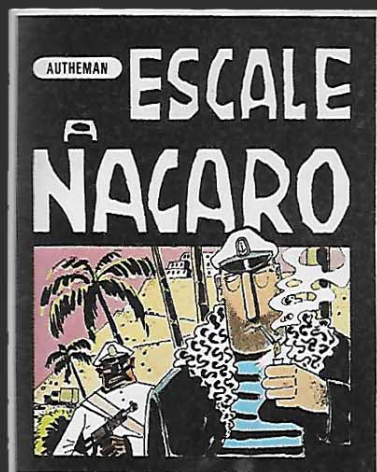
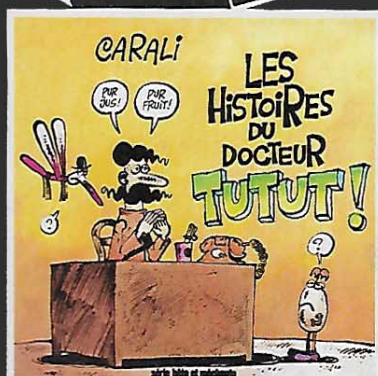
ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES 3 PORTES, 75005 PARIS

Offre valable pour la France métropolitaine seulement. Pour l'étranger, rajouter 15 F de participation en plus des frais de port et d'emballage normaux. Votre commande vous parviendra par train/bateau.

derniers parus aux éditions du square



← n° spécial
charlie



Tempo!

Pour écrire en finesse et en 4 couleurs :
l'Ultra-fin de Tempo



Une pointe plastique (trait de 0,3 mm) sertie de métal, fine, fine et rigide. Pour une écriture précise, raffinée. Tenace, l'Ultra-fin dure très longtemps, sans rien perdre de sa finesse. Ne sèche pas grâce à sa fermeture hermétique. Existe en 4 couleurs (rouge, bleu, vert, noir).

